

Université de Montréal

Entre marginalité et conformité : La construction
identitaire des jeunes de la rue

par
Élisabeth Greissler

École de service social
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M. Sc.)
en service social

avril 2007

© Élisabeth Greissler, 2007



HV
13
U843
2007
V.001

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :
Entre marginalité et conformité : la construction
identitaire des jeunes de la rue

présenté par
Élisabeth Greissler

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Lourdes Rodriguez
Présidente-rapporteur

Céline Bellot
Directrice de recherche

Michel Parazelli
Membre du jury

Mémoire accepté le : _____

SOMMAIRE

L'objectif de ce travail est de présenter une analyse de trajectoires de jeunes de la rue qui ont participé à une intervention leur octroyant un rôle de pairs aidants auprès d'autres jeunes de la rue. Dans le cadre de cette intervention, ces pairs aidants ont pu s'inscrire dans une dynamique où leur expérience de rue n'était pas diabolisée mais, au contraire, faisait l'objet d'une reconnaissance de leurs savoirs et de leurs potentialités. Cette analyse, inscrite dans les travaux menés sur les processus de sortie de rue, étudiait plus particulièrement, à partir de récits rétrospectifs, pour certains de plusieurs années, le cheminement identitaire de ces jeunes dans la gestion de leur rapport à la marginalité et à la conformité.

Suivant une démarche compréhensive, d'après les récits de vie de dix-huit pairs et ex pairs aidants (d'anciens « jeunes de la rue » donc), nous dégagons différents types idéels de « logiques d'action ». Ces idéaux types proviennent du récit des jeunes qui nous ont d'abord permis de constituer des trajectoires. Ensuite, nous avons pu dégager une diversité de modalités révélatrices de logiques d'action qui tendent au compromis, à l'accommodation ou à l'anomie.

À partir de ces idéaux-types, nous avons cerné trois grandes figures identitaires : celle des « engagés », des « craintifs » et des « errants ». *L'engagé* construit une identité entre la marginalité et la conformité. Il recherche un compromis, pour construire son identité à travers un engagement par exemple artistique ou politique, dans le sens de la marginalité développée dans la rue. *Le craintif* est centré sur sa consommation de drogues, ou plutôt, sur le spectre de cette consommation qui continue inlassablement à planer au dessus de lui. Cela infère une distanciation à la marginalité et *in fine*, une accommodation à la conformité. *Le chercheur* est profondément marqué par sa marginalité, au point qu'il lui est difficile de s'en défaire. S'il s'accommode, c'est passivement, sans conviction. Bref, il erre entre différentes logiques d'action et ne fait pas encore de choix identitaire.

Ces figures permettent finalement de mieux cerner les formes de résistance ou de non résistance de ces jeunes à la normativité dominante en ce qui a trait à l'expérience de rue.

Nous constatons ainsi que la construction identitaire des jeunes de la rue repose sur la gestion d'une tension entre leurs rapports à la marginalité (expériences de rue) et à la conformité (mode de vie « normalisé »).

Mots clés : jeune de la rue, sortie de rue, identité, mode de vie, marginalité, conformité, résistance, tensions identitaires, logiques d'action.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	iii
TABLE DES MATIÈRES	v
REMERCIEMENTS	vii
1. INTRODUCTION	1
2. LA SOCIALISATION : ENTRE LIBERTÉS ET CONTRAINTES.....	5
2.1 Individualisation et singularisation dans le contexte d'incertitudes de la modernité avancée.....	7
2.1.1 La construction de Soi : modèle et enjeux	10
2.1.2 La « gestion relationnelle de Soi » ou la précision d'une logique d'action .	12
2.2 Les enjeux de la socialisation des jeunes de la rue	17
2.2.1 La rue : un espace de marginalité, un espace déviant ?	17
2.2.2 La rue : une production identitaire marginalisée ?	21
2.2.3 La rue : un espace d'authenticité et de créativité ?	24
2.3 La « sortie » de rue : un enjeu identitaire ?	27
2.3.1 Les enjeux de normalisation	28
2.3.2 Les enjeux de la reconnaissance de l'acteur	31
2.3.3 Les enjeux de définition de la « sortie » de rue.....	36
2.4 Conclusion ou l'émergence de notre point de vue	38
3 CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE.....	42
3.1 Le cadre théorique interactionniste symbolique	42
3.2 Le contexte de l'étude	47
3.3 La méthodologie de recherche	48
3.3.1 Les jeunes à l'étude : Les pairs et les ex pairs aidants	48
3.3.2 La stratégie méthodologique : les récits de vie	51
3.3.3 L'échantillon	53
3.3.4 Les considérations éthiques.....	59
3.4 Les stratégies d'analyse immédiates	59
3.5 La démarche typologique.....	60

3.5.1	La stratégie d'analyse.....	60
3.5.2	L'application pratique de la stratégie d'analyse.....	65
4	LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES PAIRS ET DES EX PAIRS AIDANTS..	68
4.1	L'analyse des récits de vie selon des « trajectoires ».....	68
4.1.1	L'analyse de la trajectoire d'Éric : une logique d'action de « compromis » entre la marginalité et la conformité et une figure identitaire « d'engagé ».....	75
4.1.2	L'analyse de la trajectoire de Joëlle : une logique d'action « d'accommodation » à la conformité et une figure identitaire de « craintif ».....	78
4.1.3	L'analyse de la trajectoire de Helena : une logique d'action « indéterminée » et une figure identitaire d'« errants ».....	84
4.2	De la logique d'action de « compromis » à la figure identitaire des « engagés »	88
4.3	De la logique d'action « d'accommodation » à la figure identitaire des « craintifs ».....	113
4.4	De la logique d'action « indéterminée » à la figure identitaire des « errants »..	127
5	CONCLUSION GÉNÉRALE.....	143
	Bibliographie.....	149
	Annexe I : Schéma d'entrevue : SORTIE DE RUE (pair).....	154
	Annexe II : Formulaire de consentement Pairs.....	156
	Annexe III : Les logiques d'actions des pairs et des ex pairs aidant :	158
	Annexe IV : Les figures identitaires des pairs et des ex pairs aidant :.....	159

REMERCIEMENTS

Ce travail de maîtrise m'a procuré une grande satisfaction sur les plans intellectuels et personnels et je tiens ici à remercier toutes celles et tous ceux qui ont participé à l'élaboration de ce mémoire.

Mes pensées vont tout d'abord à toutes les personnes qui ont accepté avec courage de partager leur histoire. Cet exercice a donné lieu à des rencontres riches et à des moments touchants, parfois même renversants.

Merci à Céline Bellot pour ses conseils, son soutien et ses commentaires. Ils m'ont permis non seulement la construction de ce projet, mais aussi, l'apprentissage de la recherche en sciences sociales. En plus, ils m'ont permis de passer sereinement à travers cette épreuve et finalement, d'envisager un autre projet, le doctorat.

Je tiens également à adresser toute ma reconnaissance à mes parents, mon frère et Héléne qui sans faille m'assurent dans chacun de mes projets leur soutien à distance.

Merci enfin à mon autre famille : Jad, Kim, Nawfel, Rachel, Yolaine, Hervé, Pascale, Virginie, Benoît et Paul. Je n'oublie pas non plus mes chères collègues et amies Amélie, Valérie et Catherine. Merci à vous et à tous les autres, pour les nombreux échanges et encouragements tout au long de ce travail de maîtrise. J'ai apprécié votre soutien, votre écoute et finalement votre présence permanente.

1. INTRODUCTION

La littérature sur la sociologie de la jeunesse, comme le résume Gauthier (2000; 1999), nous apprend que la « socialisation » des « jeunes » est un passage à la vie adulte qui se traduit par une période déterminante pour l'organisation de leur vie en société, en fonction de l'emploi, du logement et des relations sociales, entre autres. Cette « construction identitaire » est le produit d'un « processus » de socialisation, dès l'enfance, et tout au long de la vie. Traditionnellement, ce processus a lieu d'abord dans la famille et recouvre l'apprentissage de mécanismes normés, utiles aux rapports sociaux. La socialisation est, en fait, ce qui permet de gérer à la fois les rapports à soi et les rapports aux autres, dans un ensemble social donné.

Ainsi, plusieurs facteurs influencent le parcours des jeunes, d'abord, selon des éléments relatifs à la famille, l'école et les pairs, par exemple. Mais les jeunes ont aussi besoin de se démarquer de ces repères, plus ou moins universels et c'est pourquoi certains parlent « d'expériences ordaliques » à ce sujet (Le Breton, 1992). Dans les sociétés contemporaines, l'enjeu pour chacun est ainsi de savoir qui l'on est et, comment exister dans une société traversée par un climat « d'incertitudes », selon certains auteurs (Bajoit, 2000; 2003; Schehr, 2002; Parazelli, 2003). Aussi, les jeunes sont-ils inscrits dans une société aux repères flous dans laquelle il est certainement difficile de concevoir sa place et son identité. Cette construction identitaire présente à la fois des éléments de reproduction et de production du Social.

Dans ce cadre, nous portons un intérêt particulier aux « jeunes de la rue » inscrits dans cette socialisation, comme tous les autres jeunes, mais à la différence près qu'ils construisent aussi leur identité en fonction d'un rapport à un espace de socialisation non conventionnel (Parazelli, 2003 ; 2002). Il semble que cette utilisation particulière de la rue révèle une forme de structuration de l'environnement, permettant vraisemblablement la construction d'une identité. Peut-on réellement se construire dans la rue ? S'agit-il ainsi d'une nouvelle forme d'émancipation ? En somme, en quoi cette forme de socialisation est-elle valide pour les jeunes de la rue et pour la société ? Si tel est bien le cas, cela voudrait dire que les jeunes de la rue ne sont pas exclus, mais plutôt inclus dans la société de laquelle ils se démarquent et partant, dont ils se servent pour se définir. *In fine*, on peut se demander comment appréhender cette affiliation à la rue dans un moment important de leur socialisation ?

Des jeunes, comme les « pairs aidants » par exemple, évoluent « professionnellement » dans la rue et dans la société. Il semble que certains s'engagent dans une lutte pour la reconnaissance de leur marginalité avec des moyens plus conventionnels, alors que d'autres acceptent apparemment une certaine forme de conformité. On peut se demander ainsi s'il est possible de problématiser les identités construites par ces jeunes selon les rapports à la marginalité (les éléments issus des expériences de rue) et à la conformité (les éléments plus conventionnels).

Les identités connaissent des fluctuations à chaque changement survenu dans la vie. La fin des expériences de rue proprement dites marque un « passage à autre chose », c'est-à-dire que les jeunes remodelent leur identité en fonction de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont envie

d'être, en fonction des apports différents de la socialisation et donc de la rue également. Plusieurs questions nous apparaissent ainsi essentielles. On peut en effet se demander comment l'expérience de rue intervient dans la construction de l'identité des jeunes. Ainsi, comment considèrent-ils leurs expériences de rue ? Souhaitent-ils et peuvent-ils cultiver des éléments de ces expériences ? Bref, quels sont les enjeux d'une telle socialisation et comment cette identité est négociée ? Autrement dit, **comment les jeunes de la rue construisent-ils leur identité entre marginalité et conformité à la suite d'une expérience de vie dans la rue ?**

Nous adoptons un regard particulier, parce que nous considérons ces personnes à la fois dans la rue et dans la société. Notre démarche vise à abolir la rupture communément admise entre la marginalité et la conformité et donc, à dépasser un point de vue sur les jeunes de la rue sans doute stéréotypé et réducteur.

Notre intérêt se porte sur les jeunes de la rue, dans le but de comprendre *a posteriori* comment les rapports à la marginalité et la conformité se traduisent du point de vue identitaire. Afin de situer notre sujet, nous débuterons par une revue de littérature sur la socialisation (2). Dans cette section, nous verrons que la compréhension de certaines études pertinentes sur les jeunes et leurs « sorties » de la rue permet de réfléchir à la complexité d'expériences qui s'inscrivent dans une logique de trajectoire identitaire. Ensuite, dans la section suivante (3), nous exposerons, d'une part, notre cadre d'analyse interactionniste symbolique et, d'autre part, notre méthodologie de recherche, inspirée par les « récits de vie » (Bertaux, 1997). Nous partageons cette idée selon laquelle, ce type d'étude relève d'un processus dynamique de construction des hypothèses pour la compréhension de la

réalité sociale à partir des expériences des acteurs. Sur ces bases, nous concentrerons nos efforts sur l'étude de nos données (4). Nous débuterons par la présentation de la démarche analytique typologique. Cette approche méthodologique consiste, dans ce cas, à former des « types idéels de logiques d'actions », selon la gestion identitaire des jeunes à l'étude. L'objectif consiste à dégager des figures identitaires, selon ces types idéels portant sur les rapports des jeunes à la marginalité et à la conformité.

2. LA SOCIALISATION : ENTRE LIBERTÉS ET CONTRAINTES

« La modernité avancée » ou la « postmodernité » sont autant de qualificatifs pour nommer le contexte actuel de société dans lequel nous évoluons. Dans la littérature, il semble que les auteurs soient partagés entre une critique négative et positive de ces changements pour l'Homme. En effet, on retrouve des philosophes comme Finkielkraut (1987) qui critiquent l'absence de « maître à penser » aujourd'hui, soit la perte de repères. Il s'agit d'une critique négative d'un « individualisme » pesant où la subjectivité est mise de l'avant, dans des formes d'hédonisme particulières, comme la quête du plaisir immédiat. Dans le même temps, d'autres philosophes comme Taylor (1992) par exemple évoquent plutôt « l'authenticité » de ces nouvelles postures.

Ce contexte idéologique appelle à la quête du Soi, lorsqu'il prône tantôt le relativisme, tantôt l'authenticité et l'expression de soi. Reste néanmoins à savoir comment il est possible de vivre sa propre socialisation, c'est-à-dire, son processus de construction identitaire dans un tel contexte. C'est un élément important à saisir pour comprendre à la fois comment les personnes concilient leurs identités et comment elles évoluent au fil du temps. Notre intérêt se porte ainsi sur la socialisation des jeunes afin de percevoir les différentes identités qui émergent de tels processus d'individualisation et de singularisation.

Pour ce qui concerne plus spécifiquement la situation des jeunes dans la rue, certains auteurs problématissent leur socialisation selon une dimension de rupture avec la société, en fonction des conséquences dévastatrices de cette expérience. Ils semblent ainsi d'une part adopter un point de vue moralisateur et d'autre part, passer à côté de nombreux éléments

pertinents pour saisir les enjeux identitaires. En somme, se poser cette question en ces termes revient à considérer une partie de la jeunesse comme étant exclue ou désaffiliée. Pour nous, il faut également aborder les dimensions plus symboliques de cette place particulière dans la société. Affiliés à la rue, les jeunes sont aussi inscrits dans d'autres sphères, familiale, scolaire, professionnelle ou artistique qui participent, comme la rue, à leur socialisation. On remarque dans ce sens, les activités « professionnelles » des pairs aidants, d'anciens « jeunes de la rue » devenus intervenants de rue auprès d'autres jeunes de la rue. Les éléments notamment apportés par Bajoit (2000; 2003) sur la « gestion relationnelle de Soi » nous permettent d'avancer dans cette réflexion. Ses idées appellent une lecture de l'identité selon une tension dynamique entre accommodation et distanciation de la norme dominante de socialisation.

Pour avancer dans cette vaste réflexion, nous allons commencer par comprendre et expliquer la socialisation des jeunes en général, au regard du contexte de société d'incertitudes. Nous retrouverons des éléments relatifs à la production et la reproduction du Social et finalement, à la « gestion de relationnelle de Soi » (Bajoit, 2000; 2003). Nous verrons ensuite que la socialisation des jeunes de la rue est présentée de différentes manières dans la littérature québécoise, entre autres. On retrouve des analyses qui abordent la situation des jeunes de la rue selon les risques de déviance, de marginalité, les éléments d'authenticité ou encore de créativité. Dans ce sens, nous verrons que ces différents enjeux se précisent au moment de la « sortie de rue », soit de la fin des expériences marginales rattachées à cet espace (consommation, errance, stratégie de survie, etc.). À travers les différentes analyses, on remarque les discussions sur les enjeux de normalisation, de reconnaissance du sujet et finalement, de définition de la « sortie ».

2.1 Individualisation et singularisation dans le contexte d'incertitudes de la modernité avancée

Le climat sociétal postmoderne est riche en libertés individuelles, mais il repose sur l'individu qui se cherche en même temps qu'il se dirige et qu'il se socialise. Ainsi, ce contexte social peut être vertigineux, notamment pour les jeunes, en pleine construction identitaire. Gauthier (1999; 2000) le souligne lorsqu'elle aborde, comme d'autres sociologues, les difficultés d'insertion professionnelle et sociale des jeunes, dans nos sociétés postmodernes. Ils reproduisent les valeurs précédentes, mais, ils cherchent aussi à produire eux-mêmes leur propre voie et ainsi, à se dégager des contraintes imposées par les autres et surtout, par les adultes. La socialisation c'est finalement produire et reproduire la société pour l'amener à évoluer. Doit-on penser *in fine* que les expérimentations sont davantage liées au postmodernisme ou à la période particulière de leur vie ? Il semble que la sociologie de la jeunesse porte un regard spécifique sur cette question.

Les auteurs s'accordent à dire que le contexte actuel des sociétés occidentales remet en cause des éléments importants du processus traditionnel de socialisation. Habituellement, on conçoit la construction identitaire comme un passage à l'état « d'adulte », notamment par le travail, le logement, les relations de couple, etc., analysés en termes d'insertion sociale et professionnelle. Nombre de chercheurs reconnaissent aujourd'hui l'existence d'une crise des institutions sociales, des agents de socialisation et partant, des références culturelles socialisatrices (Gauthier, 1999 et 2000; Bajoit, 2000; Schehr, 2000 et 2002; Evans et Furlong, 2000; Assogba, 1999; Dubar, 2000; Malewska-Peyre et Tap, 1991).

Certains chercheurs ont essayé de repérer les étapes de la transition de l'adolescence vers l'âge adulte et les « rites de passage » contemporains. En fait, le regard porté sur la socialisation a évolué avec la société et il ne s'agit plus aujourd'hui d'un passage (ritualisé ou non) à un nouveau statut, mais plutôt, de la constitution d'une multitude d'affiliations sociales qui peuvent entrer en conflit. Evans et Furlong (2000) par exemple, évoquent ce statut incertain des jeunes, obligés de prolonger temporellement leur insertion sociale. Un vertige certain émane de cette situation, dans laquelle ils ont besoin de créer et d'expérimenter, par leurs propres moyens, leurs valeurs et leurs repères, alors qu'ils n'aboutissent pas en même temps à la maturation dans tous les domaines. Ils peuvent alors être insérés professionnellement, sans vivre de manière autonome dans un logement indépendant et ainsi de suite. Aussi, est-ce une raison de se prendre en main soi-même, d'après Maunaye et Molgat (2003):

[...] dans cette perspective qui est celle de la « désocialisation des rapports sociaux » (Giddens, 1994) ou encore de l'émergence d'une société « individuelle » (Bauman, 2001) ou « du risque » (Beck, 1993, 1998), les individus sont appelés à prévoir, à planifier, bref, à créer leur parcours de vie.

Dans le climat d'incertitudes ou de « désynchronisation des seuils » (Maunaye et Molgat, 2003 : 6), les jeunes se trouveraient actuellement dans un « entre-deux », ni tout à fait adultes, ni tout à fait adolescents. En fait, Maunaye et Molgat (2003) pensent que la socialisation s'allonge parce que les personnes ont maintenant un statut simultané de jeunes et d'adultes.

La modernité avancée a donc contribué à étendre les rapports de force entre les différents espaces et les différents rôles sociaux, tels qu'ils aboutissent à un « éclatement de la vie sociale entre des pôles multiples » (Schehr, 2002 : 47). De ce fait, on peut penser que la

trajectoire des jeunes de la rue par exemple serait déterminée par une quête de Soi, dont la rue représenterait une des nombreuses autres affiliations sociales des jeunes.

En outre, d'après Schehr (2002), dans la modernité avancée, la liberté est relative. Il insiste ainsi sur les conséquences de frustrations et d'incertitudes, à gérer seul, à travers l'expérimentation :

[...] elle permet non seulement de goûter aux joies de « l'ailleurs » et de la liberté - l'individu prend conscience de ce qu'il « gagne » et de ce qu'il délaisse-, mais elle implique dans le même temps une perception parfois douloureuse des conflits ou contradictions induits par ces nouvelles marges de liberté : l'individu est alors confronté « de plein fouet » à des dilemmes qu'il doit gérer seul, sans possibilité de retour en arrière ou de s'appuyer sur un mode d'emploi (Schehr, 2002 : 50).

Ce sociologue reprend ainsi à son compte les analyses de Roulleau-Berger (1995) qui propose de parler de « culture de l'aléatoire ». D'après cette autre auteure, l'individu produirait des actions, malgré un contexte de vie difficile et sans doute à l'origine de nombreuses tensions existentielles. Schehr (2002) s'appuie essentiellement sur les travaux de Beck (1994) pour dire que « la conciliation entre les impératifs de survie, de l'indépendance économique [...] et l'ensemble des autres implications sociales (couple, famille, socialités...) [est] rendue plus difficile pour les générations présentes » (Schehr, 2002 : 48), justement en raison du climat d'incertitude.

D'après ces différentes réflexions, la quête de Soi dans notre société postmoderne amène les jeunes à essayer des rôles et des identités, comme beaucoup d'autres éléments de la vie sociale, de sorte qu'ils bricolent, mais ne s'enferment pas dans une voie sociale déterminée. Pour autant, l'identité et la socialisation se heurtent aussi aux enjeux normatifs. On peut se demander alors comment penser les dynamiques de construction identitaire dans ce contexte de relativisme social et culturel ?

2.1.1 La construction de Soi : modèle et enjeux

Pour Bajoit (2003), l'individu et ses actions sont au centre du fonctionnement de nos sociétés et l'individu participe à la production du Social. Selon cette proposition, l'individu possède une « capacité [...] d'agir sur lui-même, pour construire son identité personnelle, en gérant les tensions existentielles que lui causent ses relations avec les autres et avec le monde » (op.cit : 14).

Nous entrons dans le vif du sujet, en attaquant de front la question de la socialisation, par le biais de la gestion des rapports à soi et aux autres (individu objet et sujet) dans un ensemble social donné. Les jeunes se trouvent ainsi dans ce « processus par lequel l'individu, par la gestion relationnelle de soi, (re)construit sans cesse son identité personnelle, en vue de participer à la vie sociale » (Bajoit, 2000 : 19).

En fait, l'individu est un « être de projets » (Bajoit 2000), confronté par les autres qui l'entourent. C'est dans ce cadre que tous les sujets, y compris les jeunes, cherchent à atteindre un « sentiment d'accomplissement personnel », de « reconnaissance sociale » et enfin de « consonance existentielle ». Cette triple quête permet de cohabiter avec les autres, tout en engendrant des « tensions existentielles » qu'il faut ensuite gérer (Bajoit, 2003). Les tensions émanent du Social (tensions structurelles), mais proviennent également des trois dimensions de l'Identité : *désirée, assignée et engagée*. L'identité individuelle est constituée de projets et de désirs, mais l'individu se voit aussi assigner une identité qui s'inspire des attentes des autres. Il risque de connaître une première tension entre son propre désir et celui des autres par exemple. Enfin, il peut ne prêter aucune attention aux

desiderata des autres, notamment lorsqu'il refuse d'adhérer à cette image identitaire. *In fine*, l'identité personnelle se construit grâce et à travers cette tension de sorte que l'individu s'engage dans une identité particulière provenant à la fois de son propre choix et/ou du poids de l'avis d'autrui.

On comprend davantage la nature des rapports qui lient les individus entre eux dans un contexte postmoderne. En effet, d'après Bajoit (2000), l'individu est lié à ces trois dimensions identitaires et c'est parce qu'il cherche à les accorder qu'apparaissent précisément les tensions existentielles. En somme, il n'est jamais tout l'un, ni tout l'autre alors qu'il voudrait être tout l'un ou tout l'autre. « L'idéal qu'il recherche, c'est de concilier les trois : avoir de l'estime pour lui-même, et, en même temps, jouir de l'estime des autres, pour ce qu'il s'est engagé à faire de sa vie » (Bajoit, 2003 : 105).

Pour ainsi dire, l'engagement des jeunes dans une identité ne correspond pas à un simple mécanisme d'opposition à la société. Derrière leurs choix se cachent des enjeux et des processus plus complexes. Voilà pourquoi, le sens de leur construction identitaire n'est pas évident puisqu'il n'est certainement pas linéaire. Roulleau-Berger (1995) note d'ailleurs le « continuum » sur lequel se situe le processus de socialisation. Suivant ses analyses, c'est un mouvement jamais stabilisé. Ainsi, l'identité est construite par l'individu lui-même, en fonction de différents facteurs qui interviennent dans son processus de socialisation qui commence dans la famille et qui comprend ensuite d'autres éléments, relativement aux expériences personnelles de chacun.

Pour Schehr (2002 : 52), les jeunes sont inscrits dans la réflexivité et l'autoréférentialité, dans le but de construire eux-mêmes leurs appartenances, à travers leurs propres expérimentations. Ces dernières passent d'après lui par « l'exode et la défection » (Schehr, 2002) puisque l'on ne peut plus s'appuyer sur l'habitude et la tradition. L'incertitude justifie l'expérimentation de la liberté et *a fortiori*, n'augure pas toujours une situation identitaire durable. Nous partageons ce point de vue qui nous permet d'appréhender la construction identitaire selon des rapports de force en tension dans un même ensemble social. C'est ainsi que Bajoit (2003; 2000) envisage la construction identitaire des individus, lorsqu'il l'aborde en terme de « gestion relationnelle de Soi ».

2.1.2 La « gestion relationnelle de Soi » ou la précision d'une logique d'action

D'après Bajoit (2000; 2003), l'individu construit son identité personnelle à travers la gestion de trois pôles identitaires (assignée, désirée, engagée), tout en agissant pour sa « réalisation personnelle », sa « reconnaissance sociale » et sa « consonance existentielle ».

Il semble que cette conception de la construction identitaire corresponde aux principes de la modernité avancée et surtout, à celui de la « réflexivité », comme l'explique Schehr (2002) :

L'affiliation à des cercles sociaux différenciés confronte ainsi l'individu à des rôles, des régimes d'action, des valeurs qui ne se « recouvrent » pas forcément. De plus, il peut occuper synchroniquement et diachroniquement des positions tout à fait différentes dans chaque ensemble social, ce qui favorise des attitudes d'écart aux rôles, de distanciation et de décalage, laissant percevoir des modes de vie caractérisés par une forme d'acculturation [...]. La réflexivité est donc pour les acteurs sociaux une forme d'objectivation de soi-même et de l'environnement, permettant la relative « déconstruction » des formes d'appartenance (Schehr, 2002 : 50).

On comprend que l'identité est multiple et par là même, que l'individu occupe des positions variées, pas nécessairement liées entre elles. Les jeunes de la rue par exemple sont inscrits dans plusieurs ensembles sociaux et selon Schehr (2002), on peut imaginer qu'ils connaissent plusieurs formes d'appartenance à la marginalité et la conformité, comme à la famille, au groupe de jeunes dans la rue, et parfois à l'école, etc. Mais on se demande comment les jeunes de la rue aboutissent à des « régimes d'action » dans la société et surtout, on s'interroge sur les caractéristiques de leurs modes de vie à l'issue de leurs expériences marginales. En effet, leur socialisation est marquée à la fois par des dimensions traditionnelles comme la famille et l'école et par des dimensions plus atypiques comme la rue et leurs expériences marginales.

Bajoit note deux postures différentes dans la gestion relationnelle de soi en général : « l'accommodation » et la « distanciation ». La première consiste à justifier son choix identitaire devant soi et devant les autres. C'est une façon de refuser l'autocritique tout en étant capable de s'adapter au Social et à soi-même, soit de se conformer. La seconde provient d'une décision réfléchie et délibérée de se distancer de soi par l'autocritique, soit de rechercher celui qu'on aimerait être pour le vivre pleinement.

L'auteur insiste pour dire qu'il s'agit d'une « gestion identitaire » qui permet non pas de faire un choix cloisonné, mais bien de renforcer son identité personnelle et ainsi de supporter les échecs de l'une ou l'autre identité. Cela permet à chaque individu d'évoluer et apparemment d'osciller parmi plusieurs tendances, dans un contexte interne (de rapport à soi) et externe (de rapport à l'autre), en tension. Cette gestion se traduit par exemple par le récit, la présentation de soi et nous le verrons dans quelques instants, par certaines

« logiques d'action ». Cela revient à dire que le sujet connaît différents modes de gestion relationnelle de soi, soit différentes « logiques de sujet ».

Bajoit (2000, 2003) s'appuie entre autres sur ses travaux sur les jeunes pour expliquer les trois postures identitaires en conflit chez chaque individu. Un sujet peut ainsi choisir de s'adapter à l'ensemble social, parce qu'il connaît des tensions entre conformité et déviance. Dans un autre exemple, des sujets changent leur rapport à soi, c'est-à-dire, leurs désirs identitaires. Il peut s'agir de vivre dans l'authenticité de ses pulsions, de s'assumer comme un être social résigné ou, de trouver des stratégies pour ne pas renoncer à ses désirs. L'auteur donne aussi des exemples de sujets en difficulté lorsqu'il s'agit de gérer leurs désirs.

Enfin, selon une troisième posture identitaire, l'individu s'engage dans une voie dans laquelle il continue d'être ou dans laquelle il va évoluer et innover, parfois dans le sens de ses désirs. Ce troisième pôle de gestion identitaire est intéressant pour ce qui concerne les jeunes de la rue. Ces éléments nous aident à penser que des jeunes peuvent inventer des postures identitaires et ainsi, considérer l'expérience de rue par exemple comme l'une d'entre elles soit, comme une contribution supplémentaire à la socialisation, à la construction identitaire.

En définitive, des sujets essayent différentes logiques d'action dans leur quête identitaire, à travers un processus permanent de conciliation constructive. Il nous semble effectivement possible de situer les expériences des jeunes de la rue dans ce même processus. Bajoit (2000, 2003) nous permet de comprendre que les choses ne sont pas d'emblée

prédéterminées, mais en tension et partant, constamment en évolution, notamment selon des stratégies déployées par les acteurs pour construire leurs propres logiques d'action.

Les jeunes vivent un processus de socialisation et partant, d'expérimentation identitaire et sociale. Leur but est de trouver un mode de vie qui reflète une identité issue de la gestion de tensions. Déboussolés, les socialisateurs sont mis en cause, comme l'explique Bajoit (2000, 2003) et de nombreux autres sociologues d'ailleurs (Molgat, 1999 ; Roulleau-Berger, 1995 ; Schehr, 2000 ; Assogba, 2000 ; Evans et Furlong, 2000 ; Maunay et Molgat 2003 ; Grell, 2004). Dans cette incertitude des repères, la gestion des tensions peut aboutir à trois logiques : la « conformisation » (l'identité assignée), la recherche de sa « propre voie » (l'identité désirée) ou, « l'entre-deux » (l'identité engagée), voire dans les deux, soit en s'engageant dans des projets plutôt pulsionnels. À partir des formes de gestion relationnelle, Bajoit (2003) présente six logiques d'action selon deux variables passives et actives. Dans l'ensemble, on retient que la variable passive est essentiellement marquée par l'accommodation à la conformité. Pour autant, on relève les stratégies mises en place par les acteurs pour vivre quelques-uns de leurs désirs mais la peur de la pression sociale et du manque de légitimité appelle inévitablement à la conformité.

Dans un autre registre, la variable active est plutôt tournée vers la distanciation à la conformité. Il peut s'agir du désir de vivre dans l'instant présent, selon ses passions de sorte que l'individu inscrit dans cette logique d'action rejette parfois l'ensemble social, sans s'exclure pour autant. Néanmoins, il existe des logiques plus extrêmes d'anomie ou de rejet total de la norme. Mais en règle générale, on retient un positionnement identitaire qui oscille entre la conformité totale et la distanciation partielle, selon les aménagements

identitaires de chacun. Pour Bajoit (2003), il s'agit de logiques d'action et en aucun cas de déterminants individuels. Ceci revient à dire que les individus cherchent à combiner leurs différentes aspirations et bricolent ainsi leurs logiques d'action en même temps qu'ils oscillent à travers elles.

Il est intéressant de passer par cette grille de lecture des identités pour comprendre la situation des jeunes de la rue, selon cette dynamique identitaire entre accommodation et distanciation à la conformité précisément. Effectivement, cette oscillation doit être particulièrement visible chez ces sujets parce qu'ils composent avec la société, en fonction d'expériences de vie particulières, plutôt marginalisée pour ce qui concerne la rue.

Dans cet ordre d'idées, Roulleau-Berger (1995) évoque les ruptures et les adaptations des jeunes dans les « espaces intermédiaires », comme les banlieues en France, dans lesquels les jeunes développent et redéfinissent leur propre identité. Ils cherchent à « recontextualiser » leurs compétences de trois manières. L'auteure présente ainsi les « compétences intégratives » de ceux qui transforment les cadres conventionnels de la société pour les conformer à leur fonctionnement propre. Certains sujets vont plutôt préférer quitter les espaces intermédiaires pour se diriger vers d'autres espaces, afin de réaliser leur socialisation. Enfin, la répétition d'expériences négatives en amène d'autres à développer des « compétences désintégratives », soit dans le sens d'une « désaffiliation » (Castel, 1995). Ainsi, la socialisation revêt un enjeu particulier dans le cas des jeunes de la rue. D'ailleurs, la littérature présente tour à tour la socialisation dans la rue selon un risque de déviance, de marginalité ou encore, de différenciation et de créativité.

2.2 Les enjeux de la socialisation des jeunes de la rue

2.2.1 La rue : un espace de marginalité, un espace déviant ?

Dans une approche ethnologique, Côté (1988) offre un portrait des jeunes de la rue intéressant même si l'on peut objecter qu'il soit plutôt figé. Sa compréhension des expériences de rue semble opposer parfois la rue à la société. Elle livre une interprétation intéressante du sens de l'interaction entre le jeune et la rue, seulement on peut regretter que son analyse s'arrête à la situation de rue proprement dite. Cette auteure axe ainsi son propos sur l'énumération des causes et des conséquences de l'expérience qu'elle situe dans le processus de la quête du Soi et qu'elle explique par la fuite d'un milieu hostile ou dangereux. Dans la rue, les jeunes « vivent dans un no man's land à la limite de l'appropriation et de l'évincement » nous dit-elle (Côté 1988 : 38). Ce qui revient à affirmer en d'autres termes que la rue est un espace de déviance ou de non sens soit, d'impasse sociale et ce qui revient apparemment à omettre toute dimension de choix et d'acteur. En outre, l'auteure envisage les expériences de rue en termes de prises de risque et de mises en danger. En fait, son point de vue ne permet pas véritablement d'envisager d'autres issues que la délinquance, la précarité ou l'exclusion sociale.

Pattegay (2003) procède à un tour d'horizon d'études sur les jeunes de la rue et met en évidence deux points de vue qu'il qualifie de « misérabiliste » et de « sécuritaire ». Il explique que ces recherches portent sur l'absence de sens de « l'errance » des jeunes. En effet, on y présenterait les faits de façon à montrer que ces individus tournent en rond ou qu'ils foncent dans un mur. En tout état de cause, il semble qu'aucun espoir ni aucun avenir ne soit envisageable dans ces conditions. Pattegay (2003 : 260) illustre le propos des études

« misérabilistes » par des termes comme le « vide » (Chobbeau, 1996), la « mort psychologique » (Chazy, 1999) et enfin « la mort sociale » (Tremintin, 1999). De ce fait, on peut se demander si les jeunes sont à ce point enfermés dans un espace déviant, exclus de la société ?

Pattegay (2003) précise que ces points de vue « socio humanitaires » découlent d'une problématisation « sécuritaire », soit d'un angle de vue menant à la victimisation de ces jeunes. À l'instar de Bellot (1996), nous dit-il, on retrouve cette légendaire discussion sans fin entre les « bons » et les « mauvais » jeunes que l'on aborde soit en faisant preuve de compassion pour les victimes, soit de répression pour les perturbateurs (Pattegay, 2003). En somme, c'est penser que les jeunes en situation de rue vivent une impasse sociale et un non sens identitaire. Il existe d'autres définitions des situations de rue appelant à considérer les trajectoires dans un ensemble de carrières d'exclusion ou de délinquance.

Le développement des nouvelles définitions de l'exclusion dans les années 1990, avec Castel (1996) ou Paugam (1991), a apporté des éléments de compréhension sur la marge, de telle sorte que l'on envisage aujourd'hui les choses en termes de « processus dynamiques ». La « carrière » du SDF par exemple semble procéder de cet ordre. Que ce soit pour le « syndrome de désocialisation » (Declerck, 1996) ou la « carrière SDF » (Damon, 2000), on retrouve cette même dynamique qui permet de souligner le principe interactif de la trajectoire biographique des individus en difficulté, dans un ensemble social donné. En ce qui concerne les jeunes de la rue, on parle déjà d'eux en expliquant les risques de délinquance dans les années 1970 (Mucchielli, 1974). Le point de départ étant le défaut de leur socialisation et partant, de leur construction identitaire, déjà dans la famille. Ainsi,

« c'est non pas seulement hors-la-loi, mais hors la société, que se situe celui ou celle qui récusé cet engagement et qui se manifeste par sa dyssocialité » (Mucchielli, 1974 : 45). On oppose ainsi la rue à la société et on invite à considérer les jeunes comme des individus exclus, voire, auto-exclus. Non seulement les jeunes de la rue sont à l'écart, mais en plus ils s'ancrent dans la marge, parce qu'ils construisent une identité vide de sens, vide de conformité devrait-on peut-être comprendre au fond ?

Dans ce sens, Caputo, Weiler et Anderson (1997) adoptent un point de vue assez particulier. Ils regardent l'espace urbain de la rue comme un espace « diabolique », dont il faut à tout prix empêcher l'accès aux jeunes. Ainsi, la rue rime avec la criminalité, car c'est bien d'un univers noir qu'il faut écarter les jeunes « à risque » soit, les potentiels délinquants. Dans leur définition des jeunes de la rue, ces auteurs parlent d'un « style de vie » pouvant :

[...] comprendre la perpétration d'activités criminelles, notamment le vol, le vol à l'étalage et le cambriolage dont le but principal est l'acquisition des ressources nécessaires pour survivre. De plus, la vie dans la rue est caractérisée par la toxicomanie, les activités sexuelles à risque élevé et les dangers de la marginalité dont la violence et les autres menaces à l'intégrité physique et psychologique (Caputo, Weiler et Anderson, 1997: 3).

Selon leur représentation, la société est traversée par une dimension acceptable et une dimension dangereuse, soit le bien et le mal dont on ne cesserait de discuter (Bellot, 1996).

Non loin de ces manières déterministes de concevoir l'avenir des jeunes de la rue, il existe des auteurs qui décrivent la rupture avec la norme, dans le souci de leur éviter le chaos.

Chobeau (1998a) par exemple, s'intéresse aux « jeunes en galère », c'est-à-dire, en rupture avec la conformité. D'après ses recherches dans les banlieues françaises, l'hostilité manifestée par les jeunes à l'égard des adultes et des autres « non galériens » ne serait pas

organisée, mais proviendrait d'un sentiment d'exclusion de la société de consommation. Cette « fracture sociale » à la française s'expliquerait par un éclatement de la socialisation traditionnelle. Ce chercheur argumente son propos avec l'idée actuelle de la perte de repères dans nos sociétés capitalistes. Ainsi, les jeunes n'ont que la rue (ou la banlieue) comme unique repère. Finalement, selon ce sociologue on risque de « légitimer chez eux des passivités individuelles » en raison entre autres des médias qui les présentent comme des victimes (Chobeau, 1998b). Le point de vue de ce sociologue peut sembler stigmatiser les jeunes, mais en plus, il semble sous-entendre l'impossibilité des acteurs à agir ou à réagir. En effet, si l'on se réfère à la sociologie de la jeunesse et aux idées d'expérimentations des rôles dans la société, cette conception des jeunes annule un possible pouvoir d'action déjà dans la trajectoire qui les mène dans la rue. Or, si l'on observe l'actualité dans les banlieues justement, les jeunes se rebiffent, sont parfois virulents à travers des actes de violence et des textes de rap. Ils refusent de ce fait « la panne de l'ascenseur social » français et se réclament quelques fois d'une autre culture.

Dans un autre article, Chobeau (1998b) se penche justement sur la question de l'existence éventuelle d'une culture de la zone, chez ces mêmes jeunes des banlieues françaises. En fuite, en quête d'eux-mêmes ou peut-être d'une autre socialisation, ils sont dans un espace vide, « la zone ». S'ils revendiquent leur refus de vivre dans cette société et celui de partager le même mode de vie que leurs parents bref, s'ils souhaitent un autre projet de vie, celui-ci ne serait pas pensé au préalable. L'auteur reconnaît l'existence de codes, de normes et de compétences, mais tout tournerait autour de l'organisation de la survie, tant il n'y a aucune capacité d'innovation, ni de créativité. Ainsi, « la zone est une vie sans avenir, une sorte de suicide lent ou, au fond, le seul élément culturel unificateur est la fuite morbide

d'une souffrance intérieure annihilant toutes les capacités projectives » (Chobeau, 1998b : 422). Ainsi pour cet auteur, face à ce vide de sens, il est impossible de parler de culture ou de même de sous-culture. On comprend que l'auteur entrevoit pour ces jeunes un destin déterminé par l'exclusion. Or, une fois de plus, pour reprendre l'exemple des paroles de rap, le message délivré par certains peut être bien différent et même articulé et revendicatif :

Changer le monde, changer le présent ? Ça c'est sûr, le futur en dépend. Mais quelles solutions pour lutter contre la décomposition sociale qui s'installe et pénètre chacun d'entre nous qui ne connecte pas son intellect ? Je parle clairement pour que tout le monde me comprenne, autant mes ennemis que mes amis que j'aime. Sommes-nous nés sur cette planète pour reproduire inlassablement les rapports humains guidés par l'incrédulité des gouvernements ? Dès fois eut ta télé, change ton quotidien, rentre dans un musée ou lis un bouquin. L'odyssée de la vie n'est pas un film au cinéma, si tu ne t'éduques pas, tu resteras en bas ! (Doctor L - Rockin' Squat, 1995).

Il n'en reste pas moins que l'idée d'exclusion, même selon un processus, traverse ces différentes approches et confère à la situation des jeunes dans la rue, un risque de non retour vers la norme dominante. Elles laissent penser que cette situation est chaotique. Cependant, il existe d'autres regards analysant différemment la socialisation des jeunes de la rue. Nombre d'études démontrent effectivement que la rue n'est pas un espace de « zone », d'exclusion, de délinquance ou, de non-sens. Elles révèlent par exemple les potentialités socialisatrices de la rue.

2.2.2 La rue : une production identitaire marginalisée ?

Parazelli (1998, 2002) défend l'idée selon laquelle la rue n'est pas un espace détaché de la société ou encore vide de sens, parce qu'elle permet justement aux jeunes de vivre une socialisation dans des « formes concrètes de relations sociales » (2002 : 137). La rue

devient ainsi un espace de « socialisation marginalisée ». Effectivement, l'auteur va plus loin et conjugue cette dimension géographique à une dimension sociale pour créer un concept « géosocial ». Les jeunes s'inventent de nouveaux repères dans le contexte actuel d'incertitudes, ils tenteraient de se créer des marques pour la réalisation et l'expression de soi. La rue est alors perçue comme un « espace transitionnel » tel que le présente Winnicott et d'une autre manière, Le Breton avec l'« ordalie », considérant alors la rue comme un espace dans lequel se joue le processus d'attachement et de détachement symbolique de l'enfant à la mère. Par ce procédé, l'enfant réussit à faire une distinction entre les autres et lui-même. C'est à la fois une relation et une utilisation de la rue à des fins identitaires. En somme, « les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue institueraient (de façon précaire) un certain usage de la marge sociospatiale dans la perspective d'une recomposition identitaire » (Parazelli, 2002 : 139). En d'autres termes, un espace (la rue) produit un effet (la socialisation) sur un sujet (le jeune) parce qu'il l'investit symboliquement (l'attachement et le détachement). Reste à savoir quels effets produit la socialisation marginalisée. Quelles identités peuvent apparaître à la suite d'une gestion relationnelle de Soi marquée entre autres par des expériences marginalisées de rue ?

Zeneidi-Henry (2003) nous explique autrement que cet espace n'est pas vide de sens. Cette auteure a étudié l'utilisation de la rue des sans domicile fixe (SDF) dans la ville de Bordeaux. Son enquête concerne davantage les adultes, mais nous pensons que cette étude, dont l'échantillon contient tout de même quelques jeunes, est d'une grande importance. Cette géographe fait ressortir les différents usages de ce lieu de passage ou de circulation. Il semblerait que les SDF utilisent les ressources sociales existantes et développent une intelligence du système, soit une « géographie réticulaire » (Zeneidi-Henry, 2003),

consciente ou inconsciente. Ils possèdent ainsi une « carte mentale de la ville » qui prend la forme de leurs parcours biographiques et qui se limite petit à petit à leur identité, soit à la géographie assistancielle des ressources qu'ils utilisent. Elle remarque que leurs identités résultent en fait des pratiques sociales inscrites dans cet espace. Ainsi, l'auteure montre que les SDF sont un véritable phénomène urbain, sans doute à l'image des jeunes de la rue à Montréal. Elle explique qu'en France, « cette errance [des jeunes] est précisément pointée du doigt car elle est plus médiatisée, plus massive, haute en couleurs et parfois génératrice de désordre urbain » (op.cit : 30). Cependant, on se demande si les jeunes connaissent les mêmes effets identitaires à force d'évoluer dans cet espace. Zeneidi-Henry (2003) offre un regard différent de la vision misérabiliste. Elle défend également l'idée selon laquelle les personnes qui vivent dans la rue ne sont pas pour autant en dehors de la société. Ils sont des acteurs de la rue, de l'espace urbain et partant, de l'ensemble social. Sachant tout de même la situation quotidienne difficile de ces individus, est-ce qu'ils peuvent vraiment se construire dans la rue ? Et finalement, à quelle construction cela aboutit-il ?

D'une autre façon encore, Lucchini (1993, 1998) s'est intéressé au sort des enfants des rues en Amérique Latine. Si l'on est loin du Québec et si son étude concerne un public plus jeune, on peut s'en rapprocher analytiquement, grâce aux conclusions de ce chercheur. Il aborde les choses en termes de « carrières », c'est-à-dire, en termes de construction dynamique de l'expérience de rue. Il développe ainsi l'idée d'un système élaboré, issu de différents facteurs, à l'origine des départs pour la rue. Il s'agit des contraintes familiales ou des caractéristiques de la rue entre autres, mais surtout, du sujet qui prend lui-même la décision de partir. L'auteur attache de l'importance à préciser le rôle d'acteur joué par le jeune, malgré ses difficultés familiales, psychologiques, matérielles et sociales. Il en est de

même lorsqu'une « routine » s'installe dans la vie de rue, à la différence des observations de Zeneidi-Henry (2003) qui montre l'enfermement dans cette routine chez les SDF adultes.

Selon ces différents travaux, la rue est un espace « marginalisé » qui peut revêtir une signification particulière pour les jeunes dans le sens de leur quête de Soi, soit de leur construction identitaire. Cette socialisation a bien entendu ses risques et ses défis propres. Pour autant, on ne peut pas uniquement penser la situation de rue selon une impasse sociale, tant elle est aussi une source originale de socialisation. D'ailleurs, d'autres études démontrent que la rue est également un espace d'authenticité et de créativité.

2.2.3 La rue : un espace d'authenticité et de créativité ?

Les jeunes évoluent aujourd'hui dans une société d'incertitudes, aux repères et limites flous. Il est difficile de concevoir sa place, son rôle et son identité dans l'ensemble social et c'est pourtant ce que toute personne est appelée à faire. D'après les théories des « rites de passage », il existe un parallèle intéressant avec la passion du risque chez les jeunes (Le Breton, 1991). Selon ce sociologue, il s'agit d'une recherche de sensation de soi, à travers son corps, par la douleur et la peur. En d'autres termes, l'individu souhaite se sentir vivre, en traitant avec la mort, par l'expérience de l'extrême, du dépassement de soi, de l'oubli de soi et de l'extase. Telle l'ordalie dans la religion catholique, la survie à ces expérimentations prouvent symboliquement et souvent inconsciemment, que la vie vaut la peine d'être vécue. L'individu trouve enfin une direction lorsque les initiations lui ont laissé une trace de vie :

Plus un passage soulève de difficultés tout en restant à la mesure de l'homme, plus les adeptes des activités à risque se sentent renforcés et

heureux de les avoir affrontées, plus elles laissent une trace de mémoire, et plus est puissant leur rendement symbolique (Le Breton 1991 : 134).

Dans ce sens, les jeunes de la rue vivent cette ordalie afin de « se prouver eux-mêmes le droit d'exister » (Desmeules, 2004 : 60). Cette sorte de rituel leur permet d'acquérir de la confiance en soi et de l'autonomie, utiles à la gestion de leurs identités. Le choix pour la rue et ses pratiques mène donc chaque jeune à être face à soi-même, pour choisir alors celui qu'il voudrait être en société. Ils cherchent à s'engager dans une identité, en fonction de leur identité désirée et assignée (Bajoit, 2002; 2003).

Pour sa part, Roulleau-Berger (1995) parle plutôt « d'espaces intermédiaires » pour situer les expériences et les compétences des jeunes, dans les banlieues françaises. Cette auteure explique que ces espaces accueillent la redéfinition des identités, à partir de processus de socialisation plus « normalisés ». Ainsi, les jeunes inscrivent dans ces lieux des activités multiples, notamment artistiques et il existe de ce fait une tension entre leurs aspirations et la réalité. En somme, elle explique que ce sont parfois des « zones de repli ».

Grell (2004) défend quant à lui l'idée selon laquelle le sentiment d'existence des jeunes naît à travers la recherche de l'autonomie, ancrée dans l'expérience. Nous pouvons compléter cette idée par la pensée de Schehr (2000 : 50) qui reconnaît lui aussi l'existence et finalement l'utilité des expériences de rue car,

[...] il n'y a pas de centre unique de l'expérience susceptible de faire office de fil conducteur biographique et de garantir la cohésion et le sens de ce qui est vécu. Les jeunes sont ainsi obligés de créer, d'inventer -souvent dans la difficulté- de nouvelles formes de vie et des manières d'être au monde (Schehr, 2000 : 50).

Schehr (2002) explique que les jeunes réagissent pour ne pas se voir réduire leur marge de manœuvre identitaire. Les expérimentations les aident à justifier et ensuite, légitimer le choix pour l'identité finalement privilégiée. En fait,

[...] l'identité est désormais réticulaire et situationnelle : l'identité ne préexiste plus aux expériences, elle se construit plus qu'elle ne s'hérite et n'est plus insensible à la flèche du temps (fin des identités pérennes.). (Schehr, 2002 : 54).

Dans ce sens, les jeunes de la rue se font remarquer à travers la ville en raison à la fois de leur *look* extraordinaire et leur façon originale d'aborder le public. Cette visibilité d'une frange de la jeunesse est à connotation négative (Zeneidi-Henry, 2003; Bellot, 2001; Tessier, 1998), surtout dans la mesure où « la presse fait état des incivilités et participe à montrer ces jeunes du doigt » (Tessier, 1998 : 15). Ces jeunes se distinguent non seulement pour le lieu de vie qu'ils investissent, pour leurs pratiques et, pour les enjeux qui en découlent pour eux-mêmes, comme pour la société.

Il faut relever la touche artistique qui se dégage de leurs pratiques. La rue devient un espace de création, à travers les arts de rue comme les graffitis, le cirque ou la musique, véritables moyens d'expression et d'identification (Chobeaux, dans Tessier 1998). En somme, cette utilisation non conventionnelle de la rue nous semble révéler la construction identitaire opérée par les jeunes. Cette structuration de l'environnement permet de vivre sa différence.

On peut d'autant plus se questionner sur l'évolution de la situation de ces jeunes. Se demander notamment, si devenir adulte signifie atteindre une forme de maturité correspondant à la fin de ces expériences, comme à la fin de ces symboles. Cette évolution dans la trajectoire que l'on nomme habituellement « sortie de rue » dans la littérature, survient en général à la suite d'événements particuliers, tels que l'insertion professionnelle,

l'arrivée d'un bébé, ou encore la vie en couple (Karabanow, 2004; Bellot, 2001). De même, l'arrêt de la consommation de drogues marque parfois une rupture avec le milieu de la rue. Autant d'éléments qui correspondent au passage à la vie adulte selon la sociologie de la jeunesse (Gauthier, 2000). Peut-on affirmer pour autant que la gestion de tensions identitaires est complètement réglée ? En effet, cela ne veut peut-être pas dire qu'ils coupent tout contact avec des éléments de leur « socialisation marginalisée ». Cependant, les rapports à la rue, comme les pratiques d'ailleurs, évoluent comme l'indique entre autres Lucchini (1998, 1993).

Cet auteur nous apprend en effet que les jeunes procèdent à une évaluation individuelle, selon leur rapport à Soi et leurs aspirations. Pour autant, ceci ne marque pas obligatoirement la fin des expérimentations, d'autant que dans la rue ou ailleurs, le même contexte de société postmoderne nous influence et nous mène à d'autres expérimentations encore. Influencés par leurs expériences ordaliques, les jeunes de la rue adoptent sans doute une logique d'action particulière qui traduit cette histoire dans cet espace. Nous restons conscients de son caractère dynamique et donc de ses évolutions constantes. Cela étant, on se demande tout de même quels sont les enjeux de la « sortie de rue » au plan identitaire et par conséquent, comment ces enjeux sont traduits en termes d'intervention ?

2.3 La « sortie » de rue : un enjeu identitaire ?

Chaque analyse de la situation des jeunes de la rue augure une façon précise de considérer ce qui se passe après les expériences de rue. Il est indéniable que les enjeux de différentes études concernent la façon d'intervenir auprès de ces populations. Dans ce sens,

le « misérabilisme » dont certaines études font état, appelle à l'acculturation des sujets, à leur « démarginalisation » (Caputo et al., 1997). De même, des points de vue considérant l'individu comme un acteur et la rue comme un espace marginalisé, invitent à la reconnaissance du sujet. En réalité, selon l'analyse de l'expérience de rue, on envisage ou non la nécessité pour le jeune, de sortir de cet espace. Dans ce sens, les enjeux identitaires sont multiples, en fait, c'est surtout un enjeu de définition. En effet, derrière l'ensemble de ces questions, se situent non seulement la définition de l'expérience de rue, mais plus encore, celle de la « sortie » de rue.

2.3.1 Les enjeux de normalisation

Bellot (2000) décrit la représentation sociale paradoxale des jeunes de la rue, selon laquelle on normalise leurs pratiques, ou on criminalise leurs conduites. Il est des auteurs pour qui la marginalité est à la fois vide de sens et exclue de l'ensemble social. Ainsi, d'après leurs travaux, cette impasse sociale ne trouve de solution qu'avec une « sortie » de la rue imposée et dirigée. Côté (1991) envisage l'insertion dans la société sous la forme d'un accompagnement à la normalisation, dans un centre jeunesse par exemple. La délinquance représente le risque d'impasse sociale majeur pour cette anthropologue. De son point de vue, elle estime que : « [...] les maisons d'hébergement sont plus adaptées au style de vie des jeunes de la rue, en contact avec tous les services sociaux et avec les quelques petits centres de désintoxication » (Côté, 1991 : 53). Bellot dénonce cette pratique de normalisation :

Pour les jeunes de la rue, cette assistance éducative vise d'abord à présenter la rue comme un lieu de vie inadéquat. Inscrite dans une logique de normalisation, l'intervention a pour objectif de ramener les jeunes dans des espaces conçus pour eux, par les adultes. (Bellot 2000 : 18).

On peut penser que l'intervention sociale a évolué dans une nouvelle direction, notamment avec l'approche de la réduction des méfaits, mais à en croire d'autres études, ce point de vue somme toute « misérabiliste » est toujours d'actualité au Canada. D'après les résultats d'une recherche quantitative sur les facteurs empêchant la « réintégration » dans la société de jeunes au « style de vie de rue » (Caputo et al, 1997), le problème provient de l'enracinement dans la rue, soit, dans un destin déviant. Dans ce schéma de pensée, les jeunes sont incapables de se conformer à la société, tant la rue « démoniaque » les victimise. Ils en deviennent amorphes et quelque peu léthargiques, « [...] ce sentiment [de peur] découle de l'incapacité de se prendre en main et d'être maître de soi » (Caputo et al, 1997 : 22). D'après ces analyses, les jeunes au style de vie de rue seraient incapables d'aucune action que ce soit.

Dans ce sens, les schémas de la « sortie » sont prédéterminés. Il s'agit, dans l'idée de Caputo et al. (1997), de retrouver le droit chemin « acceptable » et donc, de rompre avec le style de vie de rue ; « [...] une étape de cette rupture est l'établissement des buts [...] propres aux membres de la société » (Caputo et al : 32). La « démarginalisation » dont parlent ces auteurs fait écho au nettoyage des rues par la judiciarisation d'éléments du mode de vie des personnes itinérantes, des jeunes de la rue, des travailleurs du sexe, etc., dans le cadre des politiques de nettoyage urbain et de tolérance zéro (Bellot, 2000; 2005). En tout état de cause, ce point de vue semble quelque peu déterministe.

Dans un article sur les consommateurs de drogues, Caiata-Zufferey (2005) fait référence au courant de pensée déterministe à l'ère de la réduction des méfaits. Cette auteure montre que la déviance découle, pour certains, de forces biologiques extérieures, dont l'individu

toxicomane ou agent est prisonnier. Tout changement dans sa situation doit donc être amorcé par les autres d'abord. Selon ses conclusions, c'est alors une sortie « subie » qui peut être soit « formelle », organisée par la société, soit « informelle », provoquée par un événement ou par l'entourage primaire de la personne. Or, comme le souligne justement Desmeules (2004 : 9), sans banaliser les risques qui sont pris par les jeunes, « leur expérience déborde les cadres que représentent les notions de danger, de dysfonctionnement et de délinquance ». On ne peut donc sans doute pas concevoir une « sortie » de l'expérience de rue comme une simple acculturation au modèle dominant de la société. S'il faut bien entendu tenir compte des dangers et des conséquences physiques et psychologiques de cette expérience, il ne faut pas en nier pour autant le sens différent qu'elle peut avoir pour les jeunes par exemple. Ainsi, être dans une situation difficile, originale ou encore marginalisée, ne signifie certainement pas que rien de positif ne se passe, ni ne se produit.

Ce tour d'horizon peut être complété par les propos de Orfali (2003), qui expose, dans une étude sur les skinheads, la représentation sociale univoque de ce groupe d'individus, pourtant hétérogène. Cette sociologue conclut son article, en expliquant qu'au fond :

La vérité propre à chaque groupe skin ne peut être juxtaposée à celle du sens commun : des vérités multiples existent pour la plupart des objets et des acteurs sociaux, qui soulignent la diversité sociologique et la façon dont les représentations sociales sont élaborées dans les groupes sociaux et la société (Orfali, 2003 : 289).

Si de prime abord, le contexte de la modernité avancée semble favoriser la coexistence d'identités multiples dans une même société, il semble que les points de vue misérabilistes et normalisateurs sur les jeunes de la rue riment plutôt avec rupture et exclusion. Plus encore, ces façons de concevoir à la fois la situation de rue et l'avenir des jeunes de la rue

semblent oublier l'acteur, le sujet principal des trajectoires en question ses désirs, ses revendications personnelles et peut être sociales. Sans tomber dans le risque d'opposer au misérabilisme, le « triomphalisme » de la rue, où l'on nierait alors les difficultés et la souffrance, il nous semble que la reconnaissance du sujet dans la situation de rue comprend des enjeux importants à traiter.

2.3.2 Les enjeux de la reconnaissance de l'acteur

La démarche de Soulet (2003) s'inscrit parfaitement dans les enjeux de reconnaissance du sujet lorsqu'il conclut au pouvoir d'action des individus pourtant inscrits dans des processus de désaffiliation. Ainsi, d'après ses analyses, il serait possible de « s'en sortir » : la vulnérabilité ne qualifie pas l'individu, mais simplement, la situation dans laquelle il se trouve. Cette proposition invite à sortir du pessimisme dans lequel nous plongeons parfois d'autres points de vue normalisateurs et déterministes. Depuis quelques temps, Soulet s'applique à réfléchir et expliquer soigneusement sa pensée dans un vocabulaire précis. Il parle de « faire face » pour illustrer les manières de s'en sortir, soit de rompre avec le processus d'exclusion. L'action n'est pas synonyme de « stratégie » au sens tactique explicite, il s'agit de la transformation d'une situation problématique pour soi, dans le contexte de société. À travers un travail sur son histoire, l'individu en situation de vulnérabilité acquiert une connaissance de soi et une confiance en lui, permettant d'atteindre une quiétude pour non seulement faire face, mais parfois aussi s'en sortir. On se demande dans ce sens si les mêmes processus entrent en jeu pour les jeunes de la rue. Est-ce que pour eux, s'en sortir signifie sortir de la rue ? Selon de nombreux points de vue, il

semblerait qu'ils soient inscrits dans un processus d'exclusion sociale et donc, qu'il est nécessaire d'axer l'intervention sociale en vue de leur insertion dans la société.

D'après Sheriff (1999) par exemple, « l'insertion sociale », soit la sortie de l'expérience de rue, prend la forme d'une « résurrection » (Le Breton, 1991) nécessitant la mise en place d'un projet différent de la vie dans la rue. En fait, Sheriff (1999) croise des notions anthropologiques, psychanalytiques et religieuses, pour nous montrer la forme certes originale, mais surtout, « normale » du parcours identitaire des jeunes de la rue. Bref, cette chercheuse considère que cette expérience de rue est source de socialisation. Au fond, ce qui au départ les différencie des autres jeunes, c'est le lieu de leur socialisation, à l'origine de conséquences parfois plus graves. L'auteure reconnaît la place de l'acteur dans les actions, cela dit, aussi atypique que soit le projet de « sortie », elle conclut qu'il aboutit finalement à la « normalisation ». Ceci confère à cette expérience non seulement un caractère épisodique, mais aussi, une dimension cruciale de « mort symbolique » de la rue. Le jeune dépasse cela pour donner un sens à ses expériences et construire alors un autre mode de vie, toujours dans la précarité du risque de désaffiliation. D'après Shériff, il est nécessaire de se détacher de ses expériences « initiatiques » et ainsi, mettre à distance la rue, par la parole par exemple.

À l'image des propositions de Soulet (2003) et Shériff (1999) c'est un véritable *working progress* auquel les jeunes s'emploient. En outre, des projets d'insertion placeraient parfois les jeunes dans un rapport de force « idéologique » avec la société. Toutefois, d'après Shériff (1999), la « sortie » appelle inévitablement au respect des normes validées par l'ensemble social. L'auteure n'évoque, semble-t-il, aucune marge de manœuvre pour

l'expression de la différence. Dans ce sens, on s'interroge sur la véritable liberté de l'acteur dans cette « insertion ». Sheriff (1999) tente de montrer la continuité « symbolique » de la rue, mais on peut objecter qu'elle ne montre pas ce à quoi cela se rapporte en termes de projets, d'identités. En effet, ses analyses de la « sortie » se focalisent sur la gestion des conséquences négatives de la rue. Quoi qu'il en soit, la « sortie » de rue clôt-elle véritablement le parcours de ces jeunes pour ce qui concerne leurs liens avec la rue ?

D'après Colombo (2001), la « sortie » constitue un passage, selon des rites anthropologiques. Pour illustrer son propos, elle décrit l'enfermement du jeune dans la rue ou plutôt, dans une illusion qui à force, s'essouffle. Face à une pression sociale, le jeune remet en question son mode de vie de rue et part à la recherche d'un style de vie différent. Le « processus » de sortie s'enclenche dès lors qu'un élément appartenant à l'expérience de rue se modifie ou disparaît. Des enjeux d'ambivalence émergent alors et nécessitent la mise en place de stratégies aidantes. Enfin, le sujet comprend qu'il n'est plus emporté de force par le déterminisme de la rue et ainsi, qu'il peut être l'auteur et l'acteur de son avenir. Il peut alors se projeter et effectuer son passage de l'enfance à la vie adulte, de façon singulière et personnelle. D'autres, comme Karabanow (2004) ont également déterminé un ensemble d'étapes du « processus de sortie », tel un passage d'un état marginalisé à un état conforme.

Il nous semble que ces différents regards considèrent indirectement la socialisation marginalisée comme une impasse, un processus de désaffiliation à long terme, qui ne permet pas totalement l'expression de soi. En d'autres termes, ils s'accordent à dire que l'expérience de rue est une expérience de socialisation marginalisée, une direction donnée

par les jeunes à leur socialisation, mais dans le même temps, la fin de ces expériences, soit la « sortie », correspond à un réaménagement du mode de vie selon des normes plus traditionnelles d'emploi, de logement, de non consommation de drogues, et enfin, de non fréquentation de la rue. Dans ce sens, il faut rompre avec la dynamique d'exclusion de la rue, pour espérer un mieux être, pour s'insérer dans la société et ainsi, ne pas sombrer dans le déterminisme de la rue. Par contre, il ne semble pas que ces auteurs analysent la « sortie » selon une rupture brutale. Colombo (2001) considère d'ailleurs les pairs aidants (d'anciens « jeunes de la rue » qui viennent en aide aux jeunes actuellement inscrits dans cet espace), comme étant engagés dans la première étape du processus de sortie. Ainsi, elle estime qu'ils entament leur « premier projet », forcément en lien avec la rue, tant ils sont à ce moment là dans un « entre-deux » vertigineux parfois.

Pour l'instant, ces différents aperçus aident certes à reconnaître la place et l'influence de la marginalité dans la socialisation des jeunes de la rue, ainsi que la place et l'influence de l'acteur dans la construction de son identité mais ils avancent surtout l'idée d'une transformation, d'un passage nécessaire à autre chose, ce qui nous semble peut-être remettre en cause l'idée d'une reconnaissance de la socialisation marginalisée. En réalité, cela ouvre un autre questionnement plus vaste sur les enjeux de la « sortie », notamment en ce qui a trait à l'impact de l'expérience de rue, à la pérennité des liens avec la marginalité. Ces réflexions semblent prendre un sens particulier dans notre travail dans la mesure où l'on aborde la construction identitaire des jeunes de la rue à partir de leur « socialisation marginalisée » essentiellement. Ceci revient à considérer la rue comme un élément parmi d'autres dans le processus de socialisation. Dans ce sens, la « sortie » de rue peut marquer

le passage à la vie adulte. Derrière ce raisonnement, toute la question est d'abord de savoir si l'on considère la rue comme un espace d'exclusion.

Corin (1986) démontre l'importance du regard que l'on porte sur les marges comme la rue par exemple. Cette anthropologue nous invite à considérer la réalité dynamique entre les « marges » et le « centre » et ainsi, à appréhender la société dans son ensemble, avec les enjeux d'interpellations qui existent entre les différents éléments qui la compose. Autrement dit, on doit dépasser la simple description des mécanismes d'exclusion (ou de marginalisation dans la rue en l'occurrence) pour analyser les interactions entre les différents éléments du Social qui s'influencent. Dans le cas des jeunes de la rue, on peut ainsi analyser leurs expériences selon une démarche d'interpellation du « centre ». En outre, pour aller encore plus loin, on peut considérer leur socialisation comme étant révélateur d'un glissement de la norme de socialisation traditionnelle vers une nouvelle forme de socialisation « marginalisée », comme le suggère Parazelli (2003).

Toutefois, pour les jeunes de la rue, au-delà des dimensions d'exclusion, il semble qu'il faille également considérer un certain nombre de paramètres qui entourent leur construction identitaire. Dans ce sens, Corin (1986) présente des éléments pertinents pour analyser les marges selon un va et vient entre plusieurs postures, c'est-à-dire, une dynamique entre la description et l'analyse. Lorsque l'on s'intéresse à la marge de l'intérieur, comme c'est finalement le cas dans ce travail, il faut veiller à analyser les nombreux rapports d'influences réciproques entre les marges et le centre, selon un processus dynamique.

Ainsi, il semble que les éléments issus de la socialisation marginalisée finissent certes par entrer en tension avec la conformité, mais de façon à ce qu'une identité particulière émerge. Ceci revient à considérer la société comme un seul ensemble social dans lequel plusieurs sphères seraient en tension. Ces rapports proviennent du besoin de reconnaissance de chaque acteur (Bajoit, 2000; 2003). Ces dynamiques n'aboutissent pas à l'exclusion d'une des sphères, mais à la construction de différentes logiques d'action et partant, d'adaptations du sujet. De ce fait, l'idée de séparation et d'opposition de la marginalité et de la conformité peut être remise en question. Ce raisonnement laisse sous-entendre qu'un jeune peut construire une identité marginalisée et une insertion marginalisée. Reste à savoir maintenant, comment définir une identité marginalisée, soit aussi comment définir la « sortie » de la rue.

2.3.3 Les enjeux de définition de la « sortie » de rue.

Caiata-Zufferey (2004) s'intéresse à la sortie de la toxicodépendance, dans le cadre de la réduction des méfaits. Cette nouvelle approche sanitaire, en vogue dans les milieux de traitement de la toxicomanie, remet en question le principe d'abstinence. En effet, ce procédé d'intervention médico-social offre le choix, à celui qui connaît sa pratique, son corps et ses limites sociales, de faire usage de drogues et ainsi de diminuer, substituer voire, arrêter sa consommation. Pour cette auteure, « le passage d'un mode de vie marginal déterminé par la drogue à un quotidien organisé autour de pratiques conventionnelles [est maintenant] considéré comme un changement possible » (op.cit : 56). Ce qui signifie que l'image du consommateur de drogues a évolué et donc, que consommer peut maintenant

rimer avec intégrer. On se demande alors si ce procédé vaut également pour les jeunes de la rue.

D'après Caiata-Zufferey (2004), d'une part on ne parle plus de sortie « passerelle », de la déviance à la conformité, soit de processus de logiques déterministes condamnant le sujet à l'abstinence de drogues. D'autre part, on ne parle plus non plus de sortie « autodéterminée », avec un individu acteur qui évalue sa situation et agit alors en conséquence. Pour elle, il s'agit plutôt d'une sortie « plurielle », parce que c'est « par l'interaction continue entre le contexte et l'individu, entre les conditionnements structurels et la capacité d'action que la personne évolue dans le temps le long d'une trajectoire de sortie définie comme carrière sociale et morale » (op.cit : 65). Rapporté à notre sujet, on peut éventuellement concevoir la construction d'identités plurielles pour les jeunes de la rue. Il nous paraît plus évident de considérer les choses selon une pluralité de logiques d'action, de positions sociales. De toute évidence, l'apport de ce point de vue est très grand pour la reconnaissance sociale des pratiques des jeunes de la rue.

Par ailleurs, Caiata-Zufferey (2004) affirme qu'il n'y a pas de définition claire et unanime de ce qu'est la conformité. Dans un contexte de fragilisation normative, soit d'incertitudes, la réduction des méfaits permet une sortie véritablement multiple, nous explique l'auteure. Effectivement, cela donne toute la latitude à l'acteur de définir lui-même sa place dans la société, tout en considérant qu'il est déjà intégré puisque l'on constate qu'être toxicomane ne veut pas automatiquement dire sans logement, sans emploi ou encore sans relations sociales. Il reste que c'est malgré sa consommation de drogues, que le toxicomane doit « (...) élaborer sa propre biographie en l'inscrivant dans les limites d'une normalité dont les

critères paraissent relâchés » (Caita-Zufferey, 2004 : 70). En fait, la construction de soi est un enjeu de taille aujourd'hui. Si cela paraît simple de prime abord, toute la difficulté réside dans la légitimation sociale des modes de vie, comme le démontre d'ailleurs Bajoit (2002; 2003) lorsqu'il avance l'idée d'une gestion relationnelle de Soi.

Suivant cette idée, les jeunes de la rue souhaitant construire leur identité sur la base d'éléments marginalisés, sont confrontés aux mêmes enjeux de reconnaissance sociale. Alors qu'ils ont des comportements socialement non reconnus ou non validés, nous pensons qu'ils sont tout autant intégrés.

2.4 Conclusion ou l'émergence de notre point de vue

En définitive, les ouvrages présentés apportent des notions intéressantes et importantes. Elles aident à resituer les jeunes dans leur contexte de vie et partant, à en déceler certains des enjeux actuels. Pour la question de la « sortie de la rue », nous abordons les faits sous l'angle de la construction identitaire et notamment, selon la gestion relationnelle de Soi. La situation après la rue ne représente peut être pas une coupure brutale et définitive avec cet espace, d'ailleurs certains jeunes y travaillent après leurs expériences de rue proprement dites, en menant des interventions sociales par exemple (on les retrouve sous l'appellation « pairs aidants » à Montréal). De prime abord, il s'agit d'une utilisation positive d'expériences perçues plutôt comme négatives. C'est peut-être aussi un moyen de revendiquer ses propres opinions, en tout cas, certainement de trouver une identité ayant du sens pour soi, en fonction de son parcours personnel. C'est ainsi que nous considérons, dans une certaine mesure, les jeunes de la rue comme des architectes de leur identité et

donc, des chefs d'orchestre de leur « logique d'action » (Bajoit, 2000; 2003) à travers leurs modes de vie, à l'inverse des points de vue qui les prédestinent presque assurément parfois à délinquance. Cette construction identitaire passe ainsi entre autres par la rue, selon la dynamique d'attachement à cet espace.

Le point de vue de certains auteurs portant sur une image diabolique de la rue nous amène à analyser le rapport des jeunes à cet espace, notamment pour concevoir une intervention sociale adaptée. En effet, sans penser à l'impossible éradication du phénomène, on peut toutefois questionner ce que certaines approches apportent à l'intervention par exemple.

Les nombreuses descriptions des jeunes et les différents types de compréhension de leurs « trips » se focalisent souvent sur le même instant, soit l'expérience de rue proprement dite. Peu d'entre elles abordent véritablement « l'après expérientiel », autrement qu'en terme de « sortie », soit de « passerelle » (Caiata-Zufferey, 2004). Cette manière d'aborder les choses nous semble insuffisante pour appréhender le lien d'attachement à la marginalité, les effets de la socialisation marginalisée. Notamment, pour ce qui est de savoir si des jeunes continuent de construire leur identité en tenant aussi compte de leurs expériences dans la rue.

Ces idées reviennent à se demander si l'on peut véritablement considérer la rue comme un espace de passage. Si nous partageons l'idée selon laquelle les jeunes de la rue vivraient de ce fait une originale quête de sens, nous pensons que la rue n'est sans doute pas uniquement un simple épisode de vie pour tous. Nous souhaitons chercher le sens identitaire que leur

donnent les jeunes et voir notamment si certains intègrent plus durablement cette expérience dans leurs trajectoires.

En somme, nous pouvons résumer notre schéma de pensée en trois points. Pour commencer, sans omettre les dangers et les risques de dérives délinquantes notamment, nous estimons que la rue n'est pas diabolique. Nous partageons l'idée selon laquelle l'identité construite par certains jeunes n'est pas obligatoirement vouée à la déviance. Ensuite, nous sommes en accord avec l'idée selon laquelle la rue est agente de socialisation. Pour autant, l'impact de cette expérience ne s'arrête peut-être pas là et la rue intervient sans doute dans le choix de vie de quelques jeunes. Bref, nous n'opposons pas marginalité et conformité. *In fine*, nous pensons que les jeunes de la rue sont intégrés, ils sont acteurs et agents de leur socialisation. En interaction avec la société, ils construisent sans doute une identité sur la base de leur socialisation marginalisée. Autrement dit, si ce moment expérimental dans la réalisation de soi est certes original, il n'est pas nécessairement une passerelle déterminée entre marginalité et conformité.

Précisons encore que nous n'oublions pas que d'autres éléments composent la situation des jeunes de la rue, notamment la socialisation antérieure à l'expérience de rue (dans la famille, à l'école, etc.). Cela étant, nous cherchons à déterminer l'effet d'une socialisation marginalisée sur les identités des ces jeunes. Plus précisément, la socialisation se construit à partir de la vie dans la famille, dans la rue et dans la société pour se préciser ensuite dans le sens d'une logique d'action particulière et enfin, d'une identité. Il nous semble donc que la construction de l'identité, influencée par l'ensemble de ces facteurs, forme au final la trajectoire des jeunes de la rue. Il est possible de déterminer des évènements qui marquent

une évolution dans la trajectoire et sans doute la fin des expériences de nature ordalique. Mais ce n'est pas forcément la fin des liens, de l'influence de la rue sur l'identité qui se précise petit à petit et qui évolue finalement tout au long de la vie, selon la gestion des tensions existentielles qui nous habitent tous.

Sur ces bases, cherchons ensemble la signification et la portée des expériences de socialisation marginalisée de certains jeunes. Commençons par définir les jalons théoriques de cette entreprise, avant de présenter la méthodologie et la démarche analytique de notre étude portant sur la construction identitaire de jeunes de la rue.

3 CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

3.1 *Le cadre théorique interactionniste symbolique*

Notre étude repose sur les principes de « l'interactionnisme symbolique », parce qu'ils répondent à nos ambitions de réaliser une recherche qualitative sur la signification donnée par les acteurs à leurs différentes expériences de vie, notamment de rue. En effet, notre cadre d'analyse doit permettre l'étude des expériences de rue dans ce qu'elles ont d'essentiel pour les jeunes inscrits dans une quête identitaire marginalisée. Grell (2004) par exemple s'est intéressé aux points de vue sur l'existence de « jeunes précaires » et il explique ainsi qu'il :

[...] faut nous accorder non pas sur des agrégations de données individuelles, mais sur des pratiques significatives permettant d'atteindre des formes de généralités, faire des rapprochements sur ce qui importe pour ces jeunes, identifier les mondes sociaux auxquels ils appartiennent, déterminer comment ils parviennent à se distancier des circonstances immédiates, à surmonter les obstacles... (Grell, 2004 : 242).

En outre, les études récentes sur les jeunes de la rue privilégient souvent une approche issue de l'interactionnisme symbolique et recherchent ainsi le sens de la rue pour le jeune. Un intérêt particulier est porté à la subjectivité des acteurs, leurs stratégies et leurs compétences, ou encore, à leurs interactions dans la société.

Dans le champ théorique interactionniste, l'on s'intéresse aux situations de déviance pour comprendre les évolutions qui s'amorcent dans une société (Le Breton, 2004). Issu de la

sociologie compréhensive, dans les Etats-Unis des années 1950, l'interactionnisme symbolique est d'abord une méthode de recherche, né des débats sociologiques entre la primauté de l'acteur ou du système, de la signification individuelle ou structurelle, de la subjectivité ou de l'objectivité, nous explique Le Breton (2004). Un nouveau courant sociologique, dans lequel l'intérêt est porté à la réflexivité, aux compétences et aux logiques qui sous-tendent les actions vécues par les acteurs, a ainsi émergé.

C'est une méthode innovante à l'époque. Petit à petit, de nouveaux supports de recherche comme les lettres personnelles et les archives de tribunaux, par exemple, sont exploités. Sans l'avoir pour autant nommé ainsi, nous rappelle Le Breton (2004), Simmel est l'instigateur de ce courant, par l'introduction de notions telles « l'action réciproque », soit la dynamique de l'interaction ou encore, les « significations partagées » entre les individus, soit la dimension symbolique du sens et des signes individuels. Ces éléments apportent des indicateurs sur la vie et sur les liens interindividuels qui ne peuvent se limiter à un système, tant ils sont toujours en mouvement. En effet, d'après ce schéma de pensée, le social prend sens dans le rapport entre les individus qui le mettent alors en forme. Ainsi, on laisse de côté les méthodes hypothético-déductives, où l'on vérifie des hypothèses, pour s'intéresser à l'acteur et aux significations qu'il donne à ses actions.

L'interactionnisme traduit le souci d'identifier les processus à l'œuvre dans une société en train de se faire, il s'intéresse moins à l'institué qu'à l'instituant. Les normes et les règles sont l'objet d'une relecture constante, d'une négociation sociale, elles ne s'imposent pas de l'extérieur, les acteurs en sont les maîtres d'œuvre. (Le Breton, 2004 : 6)

En d'autres termes, l'individu est perçu comme un sujet empirique et non théorique. En outre, l'on considère le « Moi » soumis aux influences réciproques des rapports humains, nous dit Le Breton (2004). Enfin, si les déterminismes existent bel et bien pour les

interactionnistes symboliques, l'on tient avant tout compte des marges de manœuvre construites par les individus eux-mêmes :

L'individu est le bâtisseur de son monde, il n'est pas contraint par des rapports de force sociaux qui le dépassent, même s'il n'échappe pas à leur influence. [...]. Le comportement individuel n'est pas tout à fait déterminé, ni tout à fait libre, il s'inscrit dans un débat permanent qui autorise justement l'innovation » (Le Breton, 2004 : 38 et 47).

Notre façon d'envisager la situation des jeunes de la rue rejoint l'ensemble de ces idées. Le choix de l'interactionnisme symbolique comme cadre d'analyse se justifie dès lors que l'on concède un caractère actif et créatif aux sujets observés. Ce courant propose une vision particulière de la société dans ce qu'il considère les individus à travers leurs interactions, à la fois entre sujets et avec la société. On se focalise alors sur le sens donné par l'individu à ses actions et aux ajustements qu'il peut trouver et l'on sort ainsi d'une vision déterministe et misérabiliste. En outre, cette conceptualisation des rapports interindividuels dans la société induit une méthodologie particulière de sociologie compréhensive : l'accent est mis sur l'expérience individuelle *in situ*. Enfin, cette démarche ne vise pas la généralisation d'un cas particulier, mais la mise en évidence de certaines complexités de la réalité sociale, toujours en mouvement.

Ces éléments nous conduisent à formuler de nombreux questionnements concernant la participation à la vie sociale des jeunes de la rue, particulièrement en ce qui concerne la gestion de l'identité à la suite d'une socialisation marginalisée. On s'interroge sur les enjeux du choix entre différents positionnements identitaires possibles. Plus encore, on se demande s'il n'y a pas une pluralité d'identités possibles, entre deux extrêmes antinomiques, comme la marginalité et la conformité, soit les expériences de rue et les éléments d'un mode de vie relatifs aux normes dominantes. Mais c'est partir alors du

principe que certains jeunes développent une identité particulière du fait de la transformation ou de l'utilisation d'expériences marginalisées pour leur acceptation dans la norme sociétale. Comment intègrent-ils alors des éléments marginalisés, non seulement socialement, mais aussi professionnellement ? À quels ajustements identitaires procèdent-ils dans cette véritable « tension existentielle » (Bajoit, 2003 ; 2000) ? On se demande en fait si certains ne se détournent pas totalement de leur socialisation marginalisée, sous la pression sociale par exemple. Si tel est le cas, comment est-ce que cela se traduit ? Bref, d'un point de vue identitaire, que font ces jeunes après avoir vécu une socialisation marginalisée ?

Suivant ces questions, nous pouvons dégager à la fois des objectifs généraux et spécifiques. D'une manière globale, nous allons nous focaliser sur les différentes interactions qui ont cours dans la situation de ces jeunes. Notre intérêt se porte sur leurs identités et ainsi, leurs modes de vie dans une dimension 1) symbolique et 2) pratique. Il s'agit respectivement 1) du discours, du sens et de la signification donnée à la socialisation marginalisée ainsi qu'au mode de vie privilégié après l'expérience de rue, des liens avec cet espace, des éléments qui s'y rapportent dans le mode de vie actuel et, 2) des expériences, des logiques d'actions dans lesquelles les jeunes évoluent aujourd'hui et qui traduisent la gestion entre des éléments parfois contradictoires en apparence. Nous étudions à la fois les enjeux de la construction identitaire de jeunes de la rue et les enjeux de l'influence de leur expérience marginalisée dans les choix de vie, soit, la dynamique de l'attachement à la rue qui détermine sans doute leurs places et leurs rôles dans la société. C'est pourquoi, la construction des projets professionnels, leur déroulement et leur impact pour l'avenir, tant social que professionnel, attirent particulièrement notre attention.

Ces jeunes sont intégrés à la société dès le départ de leurs expérimentations, même marginalisées. Reste à savoir comment le sont-ils après leurs expériences ordaliques. Est-ce qu'à partir du moment où les expériences ne sont plus de nature initiatique l'on doit considérer qu'elles prennent un caractère d'exclusion, peut-être même volontaire ? Il semble, en tout état de cause, que de nombreux aspects, surtout ceux inscrits dans la dimension symbolique des rapports à l'expérience de rue, ne font leur apparition qu'*a posteriori*, comme l'a notamment démontré Sheriff (1999).

Dans ce sens, nous souhaitons mettre l'emphase sur la signification qu'ils donnent à leurs expériences de rue, en l'occurrence à travers leur perception de l'ensemble de leur trajectoire. Ce dernier point est essentiel, dans la mesure où de nombreux ajustements identitaires ont sans doute encore lieu.

En définitive, suivant l'interactionnisme symbolique, l'on peut saisir véritablement la place occupée par l'acteur dans sa propre construction identitaire. En outre, ce cadre d'analyse est pertinent pour se pencher sur la gestion des jeunes de leurs rapports à la marginalité et à la conformité, notamment pour appréhender la continuité ou la rupture avec l'expérience de socialisation marginalisée.

Nous allons maintenant exposer notre méthodologie et notre échantillon pour présenter ensuite l'application plus concrète de ce cadre d'analyse. Mais il est important d'abord d'évoquer le contexte particulier dans lequel cette recherche a évolué.

3.2 Le contexte de l'étude

Notre étude se rattache en partie à la recherche menée par Céline Bellot portant sur le sens et les expériences de sortie de rue de jeunes¹. Ses travaux visent à saisir la diversité des processus et des figures de la sortie de rue, à identifier des facteurs facilitant, neutralisant ou nuisant au processus de sortie et enfin, à comprendre les dynamiques sociales et le rôle des acteurs entourant le processus de sortie.

Il est important de noter ici un enjeu important de notre travail de recherche. En effet, l'inscription de notre mémoire dans une autre recherche plus large représente de toute évidence une richesse non négligeable. Cela nous a permis d'accéder à des résultats de recherche volumineux. En outre, cela a favorisé les échanges entre chercheurs et aidé à la construction de notre objet de recherche propre, selon ses défis et ses enjeux. Dans ce sens, il faut noter les limites de cet exercice difficile parfois. Il a été essentiel de construire notre singularité, de nous faire notre place, parmi des objectifs de recherches parfois différents des nôtres. De ce fait, certaines limites sont effectivement apparues.

Par exemple, les entrevues ont été préparées pour répondre aux objectifs de recherche de Céline Bellot. Cela étant, les entretiens de types récits de vie (voir ci-après) se sont de toute évidence bien prêtés à notre exercice d'analyse. Nous avons eu en fait à exploiter des résultats très denses (des trajectoires de vie très longues) et très complexes. Nous n'utilisons ainsi qu'une partie de ces matériaux. Bref, la difficulté centrale est plutôt liée au

¹ Recherche financée par le CRSH et le FQRCS.

fait que nous n'avons pas nécessairement la même façon d'aborder ce qui fait suite à l'expérience de rue dans la trajectoire des jeunes.

En effet, à l'inverse de Céline Bellot, nous avons souhaité aborder les trajectoires des jeunes de la rue selon leur construction identitaire, à partir de leur socialisation marginalisée, ce qui ne nous amène pas vraiment à découper les choses en termes d'entrée et de sortie de rue, ni selon des processus. D'une part, la trajectoire n'est pas analysée en fonction des facteurs extérieurs à la construction identitaire (la famille, les institutions, les intervenants sociaux, etc.), mais plutôt en fonction de la signification donnée par l'acteur à ses expériences de vie à partir de la socialisation marginalisée jusqu'au mode de vie actuel.

D'autre part, dans ce cadre général, notre mémoire se focalise sur un groupe de jeunes particulier : les pairs et les ex pairs aidants. Il s'agit de jeunes de la rue ayant appartenu ou appartenant actuellement à un collectif d'intervention de rue en direction d'autres jeunes de la rue. Ainsi, nous essayons de comprendre, à l'aide d'un seul entretien de recherche, la construction de leurs identités. En effet, cette étude qualitative s'appuie sur le recueil de récits de vie d'actuels et d'anciens pairs aidants.

3.3 La méthodologie de recherche

3.3.1 Les jeunes à l'étude : Les pairs et les ex pairs aidants

Les pairs aidants sont d'anciens jeunes de la rue de moins de 25 ans désireux de passer à une autre expérience de vie, en participant à cette intervention sociale notamment. Le

« collectif d'intervention par les pairs » est le fruit d'un partenariat entre plusieurs organismes sociaux du centre-ville de Montréal qui œuvrent depuis plus de dix ans auprès des jeunes de la rue. Dans le cadre de la réduction des méfaits, les pairs interviennent dans la rue auprès des jeunes, afin de prévenir la transmission du VIH, des MTS et de l'hépatite C et de réduire les risques liés à l'utilisation des drogues et au mode de vie de rue.

Les pairs interviennent directement dans les rues ou les organismes, aux côtés d'un intervenant social issu d'une ressource partenaire au projet (Le Bunker, Stella, l'Anonyme, Cactus, etc.). Enfin, ils organisent des activités spéciales, comme le festival annuel d'expression de rue. Les participants au collectif sont salariés et rémunérés, ils sont recrutés selon les règles des emplois légaux. Seulement, leurs compétences ne reposent pas sur un diplôme d'intervention sociale, mais plutôt, sur les talents de chacun ainsi que sur la transformation de qualités personnelles, et leurs expériences de la marginalité, en compétences professionnelles.

Les pairs sont recrutés parce qu'ils ont le goût d'agir en intervention, mais surtout, parce qu'ils ont pris du recul sur les expériences de rue. En effet, cela n'a pas toujours été le cas, notamment au départ, lorsque ce collectif n'était encore qu'un projet à l'essai. L'organisme propose des formations pour consolider les habiletés nécessaires à ce type d'intervention de première ligne. Les pairs sont accompagnés par la coordinatrice du collectif, présente lors des réunions hebdomadaires d'équipe. Le but est de partager ses expériences avec d'autres jeunes, grâce à sa propre connaissance des ressources, du milieu, des services.

Nous étudions ainsi la construction identitaire de jeunes aux parcours singuliers d'abord dans la rue et ensuite au sein de ce dispositif. Nous n'avons pas véritablement focalisé notre attention sur le collectif dans le sens de ses effets positifs ou négatifs sur l'identité. Néanmoins, nous avons fait le choix d'intégrer à l'analyse les données qui s'y rapportent. C'est qu'il ne s'agit pas ici d'un axe d'analyse en soi. Notre étude prend donc une autre direction et nous ne présentons pas une analyse du collectif des pairs aidants. Notons qu'un travail d'analyse sur l'effet du collectif pour sur les jeunes y participant a été réalisé dans le cadre d'une recherche évaluative également menée par Céline Bellot (2005).

Toutefois, ce dispositif, permettant l'aide entre pairs, suscite nombre d'interrogations sur la construction d'une identité, à la suite d'expériences marginalisées et, dans un contexte professionnel aux structures conformes. On peut se demander comment le collectif accompagne ces jeunes, particulièrement en raison de l'identité professionnelle inscrite dans la tension entre la conformité (le contrat, les horaires, les compétences, etc.) et la marginalité (le lieu, les missions, l'expérience de rue mise en avant, etc.). On peut par exemple se demander comment ils font la part des choses entre ces différents éléments. Mais ont-ils vraiment à faire la part des choses ? Ne peuvent-ils pas gérer ces différences, même si elles génèrent des tensions identitaires ?

Bref, on se demande comment les pairs aidants poursuivent leur construction identitaire amorcée dans la rue entre autre. Puisque nous n'avons pas de point de comparaison avec d'autres jeunes, il ne s'agit donc pas de l'impact direct du collectif sur les identités. Cela étant, nous tenons compte de ce biais en extrayant les éléments qui s'y rapportent, mais uniquement pour ce qui concerne la tension entre la marginalité et la conformité, suscitée

ou tempérée par le passage dans le collectif. En d'autres termes, notre axe d'analyse principal correspond exclusivement à cette tension identitaire dans laquelle évolue ces jeunes pairs et ex pairs aidants. Pour ce faire, nous avons rencontré dix-huit personnes, pour un entretien de type « récit de vie ».

3.3.2 La stratégie méthodologique : les récits de vie

Nous suivons les principes édictés par Bertaux (1997) qui a (ré)introduit le procédé de « récit de vie » en sociologie. Nous partageons cette idée selon laquelle ce type de recherche relève d'un processus dynamique de construction des hypothèses pour la compréhension de la réalité sociale, à partir des expériences de vie des acteurs. Cette manière de faire nous permet de resituer les actions des pairs et des ex pairs dans leur contexte concret (social et historique).

Par ailleurs, à l'aide de cette méthode, nous trouvons les moyens de construire, des hypothèses sur des situations doublement complexes, non seulement parce qu'il s'agit d'identités, mais en plus parce qu'il s'agit de questions relativement au rapport à la conformité et la marginalité. Bertaux (1997) a justement appliqué cette méthodologie des récits de vie dans les domaines complexes de l'existence. En citant les relations familiales en exemple, il démontre l'efficacité de ce procédé pour identifier les enjeux de la construction de relations uniquement visibles à travers le temps ou l'histoire biographique.

Klein (2002) s'est penchée sur l'utilisation de cette méthodologie, dans le cadre précis de la construction identitaire. Elle note d'entrée que les récits de vie permettent à l'individu de

faire « un détour fictionnel » nécessaire parce que « les faits deviennent des événements dans une mise en forme et en récit » (Klein, 2002: 34). ». Aussi, la narration permet-elle de dégager une frontière entre l'objectivité (la réalité pour le sujet des faits racontés) et la subjectivité (événement du discours, discours figé et réflexivité). Le sujet peut se détacher et s'attacher à son personnage, grâce à une distance temporelle et critique qui s'installe par la mise en récit, la construction narrative des expériences.

Dans la même revue, Dupaquier (2002) présente un autre intérêt de l'utilisation des récits de vie. Il justifie ce propos en expliquant que le contexte de la postmodernité appelle aux réflexions sur sa propre existence. Ainsi,

il ne s'agira pas de [...] donner [à l'individu] son droit à parler à la première personne, mais de réfléchir sur la construction de son identité, dans la modernité avancée. (Dupaquier, 2002 : 56)

Ces éléments renforcent l'idée d'employer cette méthodologie des récits de vie qui permet véritablement à l'individu de partager plus aisément sa construction identitaire complexe. Ce sont autant d'arguments pour nous qui voulons justement trouver le lien entre des éléments symboliques, comme l'attachement aux dimensions marginales et des éléments plus concrets, comme la nature et la stabilité du logement, de l'emploi ou des relations sociales. Les jeunes de la rue construisent une identité dont la particularité ne peut être visible qu'à travers le temps puisqu'elle est amorcée pendant leur socialisation marginalisée et qu'elle évolue dans un contexte social précis, emprunts aussi d'éléments plus conformes, d'ailleurs comme au moment de l'expérience de rue déjà (Parazelli, 2003). Enfin, sans prétendre à une transposition universelle des résultats, nous pensons néanmoins que cet exercice rendra possible la formation d'une structure explicative sociale.

Dans ce cadre méthodologique, nous avons étudié le récit de dix-huit actuels et anciens pairs aidants. Nous avons utilisé la méthode de l'entrevue non directive sur le principe d'une question de départ précise, à savoir : « comment es-tu devenu pair aidant ? » et d'un aide-mémoire d'entrevue (Annexe I). Cette grille de secours est d'une aide essentielle pour garder en tête les points importants à aborder en particulier pour les jeunes qui ont de la difficulté à s'ouvrir. Ce procédé permet effectivement d'avoir à portée de main des outils pour relancer l'entretien avec des questions ouvertes en lien avec l'objet de recherche. En outre, une telle grille est essentielle pour la préparation des entrevues, pour se (re)mettre en tête les différents éléments de la trajectoire des jeunes. Nous avons ainsi tracé un schéma chronologique de questions sur l'arrivée dans la rue, l'expérience de rue, l'arrivée dans le dispositif et la vie après le collectif des pairs aidants. En fait, il s'agissait d'amener le jeune à retracer son parcours, sans procéder pour autant à une intrusion dans son intimité. Un climat de confiance est indispensable pour la méthodologie des récits de vie, particulièrement pour aider à la prise de recul. Par ailleurs, cette méthodologie influence également la composition de l'échantillon.

3.3.3 L'échantillon

3.3.3.1 Les critères de sélection

Toujours selon les propos de Bertaux (1997), l'utilisation de la méthodologie des récits de vie ne vise pas une représentation statistique, mais « une construction progressive de l'échantillon » (1997 : 22). Il s'agit de recueillir des points de vue différents et variés ; soit autant d'expériences riches qui forment d'abord une multitude de perceptions d'une même situation de socialisation marginalisée et un large panel d'identités ensuite.

Nous avons commencé par contacter les pairs actuels grâce à la liste des participants au collectif et une fois le contact établi avec ces premiers jeunes, dans un contexte où le collectif recherchait ses anciens pairs pour les inviter aux célébrations du dixième anniversaire, nous avons retrouvé, avec leur aide, d'anciens pairs et ainsi de suite. Considérant l'affiliation à la recherche de Céline Bellot et ce contexte particulier de célébrations, le recrutement de nos sujets a largement été facilité.

Nous avons ainsi recueillis les récits de dix-huit jeunes, soit dix-huit trajectoires différentes, tant du point de vue de l'objectivation de l'expérience que du sentiment d'appartenance à la rue ou encore de la logique d'action. Notre démarche est compréhensive, elle part du point de vue d'acteurs ayant pris une certaine distance, au moins temporelle, avec leur parcours.

Par ailleurs, nous avons essayé de rejoindre un nombre à peu près équivalent de femmes et d'hommes. Ce critère peut permettre de distinguer d'éventuelles particularités entre les sexes dans la façon de se démarquer de la rue ou d'y rester ancrés, même à travers des activités professionnelles analogues. Enfin, notre échantillon recouvre des jeunes ayant eu des rapports très diversifiés avec la rue tant chaque mode de vie dans la rue est divers en intensité, degré et durée. Notre échantillon regroupe donc des individus aux parcours différents, mais ce n'est pas là un axe d'analyse en particulier.

3.3.3.2 Les caractéristiques de l'échantillon

Pour simplifier et rendre intelligible la description de notre échantillon, nous présentons un tableau de synthèse portant sur le profil des jeunes participants :

NOM FICTIF	ÂGE	SEXE	EXPÉRIENCE DE RUE	EXPÉRIENCE DE PAIR	EMPLOI
Alain	25	H	- 4-5 ans d'instabilité de résidence liée aux voyages - Fin en 1999-2000	- 2 ans : 2002-2004	Intervenant social (communautaire)
Béa	28	F	- 6 ans env. de vie intense dans la rue ; « tripe » encore aujourd'hui - Fin en 2000	- 1 an : 2003-2004	Intervenant social (itinérants)
Camille	25	F	- 4 ans - Fin en 2000 (retrait en région)	- 3 ans : 2000-2003	Serveuse restauration rapide en région
Damien	25	H	- 4 ans de vie intense dans la rue et 2 ans d'instabilité de résidence et de vie intense dans la rue. - Fin en 2000-2002	- 1 an : 2001-2002	Secrétariat (en septembre 2004)
Éric	21	H	- 3 ans et demi - Fin en 2003	- 1 an : actuellement	Pair aidant
Félix	28	H	- 6 ans - Fin en 1999	- 2 fois un an : 1995-1996 ; 1999-2000	Intervenant social (de rue)
Gaëlle	26	F	- 8 ans - Fin en 1999	- quelques mois : actuellement	Paire aidant
Héléna	28	F	- 10 ans d'instabilité de résidence avec des périodes de vie intense dans la rue - Fin en 2000	- 4 mois : 2001	Sans emploi, bénévolat (itinérants)
Ivan	30	H	- Quelques jours intenses, mais a côtoyé le milieu 10 ans env.	- 2 fois 6 mois : 1994 ; 1995 - 1 fois 2 ans : 1998-2000	Intervenant social (centre communautaire)
Joëlle	29	F	- 5-6 ans de vie intense dans la rue - Fin en 1995	- 6 mois : 1993	Responsable projet (femmes en difficulté)
Katerine	27	F	- 5-6 ans	- 2 fois 1 an : 1996-1997 ; 2000-2001	Intervenante social, entraîneuse (cirque)
Léa	24	F	- 3-4 ans - Fin en 1999	- 1 an : 1997-1998	Études techniques relation d'aide
Manon	26	F	- 4-5 ans - Fin en 2003	- 1 an : 2003-2004	Paire aidant
Naomi	28	F	- 5 ans	- 1 an : 1994-1995	Intervenante social

			- Fin en 1996		(de rue)
Olivier	28	H	- a côtoyé 6 ans env. les jeunes de la rue	- 2 ans : 1997-1999	Étudiant en audio-visuel
Paul	26	H	- 3 ans - Fin en 1998	- 2 fois : 15 mois 1996-1997 ; 2 ans 2000-2002	Intervenant social (communautaire)
Rita	27	F	- 7 ans - Fin en 2001	- 3 fois 9 mois : 1995-1998	Sans emploi
Sahra	27	F	Non déterminée, a toujours un mode de vie « <i>no-where</i> »	- 1 an : actuellement	Paire aidant

Dix-huit personnes ont participé à cette étude entre novembre 2004 et mars 2006. L'âge moyen des pairs et des ex pairs rencontrés est de 26,5 ans. Ils ne sont plus ancrés dans leurs expériences de socialisation marginalisée depuis 5-6 ans en moyenne. Quinze d'entre eux vivent encore à Montréal. Les jeunes interviewés ont tous été dans le collectif des pairs aidants à des époques différentes, certains en font même actuellement partie. Cette diversité des situations apportent une variété de témoignages et révèlent des expériences très riches et très hétérogènes.

Au-delà de cette richesse sur le plan des individualités, la situation sociale et professionnelle après le passage dans le collectif des pairs aidants regorge encore d'autres richesses. À la même question, que sont-ils devenus par la suite, on trouve une multitude de réponses intéressantes à considérer dans leur ensemble, pour saisir leurs rapports à la marginalité et à la conformité.

Force est de constater qu'onze jeunes sont engagés dans le domaine de l'intervention sociale. Il s'agit le plus souvent d'un travail de rue auprès de populations marginales, telles les travailleuses du sexe, les itinérants adultes ou encore les toxicomanes. Aucun ne travaille véritablement au contact de jeunes de la rue, hormis les pairs aidants actuels (quatre). Notre échantillon présente par ailleurs quatre autres personnes qui évoluent

actuellement dans un tout autre domaine sans lien ou presque avec leurs expériences antérieures. Deux jeunes sont sans emploi au moment de l'entretien. En outre, quatre autres jeunes ont évoqué leur recherche de projets professionnels, manifestant souvent une vague intention de voyager.

Au regard des parcours des jeunes de la rue, les sujets de notre étude semblent avoir trouvé dans ce dispositif un premier travail légal, rémunéré et faisant partie de leur milieu de vie atypique. Cette expérience professionnelle permet la reconnaissance, la valorisation et la transformation des compétences acquises dans la rue. En outre, elle aide à prendre du recul sur un parcours passé et à se projeter dans un avenir professionnel et personnel. C'est le cas semble-t-il de nombre de jeunes maintenant insérés professionnellement à la suite de cette expérience d'emploi légal. Certains ont d'ailleurs apparemment transposé les compétences acquises en tant que pair dans d'autres sphères d'activités, mêmes différentes de l'intervention sociale. Nous partageons cette idée selon laquelle le dispositif est une première expérience de mariage entre des aspirations marginales et plus conformes. C'est dans ce sens que cette particularité nous a intéressé, celle de son impact pour la gestion identitaire de la tension entre marginalité et conformité. Aussi, la dynamique des rapports à la marginalité semble-t-elle être l'enjeu de ces parcours. L'analyse des entretiens nous renseignera davantage sur cette idée.

3.3.3.3 La pertinence de l'échantillon

Cette recherche vise à comprendre comment la rue, à travers des éléments relatifs à la marginalité, intervient dans la trajectoire identitaire de pairs aidants. Notre intuition de

départ correspond à l'idée d'un fil conducteur qui se déploie sous la forme d'une résistance ou d'une distanciation à la conformité ou à la marginalité. En effet, ces éléments entrent en tension chez les jeunes de la rue notamment (Parazelli, 2003).

Sur ces bases, notre intérêt se tourne vers ceux pour qui la marginalité représente un élément constitutif du projet de vie dans un sens expérientiel et même plutôt, symbolique. Aussi pensons-nous que les pairs aidants répondent à notre objet d'étude, parce que la rue tient pour eux une place particulière. Mais, comme il est possible que l'ancrage de la rue dans les identités perdure, il a importé d'approcher également d'anciens pairs. Leur rapport à la rue a certainement évolué à travers la construction de projets de vie sur le plus long terme et il est intéressant de comprendre comment et pourquoi. À l'aide de ces deux caractéristiques, nos résultats offrent une diversité de données relativement aux différences de parcours et de rapports à la tension entre marginalité et conformité.

Toutefois, nous pouvons immédiatement dégager un biais quant à la généralisation éventuelle des résultats de cette recherche, tant ce public est très particulier dans l'ensemble des jeunes de la rue. Les infrastructures du collectif d'intervention par les pairs les aident spécialement à prendre du recul sur leur socialisation marginalisée et il semble que les échanges professionnalisés avec les actuels jeunes de la rue force la réflexion sur soi-même ou sur sa perception de la rue et des jeunes ainsi que sur la place désirée pour soi dans la société.

3.3.4 Les considérations éthiques

La méthode des récits de vie est introspective et le parcours de rue est le plus souvent empreint de difficultés qui laissent sans doute des séquelles psychologiques que l'entretien de recherche peut faire ressurgir. Il a donc été nécessaire de bien préparer les jeunes à cette éventualité pour que l'adhésion soit libre et volontaire. Nous avons fait signer un formulaire de consentement (Annexe II), relié à la recherche de Céline Bellot, qui permet de revenir oralement sur cet aspect avant le début de la rencontre, mais surtout, de montrer notre intérêt et notre respect de la situation des pairs et des ex-pairs aidants.

C'est aussi pourquoi nous étions munis des coordonnées de professionnels de la santé et des services sociaux, en vue d'orienter convenablement, en cas de nécessité, le jeune qui pouvait en ressentir le besoin. Nous avons recueillis des récits de vie et des émotions qui l'accompagnent inévitablement, qu'il nous a fallu accueillir avec respect. Aussi, ne s'est-il pas agi de servir la recherche à tout prix, mais bien de respecter le rythme et les difficultés de chaque personne. L'entretien pouvait donc être arrêté à tout moment, selon le souhait des interlocuteurs.

3.4 Les stratégies d'analyse immédiates

Chaque entrevue enregistrée a été intégralement retranscrite en un verbatim. Nous avons immédiatement résumé l'entretien en quelques pages, car la bande son ne contient pas tous les éléments essentiels du récit. Ce texte sert à reconstituer le non verbal, le climat de la rencontre, la structure du discours et enfin, les principales thématiques abordées. Selon

l'approche de Miles et Huberman (1984), ce support permet également de présenter une première analyse intuitive. En outre, une analyse plus approfondie nous a conduit à reconstituer de manière plus précise la linéarité des discours recueillis, forcément décousus et incomplets. Ainsi, grâce à la réalisation et l'interprétation de lignes de temps, il nous a été possible d'accéder à « l'image mentale » des sujets et partant, aux éléments qui influencent leurs parcours. Nous avons ainsi répondu aux exigences de la stratégie dynamique de la méthodologie des récits de vie, comme le suggère Bertaux (1997). Notons que cette première analyse instantanée a, bien entendu, été complétée par une analyse plus complète. En effet, si ce procédé nous a paru indispensable et intéressant, il n'est pas suffisant pour la compréhension d'identités. Ainsi, nous avons opté pour une démarche d'analyse typologique.

3.5 La démarche typologique

3.5.1 La stratégie d'analyse

Notre stratégie d'analyse s'inspire de la théorisation ancrée, puisque, avec cette méthode « [...] les cas empiriquement observés n'y sont pas considérés pour eux-mêmes, mais comme des *instances* du phénomène social observé » (Lapérière, 1997 : 309). Cette approche est située dans le prolongement de l'induction analytique et de l'interactionnisme symbolique, combinée avec l'ethnométhodologie et l'histoire de vie. Elle permet de faire se rejoindre la compréhension et l'explication de faits sociaux, à l'aide de catégories construites à partir des processus de gestion individuelle des relations sociales. La

théorisation ancrée s'appuie sur des méthodes souples de va-et-vient entre les catégories émergées, les hypothèses qui en découlent, la vérification de celles-ci qui permet l'affinement de l'analyse, et ainsi de suite. C'est une façon efficace et scientifique de montrer les pertinences d'une catégorie à travers la mise en perspective avec d'autres catégories. Ces procédés ne se limitent pas à décrire les phénomènes à l'étude, mais ils proposent plutôt un modèle descriptif, à partir des traits saillants repérés.

Si nous partageons en partie cette façon de faire, nous combinons cette démarche avec l'approche mixte. Mise en avant par Huberman et Miles (1984), elle nous invite au repérage des régularités et des répétitions d'éléments sur plusieurs sites. Ensuite, on formule des hypothèses, sans aboutir à des relations causales, mais plutôt, à des comparaisons analytiques. Selon les termes de Lapérière (1997), l'enjeu de l'approche mixte est la production de « matrices », intéressantes uniquement pour leurs sous-entendus, soit, ce qu'elles permettent de révéler après analyse. « Ces matrices servent à ordonner et à comparer les données, autant pour la formulation que pour la vérification d'hypothèses » (Lapérière, 1997: 329). Ainsi, notre démarche comprend un angle d'approche pragmatique, d'étude *in situ*, et d'analyse des données d'après la construction du social produite par les acteurs eux-mêmes.

L'analyse de la construction identitaire des pairs et ex pairs aidants passe aussi par celle de leur socialisation marginalisée, de leurs expériences de vie associées à la rue. En effet, ce parcours expérientiel se trouve aussi être identitaire et il nous semble de ce fait déterminer en grande partie le rapport singulier de ces individus à la conformité. Cette double démarche analytique permet d'éclairer vraisemblablement ces positionnements dans la

société, dont nous faisons justement la « proposition » (Deslauriers et Kérésit, 1997) qu'ils sont emprunts à la fois de marginalité (des apprentissages issus de l'expérience de rue) et de conformité (d'un mode de vie composés d'éléments correspondant à la norme dominante), selon la gestion identitaire individuelle de ces deux dimensions dans la vie des pairs et des ex-pairs aidants.

Chantraine (2004) a abordé de cette manière l'analyse des expériences et des trajectoires de détenus en maison d'arrêt en France. Son étude « vise à analyser et à comprendre les expériences carcérales de celles et de ceux qui traversent les maisons d'arrêt en tant que détenus » (Chantraine, 2004 : 2). Pour autant, il ne s'est pas penché sur la personnalité des détenus,

mais plutôt [sur] l'analyse de processus sociaux, structuraux et longitudinaux, qui lient les vies d'individus spécifiques au système pénal et à la prison. L'analyse des expériences carcérales doit donc éclairer un ensemble de rapports sociaux spécifiques (Chantraine 2004: 4).

On peut assurément utiliser cette méthode pour l'analyse de la construction identitaire des pairs aidants à Montréal, en se gardant bien de tout mettre en parallèle. Les jeunes de la rue évoluent dans un espace marginalisé, mais ils n'évoluent pas moins dans l'espace social général (Parazelli, 2003). Toutefois, ils vivent aussi des rapports sociaux spécifiques, sans doute déterminés par leurs expériences de rue. Ainsi, ils peuvent certainement continuer à vivre dans la lignée de celles-ci ou en fonction de la signification qu'ils leur donnent ou encore, les mettre à distance et alors s'en détacher. C'est sans doute pour cela qu'il est si difficile de définir leur situation et qu'il est si réducteur de la comprendre uniquement à partir des éléments provenant des expérimentations marginalisées. Ces expériences vont ainsi révéler un ensemble de rapports sociaux spécifiques marqués sans doute par

l'attraction et le rejet à la fois de la conformité et/ou de la marginalité. Ainsi, d'après nous, diverses postures dynamiques interactionnelles découlent de ces rapports sociaux.

En définitive, cette démarche permet de mettre à jour des situations sociales particulières et passe forcément par la compréhension de trajectoires retranscrites et interprétées par l'individu lui-même. Ces situations peuvent ensuite être analysées par le chercheur à l'aide de types idéels, soit de « catégories analytiques » ou encore, de « schèmes explicatifs » (Deslauriers et Kérésit, 1997 :102). Comme le résume Chantraine (2004: 12),

[...] le devenir biographique est le produit du double mouvement de l'action sociale des individus et du déterminisme social des structures ; le parcours biographique est donc appréhendé à la fois comme un effet des structurations longitudinales – « l'institution biographique » - et comme le produit agrégé de l'action sociale des individus inscrit dans le maintien ou la transformation de ces structures longitudinales. (signification pour les jeunes de la rue).

Ce qui revient à dire, pour paraphraser ce sociologue, que les rapports au Social des jeunes de la rue sont à la fois un effet de la socialisation marginalisée (si celle-ci est comprise comme le produit d'un choix et du déterminisme de l'action sociale), soit un effet de nature identitaire et un produit « du déterminisme social des structures ». La communion de ces deux aspects individuel et social revient à appréhender les rapports sociaux des pairs aidants à l'aide de la simplification de leurs propres analyses, selon des types idéels qui viennent qualifier, de façon synthétique et analytique, ces rapports. En somme, c'est appliquer les principes de la théorisation ancrée et de l'approche mixte.

De cette manière et comme l'explique Schnapper (1999 : 2) grâce aux « types-idéaux », en sociologie, on « [...] élabore des concepts, stylise la réalité pour la rendre intelligible, procède à des comparaisons systématiques ». En fait, cette méthode d'analyse est certes un

instrument clé pour la compréhension des rapports dynamiques entre les individus et la société, mais c'est surtout une étape déterminante dans la démarche d'analyse du chercheur.

Autant se dire immédiatement, insiste Schnapper (1999), que ce n'est pas le but ultime de la recherche, tant on risquerait aussitôt de s'engouffrer dans le chemin sans issue de la catégorisation à outrance, voire, maladroitement, dans une sorte de normalisation des conduites observées.

Plus loin, cette sociologue distingue cette démarche de la simple description de la réalité observée et décrite par les sujets, ce à quoi correspond en fait l'ethnométhodologie d'après Lapérière (1997). « L'analyse typologique » est davantage un instrument qui connaît des transformations et des évolutions au cours de la recherche :

[...] l'idéaltype est une idée au sens logique du terme, ce n'est pas un idéal ou une norme, même si l'idée n'est souvent pas totalement étrangère de l'idéal. Il faut aussi souligner que, n'étant pas le but de la recherche, il est destiné à être dépassé et critiqué quand l'évolution de la réflexion et des connaissances imposent au sociologue de reformuler ses interrogations [...] Toutefois, même si l'analyse typologique est un instrument de la recherche qui est couramment utilisé sous une forme directe ou indirecte, explicite ou implicite, la pratique en est plus particulièrement féconde quand il s'agit de caractériser des individualités historiques et d'analyser les expériences vécues (Schnapper, 1999 : 28).

En somme, cette étape dans l'analyse des résultats ne permet pas de déterminer des types de personnes, mais bien des relations entretenues par des individus, dans un processus qui s'inscrit dans un contexte social particulier. Nous avons choisi de nous inscrire dans ce procédé méthodologique et avons utilisé cet instrument, simplifié par la suite en une grille de types idéels de « logiques d'action » (Bajoit, 2003; 2000) et finalement, de différentes figures identitaires des pairs et ex pairs aidants, selon la tension issue de rapports typiques à la marginalité et la conformité.

3.5.2 L'application pratique de la stratégie d'analyse

Nous pensons qu'il est primordial de comprendre les trajectoires des pairs et ex pairs aidants selon la tension de leurs rapports identitaires entre marginalité et conformité. Autrement dit, et c'est bien là notre particularité, nous affirmons que l'un n'empêche pas l'autre : la dynamique des rapports à la marginalité coexiste et se co-construit avec la dynamique des rapports à la conformité, contrairement à ce que certaines études avancent.

Il est important de rappeler notre intuition de départ qui a permis de déterminer, au fur et à mesure, notre stratégie d'analyse et donc, de dégager nos différents types idéels. Nous partons du principe que les pairs aidants ont construit leur socialisation en grande partie dans la rue tel qu'un autre jeune dans d'autres sphères de la société. Bien sûr, son processus diffère, au-delà du lieu géographique particulier, notamment en raison des prises de risque de nature ordalique, aux conséquences parfois dramatiques. Comme l'explique Le Breton (1991), ces expériences servent à prouver que la vie vaut la peine d'être vécue, mais surtout, d'après nous, à choisir les éléments de la marginalité et de la conformité qui la composent par la suite (Desmeules, 2004). Ces jeunes sont inscrits dans une quête identitaire universelle, mais ils essaient surtout de trouver, dans le même ensemble social, une place et une fonction particulière, selon leurs différences. Aussi, les modalités de cette quête identitaire sont-elles originales, puisqu'elles partent d'éléments marginalisés. Un pair ou un ex pair aidant oscille sans doute en permanence entre différentes logiques d'action parfois même nouvelles. Dans ce mémoire, nous cherchons à démontrer comment elles façonnent l'identité. Nous illustrerons notre propos à l'aide de figures, formées grâce à l'interprétation des types idéaux des logiques d'action des pairs et des ex-pairs aidants.

Nous dégageons d'abord les dynamiques provenant de l'interaction entre le jeune et sa marginalité, selon son expérience de socialisation (dans la rue essentiellement) et donc, de son attachement à cette identité qui en découle. Ensuite, nous analysons les dynamiques des rapports à la conformité, à travers la forme de leurs engagements dans l'ensemble social. Nous nous appuyons sur des éléments concrets et communs comme le logement, l'emploi, les relations sociales, les projets, etc. Enfin, suivant ces procédés analytiques, nous serons en mesure de présenter les effets identitaires de ces dynamiques à l'aide de figures, selon la synthèse de ces rapports.

Autrement dit, le lien entre les logiques d'action et les figures identitaires est simple. Ce sont des éléments inter-reliés : les logiques d'action peuvent être déclinées en idéaux-types à partir des éléments concrets des trajectoires des pairs et des ex pairs aidants, de leurs expériences, de leurs choix de vie personnelle et professionnelle, etc. Ensuite, suivant notre démarche compréhensive, nous analysons les logiques d'action selon les tensions existentielles gérées par les jeunes et que nous interprétons ensuite selon la figure identitaire qui nous semblent émerger. Bref, nous considérons que la socialisation marginalisée fait place à des logiques d'actions précises, au moment où l'on observe dans la trajectoire des jeunes, une évolution importante des expériences de rue (leur arrêt ou leur atténuation). Après les expériences ordaliques, un certain mode de vie semble en effet se fixer, même si des tensions existentielles donnent encore lieu à des oscillations importantes.

Nous procéderons ainsi en plusieurs étapes. Nous analyserons d'abord les logiques d'action des sujets, selon la tension entre leurs rapports à la marginalité et leurs rapports à la

conformité (Annexe III). Ce travail préliminaire permet d'interpréter les trajectoires selon des figures identitaires typiques (Annexe IV).

4 LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES PAIRS ET DES EX PAIRS AIDANTS

4.1 *L'analyse des récits de vie selon des « trajectoires »*

Dans un premier temps, les récits de vie recueillis ont été présentés sous la forme de trajectoires de vie. Ceci veut dire que les expériences des pairs et des ex pairs aidants ont été replacé chronologiquement, selon les faits saillants qu'ils ont identifié dans leurs parcours. Ces trajectoires témoignent de leur construction identitaire. De cette manière, lorsque l'on cherche à exploiter les données pour schématiser et simplifier la compréhension de ces différentes trajectoires, on peut observer plusieurs profils émergents.

De façon générale, l'entrée dans la rue appelle au développement des rapports à la marginalité, en opposition, dans de nombreux cas, au mode de vie des parents ou de la norme sociale dominante, à l'école, dans la famille, ou dans les institutions, etc. L'expérience de rue proprement dite correspond à la « socialisation marginalisée », soit à une entrée dans le Social par ses marges (Parazelli, 2003; 2002). De nature ordalique, la vie dans la rue permet d'expérimenter ses propres limites et procure souvent aux jeunes un sentiment de liberté. De plus, elle favorise ce que l'on peut appeler « l'attachement » à la marginalité, soit le lien privilégié entretenu par ces jeunes avec l'espace urbain de la rue, à travers leurs activités quotidiennes et leurs fréquentations. La fin des expériences de rue ou, l'atténuation de certaines pratiques, révèle des façons « typiques » de gérer ce qui nous semble être une « tension » entre la marginalité et la conformité.

Les éléments associés à la « conformité » correspondent à un mode de vie stable, à travers le logement, l'emploi ou la consommation de drogues atténuée voire, arrêtée. De cette conformité, il semble que les jeunes de notre étude ont d'abord cherché à s'en dissocier et, de cette façon est né leur attachement à la marginalité. Dans l'ensemble, les discours recueillis associent conformité à « société ». Ils en dressent plutôt un portrait négatif, en décrivant souvent une machine manipulatrice. Cette idée détermine parfois le refus de se conformer aux règles prescrites par certaines institutions sociales comme l'école ou la famille. La « marginalité » désigne un ensemble de symboles, de pratiques et de repères identitaires et sociaux, associé aux expériences dites « de rue ». Il s'agit, par exemple, d'afficher un *look punk*, de consommer des drogues, de fréquenter d'autres jeunes de la rue ou encore, de revendiquer sa « différence » dans la société. Il semble ainsi que l'identité de ces jeunes se construise précisément à l'intérieur de ce cadre hétéroclite, avec des éléments se rapportant à l'un et l'autre de ces deux pôles ou, à la combinaison des deux, entre autres.

Dans un deuxième temps d'analyse, nous avons emprunté le concept des « logiques d'action » à Bajoit (2003, 2000) pour essayer de traduire les couleurs typiques du mode de vie des pairs et des ex pairs aidants rencontrés. Dans ce sens, on constate que le passage dans le collectif des pairs aidants peut être un moyen supplémentaire d'expérimenter, de préciser une certaine logique d'action. Il se trouve que c'est un moment de réflexion, de prise de recul, mais il y a parfois, d'autres éléments déclencheurs importants qui amorcent un véritable changement dans la trajectoire. Ces jeunes procèdent donc à des choix de vie et continuent parfois à être en décalage avec la conformité ou en rupture avec la marginalité de la rue d'ailleurs. En outre, certains trouvent apparemment un équilibre entre les deux, avec les deux.

Schehr (2000 : 51) ouvre une piste en parlant d'« écart aux rôles » pour les jeunes qui ne veulent pas voir réduire leur marge de manœuvre dans la société. Mais cette proposition ne permet pas de saisir la gestion identitaire des sujets entre conformité et marginalité. D'ailleurs, qu'advient-il de cette marginalité qui se trouve même être normative pendant les expériences de rue ? On comprend qu'ils peuvent s'écarter des rôles dominants prescrits, c'est-à-dire, pour lesquels ils seraient assignés selon la norme établie. Par contre, on ne sait pas comment cela se traduit par la suite, notamment pour les éléments marginaux. S'ils ne se posent pas directement la question, ils y répondent *a fortiori* lorsqu'ils choisissent leur mode de vie à plus long terme.

Lazure (1986) a proposé une description des modes de vie des jeunes Québécois au début des années 80, toujours intéressante aujourd'hui. À partir de cette étude et de nos résultats, il est possible de retenir trois logiques d'action dans la société : refuser la société, l'accepter et enfin, passer à côté. Il est possible d'affiner encore cette analyse, en conjuguant ces idéaux types avec les déclinaisons des rapports à la marginalité et à la conformité des pairs et des ex pairs. Ce travail d'analyse consiste à dégager différents rapports, soit différentes logiques d'action.

Dans ce sens, il convient de préciser que les éléments qui déterminent les logiques d'action typiques proviennent directement du discours des jeunes. En effet, c'est à partir de renseignements concrets, de faits portant sur les relations sociales, la profession, le logement, les projets de vie, etc. Bref, à partir des résultats bruts qui composent leur trajectoire, que nous avons pressenti des tendances et ainsi établi différentes logiques d'action typiques. Par la suite, à partir de notre propre interprétation analytique, selon la

gestion identitaire de leurs rapports avec la conformité et la marginalité, nous avons exploité l'analyse des logiques d'action. Ainsi, il nous a semblé qu'une nouvelle lecture selon des figures identitaires typiques pouvait être faite. Le lien entre les logiques d'action et les figures identitaires provient donc de notre propre lecture analytique. En effet, nous avons combiné l'ensemble des logiques d'action pour véritablement comprendre quelles dynamiques identitaires se dessinent derrière ces mécanismes plus visibles.

Ainsi, à partir des récits de vie, puis de la compréhension des propos des jeunes, selon des trajectoires temporelles, nous avons pu déterminer trois types idéels de logiques d'action : de « compromis », d'« accommodation » et, enfin, une logique d'action « indéterminée ». Enfin, ces données, provenant d'éléments importants pour le jeune ou récurrents dans son discours, traduisent aussi différentes figures identitaires typiques. Dans cet ordre d'idées, il semble que les logiques d'action soient en quelque sorte les moyens pour ces jeunes d'arriver à leurs « fins » identitaires.

Le « compromis » est déterminé par une utilisation de la conformité, dans le sens d'une volonté de s'engager, soit de s'investir pour la marginalité, c'est-à-dire, non seulement, porter une image marginale assez visible (*look*), mais surtout, prendre part à la lutte pour la reconnaissance des droits des personnes dans la rue, à des activités sociales d'aide pour ces personnes, etc. Ce véritable « engagement » se traduit différemment selon les individus, il peut être de nature sociale, idéologique ou morale. Il prend des formes communautaires, politiques, artistiques ou éthiques. Bref, tout est organisé par les sujets pour parvenir à leurs fins d'engagement.

L'analyse de la logique de « compromis » avec la conformité, selon un engagement pour la marginalité, nous donne une figure identitaire « d'engagés ». En effet, ces sujets arrivent à un équilibre réaliste leur permettant de gérer leurs tensions existentielles. D'une part, le réalisme de leur engagement pour la marginalité prend le sens de l'authenticité présentée par Taylor (1992) selon laquelle l'individu se perçoit comme son seul maître, sans vivre pour autant dans un égoïsme et une solitude totale. D'autre part, au nom de ce même désir, ils semblent s'arranger avec la conformité afin de l'utiliser efficacement. Les « engagés » se servent des outils qui s'offrent à eux, au nom de leur attachement à leur marginalité. C'est là que réside la clé de leur dynamique identitaire, la tension est contenue dans une forme d'équilibre réaliste et nous pouvons penser de ce fait que cet équilibre est une forme de résistance critique.

Par contre, « l'accommodation » donne l'impression d'une conformité totale, soit d'une vie stable et sédentaire. En fait, la crainte de consommer à nouveau des drogues est à l'origine d'une distanciation à la marginalité et *in fine*, d'une accommodation à la conformité. Cette logique d'action est envisagée comme une véritable garantie, un verrou de plus à la porte d'accès à la marginalité, de laquelle on veut se distancer.

Les « craintifs », la figure identitaire qui découle de la lecture analytique des logiques d'action, entretiennent des rapports de distanciation avec la marginalité, en réponse à une crainte de replonger dans la consommation de drogues. Et pour ces mêmes raisons, les sujets de cette figure s'inscrivent volontairement, non sans peine parfois, dans une forme d'accommodation à la conformité, totale ou partielle. L'équilibre entre ces deux éléments principaux de l'identité peut paraître précaire, parce qu'il repose essentiellement sur la

peur. Notons que notre échantillon ne présente pas d'hommes craintifs à part entière. Ceci ne veut pas dire que d'autres n'utilisent pas cette même stratégie, mais si c'est le cas parfois, ce n'est qu'un temps, et ce n'est pas ce qui prédomine dans leurs trajectoires.

La dernière logique d'action est assez complexe à définir puisqu'elle est « indéterminée », sans être vide de sens. On retrouve une attraction intense à la marginalité, sans aucun changement visible alors même que ces jeunes ont mis fin à leurs expériences de nature ordalique. Il s'agit d'avantage d'une volonté persistante, mais vaine, de prendre ses distances avec la conformité au profit de la marginalité. En effet, il semble que cette quête aboutisse en fin de compte à une inscription apparemment non désirée dans la conformité et finalement, à ce que nous avons appelé une logique d'action « indéterminée ».

Nous pensons que ces éléments se rapportent à une figure identitaire d'« errants ». La difficile gestion des rapports d'attraction à la marginalité rend les rapports à la conformité complexe. Cette réalité dénote sans doute d'une forme d'errance identitaire passive. On observe effectivement des formes d'accommodation, malgré un discours de refus de la conformité et/ou un très net attachement à la marginalité. En fait, les « errants » recherchent à s'engager pour la marginalité, à se protéger de la drogue parfois et, surtout, à ne pas entrer dans un mode de vie trop conforme. Bref, ils souhaitent maintenir leurs rapports à la marginalité, selon des valeurs issues de leur socialisation marginalisée. Mais l'équilibre n'est pas mis en pratique et aucune stratégie n'est apparemment perceptible, si ce n'est celle qui les mène à éviter de faire un choix. Finalement, cette logique d'action ressemble à une forme de résistance à soi-même, c'est-à-dire, à ses propres aspirations marginalisées.

De la sorte, au fur et à mesure de la réduction de nos résultats de recherche, on arrive à comprendre et à expliquer les récits de vie selon des trajectoires. Ces éléments, surtout factuels et descriptifs, ont permis une première lecture des résultats selon des logiques d'action typiques qui traduisent les dynamiques d'une gestion identitaire. Cette réduction des résultats nous livre une seconde lecture possible des trajectoires, plus analytique, selon des figures identitaires. Nous situons ainsi la construction identitaire des pairs et ex pairs aidants dans une tension entre marginalité et conformité, sans opposer ces deux éléments pour autant, puisqu'ils coexistent plus ou moins, tout au long de leur trajectoire.

En outre, nous avons préféré distinguer les jeunes en fonction du sens qu'ils donnent à la marginalité et la conformité, quel que soit le temps et l'espace de leurs expériences. En effet, des tensions dynamiques identitaires se dessinent pour ces sujets qui ont certes vécu des expériences marginales, mais qui ont connu avant, pendant, ou par la suite, des expériences de conformité (Parazelli, 2003) parce que la rue n'est pas un espace exclu ou d'exclusion, mais plutôt, semble-t-il, un espace marginalisé, et de ce fait, en tension avec l'ensemble social (Corin, 1986). Notre lecture des résultats peut paraître statique à bien des égards, mais notre volonté est de présenter la situation des pairs et des ex pairs aidants après leurs expériences de rue selon cette tension dynamique entre la marge et le centre. Après l'analyse des 18 récits de vie, notre démarche typologique a donc finalement favorisé l'émergence de figures identitaires.

Avant de rentrer dans le détail des traits typiques des différentes logiques d'action et figures identitaires, nous allons présenter trois trajectoires de pairs et d'ex-pairs aidants qui illustrent notre démarche de réduction du matériel et qui traduisent d'autant mieux cette

idée de dynamique qui traverse notre travail. Il s'agit des trajectoires d'Éric, de Joëlle et de Helena.

4.1.1 L'analyse de la trajectoire d'Éric : une logique d'action de « compromis » entre la marginalité et la conformité et une figure identitaire « d'engagé ».

Éric, âgé de 21 ans, actuellement pair aidant, est représentatif de ce que nous avons constaté dans neuf autres entretiens, à savoir, une logique de « compromis » qui détermine en fin de compte, une figure identitaire « d'engagé ». Pour ce qui concerne le point de départ de son expérience de rue, Éric fait référence à son opposition aux valeurs parentales, problématiques pour lui à l'adolescence. Il nous a conté la contradiction dans laquelle il s'est trouvé face à ses parents « issus d'un milieu bourgeois », lorsqu'il a choisi de s'inscrire dans le mouvement *punk*. Un besoin d'émancipation pour vivre et pour exprimer ses propres aspirations a pris ainsi forme. Il dit à ce sujet : « [...] fallait que je puisse vivre ce que je voulais vivre et pas ce que quelqu'un d'autre voulait pour moi ». En fait, au-delà du sentiment de « conflit idéologique », comme il le nomme, il ressent un sentiment de manipulation, à l'école :

[...] subventionnée par le gouvernement et par les provinces, aussi le Fédéral. Pour moi, à l'école t'apprendras seulement les affaires que le gouvernement veulent que tu saches alors je suis parti avec l'idée en tête que j'allais apprendre tout ce que le gouvernement voulait me cacher (...). J'apprendrais pas à l'école. J'allais pas laisser manipuler mon savoir. (Éric)

Cette « méfiance » des cadres de la norme dominante est à l'origine de son désir de liberté et de ses voyages à connotation initiatique. Il explique dans ce sens son besoin de vivre en somme le côté caché des choses, à travers une « éducation populaire », dans la marge.

Cette recherche de la vérité face aux éléments qui lui semblent manipulés par la « société » est également à l'origine de son implication politique et ce, dès le départ de son expérience de rue, alors qu'il participe déjà à des actions militantes :

J'étais impliqué dans la scène militante [...] à travers la CLAC, le COOP [...]. Surtout contre la Banque Mondiale. J'étais au sommet des Amériques. [...] La politique mondiale aussi. La défense des droits aussi [...] pas de station pour la brutalité policière. (Éric)

Le départ d'Éric pour la rue a donc été motivé par des aspirations personnelles et politiques. Son engagement militant anti-capitaliste, anti-mondialisation s'est construit et renforcé par la suite. En effet, il cultive ses idées pendant trois-quatre années dans la rue, au cours d'une longue escapade à travers l'Amérique (deux ans environ), dans des réserves indiennes notamment et puis au cours d'une année passée dans l'ouest canadien. Toutefois, lors de sa vie nomade, l'implication directe est quelque fois en recul, en raison de ses voyages et donc, de ses absences dans certaines instances politiques dans lesquelles il est engagé.

En outre, il explique aussi qu'il a « perdu le nord pour un bout », pendant à peu près un an; il fait ici référence à une période de toxicomanie intense. En fait, son expérience de rue est marquée par une errance, des « voyages d'apprentissage », des éléments judiciaires, la participation à des activités illicites de ventes de drogue organisée et ce, jusqu'à ce qu'il soit victime d'une attaque à main armée. En effet, c'est après ce « choc émotionnel » important, raconte-t-il, qu'il décide d'arrêter sa consommation de drogues et de rentrer à Montréal, mais sans couper tous ses liens avec ce qui a constitué sa propre marginalité, ses propres expériences. Petit à petit, au contact d'un travailleur de rue à Montréal, il se décide à s'installer dans un logement plus stable avec des colocataires, amis de la rue. Ensemble, ils se soutiennent pour diminuer leur consommation de drogues pendant près d'une année, avant d'entrer dans le collectif des pairs aidants. Ainsi, il a cherché à stabiliser certains

éléments de son mode de vie attachés à la rue, à la marginalité. Mais il n'abandonne pas tous ses signes extérieurs de marginalité comme son *look punk*, ses activités politiques et sociales par exemple.

Bref, on peut avoir l'impression que trop d'expériences tue la dimension d'attachement à la rue, mais dans le cas d'Éric, cela ne provoque pas pour autant la fin des contacts avec le milieu, au contraire, il deviendra pair aidant et il projette de rester impliqué dans ces sphères politiques et sociales. Ainsi, il fait le lien entre ses expériences de rue et ses aspirations politiques, dans un cadre qui pour lui, fait sens aujourd'hui. La particularité du projet des pairs est qu'il offre une structure à son attachement à la rue :

[...] ça que je trouve, au projet des pairs, c'est que ça m'a par ailleurs beaucoup aidé [...] je voulais arrêter de consommer, mais j'avais pas envie de couper mes liens avec le milieu non plus [...] le projet des pairs, c'est des projets qui me permettaient de quand même être au centre ville, mais dans un cadre. Vu que tu sais j'étais quand même un intervenant. J'étais là pour une raison, puis c'était important que je ne consomme pas dans ce temps là. Fait que ça me fait peut être garder mes liens avec tout le monde au centre ville, puis de quand même garder des certains liens avec mes amis puis avec le monde de la rue, mais de ne pas forcément, être forcément obligé de consommer [...] aux pairs aidants on est engagé justement à cause de notre vécu, t'sais c'est pas à cause des connaissances, des livres qu'on est engagé, c'est vraiment à base de notre vécu puis notre expérience de rue puis de nos contacts dans la rue...[Silence de quatre secondes...] c'est quelque chose de très important pour moi...d'être capable de travailler surtout que j'ai un enfant à c't'heure. C'est d'être capable de travailler, de faire de l'argent pour supporter ma famille, sans nécessairement aller à l'encontre de mes valeurs anti-capitalistes. Que dans le sens que tu m'verras jamais travailler dans un magasin à faire de la vente ou du télémarketing. Fait que je reste quand même...parce-que si...une partie de ma job dans le projet des pairs c'est de rester militant. (Éric)

Il semble que l'engagement politique d'Éric soit de plus en plus structuré et qu'il rejoint ce qu'il a appris dans la rue. En outre, Éric va encore plus loin aujourd'hui. Plus que « l'éducation populaire » de la rue qu'il tente de partager, il aide à la reconnaissance des compétences, des valeurs et des idées des jeunes de la rue :

[...] on donne une voix aux jeunes de la rue, on leur donne accès à tout un média qui est...d'expression par lequel ils n'auraient jamais accès, ça prend quand même de l'argent pour les caméras, les systèmes de montage. Mais donner ça au monde qui est insoutenable,

c'est important pour moi la liberté d'expression, pour de donner pas juste la liberté de l'expression, mais la gratuité de l'expression. (Éric)

Lorsqu'on parle de logique d'action de « compromis » dans le cas d'Éric, c'est pour montrer la manière avec laquelle il construit son mode de vie entre des éléments liés à la marginalité, à son engagement anti-capitaliste, anti-mondialiste, pour l'éducation populaire, le respect de la différence, notamment de celle des jeunes de la rue, etc. et en fonction d'une structure plus conforme pour l'exprimer. D'une part, il a stabilisé aujourd'hui son mode de vie (appartement, atténuation de sa consommation, vie de famille et emploi légal), mais il a continué d'autre part, à défendre les mêmes valeurs qui l'ont mené à l'époque dans la rue. C'est pourquoi on peut parler aussi « d'engagé » pour qualifier Éric.

4.1.2 L'analyse de la trajectoire de Joëlle : une logique d'action « d'accommodation » à la conformité et une figure identitaire de « craintif »

Joëlle connaît, comme trois autres jeunes femmes, une logique d'action d'accommodation. De plus, suivant l'analyse de sa trajectoire, on peut trouver que sa construction identitaire aboutit à une figure de « craintif ». Dans cet exemple, la trajectoire de vie en lien avec la rue et la marginalité débute par un enchaînement d'évènements personnels et familiaux difficiles, au point que Joëlle décide de ne plus s'y soumettre :

[...] j'étais pas mal révoltée fait qu'à partir de ce moment là j'ai commencé à sécher des cours, envoyer chier mon père...puis plus je disais à mon père que j'étais pas d'accord, ou j'avais ce droit là qu'il avait pas le droit de me toucher puis là je devenais ben agressif [...] je mettais mes limites puis c'était correct quand j'y repense à c't'heure [...] (Joëlle).

Elle plonge rapidement dans la consommation de drogues (par étape : cigarettes, puis joints puis alcool etc.) et la fréquentation des « rejetés » de son école. Par la suite, elle est victime

d'un viol et cet autre élément difficile déclenche l'intensité des violences paternelles dont elle est victime depuis un certain temps. Un jour, elle répond à cette violence par la violence. Peu de temps après elle rejoint sa mère, mais sa rébellion ne s'estompe pas et fait même tranquillement place à son expérience de rue. Joëlle refuse à sa manière l'autorité parentale et les contraintes qui lui étaient alors assignées.

Dans un premier temps, elle semble suivre des amis dans la rue puis tout s'accélère explique-t-elle : « [...] je disais à ma mère je passe la fin de semaine à quelque part, puis ma fin de semaine s'est jamais achevée...c'était assez fucké ». À la suite de cette fugue, elle se laisse happer par la rue : squats, quête, vols, vente de drogues, consommation de drogues (héroïne et cocaïne essentiellement), travail du sexe, vie de rue, squats, organismes communautaires pour jeunes de la rue, etc. C'est au moment d'une rupture amoureuse qu'elle se lance à corps perdu dans la consommation d'héroïne :

[...] l'héroïne ça a été vraiment ma plus grosse peine d'amour, j'ai perdu mon X. Ça faisait 2 ans qu'on était ensemble, [...] c'était le meilleur gars que j'ai pu pogner après mon viol, pogner un gars de mon âge qui est super timide avec les filles [...] ça a été très difficile puis à ce moment là je me suis dit j'ai plus rien à perdre. (Joëlle)

Après 5-6 ans passés ainsi dans cet environnement, elle entre dans une série de thérapies et de rechutes successives qui vont la mener progressivement, vers une « sortie de rue ». Ces allers et venus se soldent finalement par un nouveau point de départ soudain, précipité, tel une révélation au moment d'une énième rechute :

[...] j'ai peut être fait une ou deux fois de la poudre dans cette rechute là, c'est quasiment que de la coke, mais la coke tu dégueules, t'as plus de place pour te piquer vu que tu piques souvent. Fait que non, ça a plus de bon sang...puis un soir je m'engueule avec X', j'ai dit - « bon moi je suis tannée, je m'en vas coucher au [organisme communautaire] à ce soir... ». Il dit - « ah c'est ça, on se verra demain matin ». Puis quand je marchais, je sais pas pourquoi ce jour là...le lendemain c'était ma fête [...], puis je me suis dit soit je m'en sors soit j'en crève, je suis tannée, je suis fatiguée. (Joëlle)

À ce moment là, elle décide de tout quitter, de couper ses liens avec cet espace et les fréquentations qui s'y rattachent. Joëlle retourne ainsi chez sa mère pour faire son sevrage, toute seule, « à froid ». Ce tournant dans sa trajectoire est marqué par sa plus ferme intention à vouloir tout mettre en œuvre pour arrêter de consommer et notamment pour s'accommoder au mode de vie conforme dans lequel elle évolue alors. Dans ce sens, Joëlle accepte de créer des liens avec des « gens normaux » comme elle les appelle. Elle trouve par exemple un emploi légal, dans un service de restauration rapide et change complètement de réseau social. Cela étant, malgré tous les efforts entrepris, elle ne veut pas de cette vie là :

[...] J'écoutais toutes les bons conseils qu'on me dit toute. Les intervenants, les jeunes, ou quoi. « Alors sois sérieuse, prend ta vie en main, trouve toi une job, trouve toi de nouveaux amis, change de milieu... ». J'ai toute faite ça, j'ai changé mon look, toute ! ouais sauf que moi sortir dans une discothèque je trouve ça ben différent que d'aller dans un show punk puis je trouve ça pas mal plus platte, [...] je rencontrais des gens et là c'était : « tu fais quoi dans vie ? » [...] – je travaille chez [restauration rapide]. – ah, t'as-tu un char ? – non. – ah. – t'as-tu été à l'école ? – non. – ah. Mais qu'est-ce que tu faisais avant de travailler chez [restauration rapide] ? – euh, je te raconterai un jour ! ». Puis les 1^{er} temps j'avais tendance à tout dire, hein faut être honnête avec soi-même comme disent les thérapies et toute sorte d'affaire. « Ah moi je suis une ex-héroïnomane, je me suis pris en main... - ah qu'est-c'est ça, je veux pas ça moi dans mon cercle d'amis, ni comme blonde ». [...] je me suis retrouvée aussi dans des circonstances où est-ce que le monde trippe, je voyais du monde envoye on va faire une track de poudre, mal au ventre, mal de cœur, venir tout croche, le monde fume des joints, ben là c'est ben beau, y'ont le droit, mais moi [...] je me disais, le monde supposé normal, finalement sont aussi fuckés que moi, c'est juste que eux autres sont fonctionnels, là je capotais, ça venait de défaire tous mes supposés plans de, où le monde normal c'est toutes des bonnes personnes, ou la bonne image, là j'étais fourrée ben raide. Y'a ça, y'a fallu que je passe en Cour, fallait que je revienne à Montréal, bon là mal de cœur, je vois toutes les pancartes de tout ce qui me fait penser à quoi, qui, comment, le dealer, ah mon dieu mon dealer, ah faut pas qu'il me voit, revoir mon ancienne appartement, le propriétaire qui a pris la moitié du stock, des affaires pas possibles, à toutes les fois mal de cœur, mal de ventre, craving à pu finir, malade, malade, malade, pis au bout de trois mois, trois quatre mois, vers la fin, ouain, à peu près 4 mois, je me suis rendue compte que j'étais pas capable de vivre dans ce monde. (Joëlle)

Au départ, ce paradoxe, issu de la peur de la rue et de l'ennui de la « vie normale », l'amène à organiser son suicide. Finalement, elle continue de tout mettre en œuvre pour s'en sortir, d'autant qu'elle apprend rapidement qu'elle est enceinte.

Au début, la nouvelle a fait l'effet d'une bombe puis, très vite, elle se prend à nouveau en main et ne baisse pas les bras :

[...] j'avais pas mes règles depuis un bout [...] elle [sa gérante] me trouvait déprimée, elle trouvait que j'étais pas pareille, elle trouvait que j'étais toute *grognoque*, [...] pis elle se doutait pas que j'avais des idées suicidaires, elle me dit « j'aimerais ça que ailles passer un test de grossesse, parce que tu vas être arrêté si tu vas passer un test de grossesse, pis parce que je m'inquiète pour toi, t'es pu comme t'étais avant, au début t'étais dynamique, souriante, très accueillante avec tout le monde, là t'es pu là [Joëlle], t'es dans la lune » [...] pis je suis allée au CLSC pis je suis revenue en pleurant, « je suis enceinte », là c'était le bout de la merde, pas encore enceinte, un an plus tard après mon avortement, là c'était le bout de la merde, là mes plans venaient de fucker ben raide, là si je me tue, je tue deux personnes en même temps, mais si je me fais avorter je tue quand même quelqu'un, mais quelqu'un, façon de parler, ouf, le garder, le père de mes enfants y'est en train de se shooter présentement, c'es-tu le père de mes enfants, c'es-tu lui, c'es-tu mon autre chum, j'ai pas mes règles depuis un bout, je le sais pu, je comprends pu rien. (Joëlle)

Finalement, elle décide de ne pas se faire avorter. Après la naissance de son enfant, elle rencontre un certain nombre de difficultés matériels (financières) et psychologiques (fatigue, isolement) à l'origine d'un important épuisement. En vain, elle essaie de prévenir une autre crise, mais elle craque malgré tout : « le baby blues a rajouté, isolée, financièrement très serrée, isolée, pas d'amie, pas personne qui me soutient qui me donne un break une fois de temps en temps pour garder [mon enfant] ». Deux années plus tard, la crise et l'épuisement sont à leur paroxysme :

ouais, je suis arrivée, tu vois le burn-out je l'avais commencé, mais je l'ai étiré, [...] j'étais rendue sur la dépression majeure extrême là, mais je traînais ça depuis mon baby blues avec le nouveau logement, avec les dettes... avec l'arrêt de consommation, avec...l'isolement, pas d'amis, pas de réseau social reconstruit, j'ai le goût de consommer pareil, tsé j'ai plus rien, j'ai un bébé pis un logement vide, fait que tsé c'est super valorisant comme départ dans la vie tsé, même si...c'est parce que je le voyais pas comme ça...la réinsertion c'est pas de même qu'ils nous l'annoncent là, dans le vrai monde. (Joëlle)

En fait, si l'accommodation à la conformité lui paraît être une solution adaptée à sa situation d'« ex jeune de la rue », consommatrice de drogues, elle n'est pas facile à mettre en œuvre au quotidien, à long terme, d'autant qu'elle n'apporte pas nécessairement les résultats sans doute espérés au départ. En effet, 10 ans après être sortie de la rue, de nombreux spectres, essentiellement liés à la consommation de drogues sont encore à l'esprit, presque en permanence.

Dans un autre ordre d'idée, Joëlle s'est « forcée » à participer à un projet d'intervention sociale au sein d'un organisme communautaire :

[...] pis j'ai eu le projet qui m'avait approché pour les jeunes côté de la rue, qui est le projet que maintenant je dirige, qui m'avait approché la première session [...] fait que la session après, ils m'ont rappelé, là j'étais en dépression, [mes enfants] étaient en garderie 4 jours semaines, pis moi il fallait que je m'occupe pis que je fasse du social, ça tombais-tu ben, le projet se représentait à moi, ah ben tabarouette, j'ai accepté tout de suite, pis ça me donnait un petit peu de sous, ah, ça va m'aider à sortir pis à faire des vrais épiceries [...].(Joëlle)

C'est sans doute ce qui désamorce des éléments problématiques dans sa vie et ce qui la conforte dans son travail pour s'en sortir, dans la logique d'action d'accommodation, compte tenu de sa crainte de replonger, encore plus forte maintenant qu'elle a la responsabilité de ses enfants.

Actuellement, elle dirige l'ensemble de ce projet. Il est très intéressant de voir que Joëlle a un mode de vie stable depuis 10 ans maintenant, mais qu'en même temps, elle se bat encore tous les jours pour s'assurer de rester en dehors de cet univers et se construire une nouvelle vie qui la protège des aspects négatifs de son ancien mode de vie. Dans ce sens, elle nous a confié que si elle n'avait pas son logement stable, son emploi et ses enfants, elle retournerait probablement dans la rue. Elle ajoute d'ailleurs qu'en allant travailler, ce sont des questions qui lui restent en tête. Elle a parfois lorsque ça va mal, une hésitation entre le chemin du travail et celui de la rue. Par ailleurs, elle cherche également à maintenir certains aspects marginaux dans sa vie quotidienne, professionnellement notamment. Son emploi semble être la clé d'équilibre de cette tension à gérer entre la peur de craquer et de retourner vivre dans la rue et l'idée qu'il lui faut maintenir un mode de vie conforme même s'il l'ennui parfois. Ainsi, elle est traversée continuellement par ces réflexions comme elle l'explique :

[...] quand je commence à y penser de façon de plus en plus, quand je commence à me trouver des stratégies, quand j'ai des idées bon...pas de suicide, ouais, de suicide, d'idées

vraiment négatives ou dark...c'est comme si je donne mon coffre à outils à quelqu'un, je l'annonce, c'est pas pour rien que je l'annonce, c'est parce que moi c'est ma façon de dire si moi je suis plus capable de me protéger, y'a quelqu'un qui va le faire [...] j'ai traversé tellement d'épreuves, je le sais pas quand est-ce que, à un moment donné, donner ma démission, comme je dis, j'ai des périodes quand je suis creuse, je sais pas jusque où, si je vais faire, si je vais revenir dans ma période fuck off ou peut-être que ça, ça me fait peur, je suis consciente de ça, pis c'est ce qui fait que je me suis trouvée des outils en donnant, tsé en annonçant mes couleurs, pis c'est ce qui fait que je m'en ressort peut-être tout le temps, mais moi j'ai pas de garantie, je le sais pas si à un moment donné je vais faire fuck off. (Joëlle)

D'une manière générale, au départ, Joëlle s'est opposée à sa vie dans sa famille et a fui cet environnement, qui lui était hostile, pour rejoindre des amis dans la rue. Elle a cherché à se protéger et a finalement vécu une autre vie, plutôt marginale. Dans la rue, elle a expérimenté un certain nombre de choses de nature ordalique, un peu comme Éric, et ce jusqu'à qu'elle n'en ressente plus l'envie, au contraire, jusqu'à ce qu'elle se sente même plutôt en danger. C'est à partir de ce moment que Joëlle amorce un autre mode de vie plutôt conforme. Elle quitte la rue, se « réadapte », se « démarginalise » diront certains, bref, elle rejoint sa mère. Pourtant, elle n'est pas vraiment « emballée » par la vie plus « conforme » et la peur de replonger à la fois dans la rue et, la consommation de drogues lui tarade l'esprit. Ce paradoxe correspond à ce qui forme pour nous une identité de « craintif ». L'accommodation reste semble-t-il, malgré tout, la solution adoptée. La question est peut-être de savoir si cet équilibre est précaire au point qu'il s'écroule avec le temps. En tout cas, il semble que l'on puisse distinguer une tension, entre la conformité qui lui paraît être la solution à sa situation et, face à la marginalité lui occupe sans cesse l'esprit.

4.1.3 L'analyse de la trajectoire de Helena : une logique d'action

« indéterminée » et une figure identitaire d'« errants »

Le parcours de Helena, comme celui de trois autres pairs et ex pairs, se rapporte à la logique d'action « indéterminée » et la figure identitaire d'« errants ». En ce qui concerne son arrivée dans la rue, Helena donne l'impression que cela s'est passé assez naturellement. Ainsi, elle commence d'abord par dire que le changement est ancré en elle, en raison de déménagements fréquents et de déracinements importants dans l'enfance. Puis, lorsqu'on l'interroge sur les causes de son expérience de rue, on se rend compte que c'est d'avantage une fuite d'un milieu familial hostile qui est à l'origine de sa quête de « liberté » et « d'aventures », plus complexe :

On déménageait souvent. On a déménagé comme 10 fois dans la même année quoi. Fait que pour moi le mouvement, le changement de place, c'est déjà là. Fait que c'est pas...c'était pas quelque chose de difficile pour moi de m'adapter avec un pack sac. [...] **ces fugues vers Montréal,...il y a une cause ?** Ben, t'es pas bien chez vous, t'es ben mieux avec ton pack sac. Il y a personne qui va te chier sur la tête et puis y'a personne qui va te l'enlever. De belles expériences aussi [...] on est trois. Ma sœur on se parle pas. **Elle est beaucoup plus âgée.** Ouais. Elle me battait quand j'étais jeune. Fait que je lui parle plus à celle là. **Enfin tu avais peut être aussi envie de partir et de quitter un peu tout ça.** Ça me dérangeait pas t'sais. Pour moi c'était normal, je m'en allais d'un bord puis de l'autre. Puis je dormais sous des ponts. (Helena)

De plus, elle explique que le besoin de partir n'est pas issu d'une situation de souffrance, même si elle précise plus loin qu'une révolte l'a faite fuir – fuguer :

[...] dans le fond, c'est parce que j'en avais... pas ras le bol, non...c'est rien que parce qu'ils étaient pas présents eux autres. Ils s'en « chrissais ». Que je sois là ou pas, ils s'en rendaient même pas compte anyway. Fait que pour moi c'était comme, ah cool mes chums sont à Grandville mettons ou euh...dans une autre ville. Je me promenais d'un bord à l'autre. Dès fois je ne rentrais pas pendant une semaine, dès fois je revenais. Oh c'était pas grave [...] Quelque chose m'a poussé à le faire, mais c'était pas quelque chose de souffrant. T'sais c'était quelque chose qui m'a aidé énormément. C'est sur que j'ai traversé des bouts plus « rough ». (Helena)

En somme, l'origine de son périple dans la rue est liée à un climat familial non satisfaisant. Ce désir a tranquillement favorisé un besoin d'émancipation et d'autonomie, surtout en

raison de son besoin de se démarquer de sa mère à qui elle ne veut pas ressembler insiste-t-elle :

[...] je me suis dit, tout ce que je vais avoir dans vie, c'est moi qui va l'avoir. C'est moi qui va l'avoir gagné puis c'est pas toi [sa mère] qui va me l'avoir donné, puis tu vas voir que j'ai pas besoin de toi. Puis t'es juste là pour me mettre dans merde, puis de m'éloigner de qu'est-ce que j'aime. C'était comme une rivale puis check aujourd'hui j'ai 28 ans puis je lui parle pas à c'te fille là t'sais. C'est pas par haine, c'est juste parce que ça marche pas et puis je la vois comme une femme qui a pas compris. (Helena)

Par ailleurs, Helena est convaincue aujourd'hui que cette expérience a été bénéfique pour elle, qu'elle lui a permis d'évoluer et de travailler sur elle, notamment selon les difficultés et les questions qui ont apparemment émergé de la prostitution pratiquée dans la rue :

[...] **mais tu te cachais de ça, du travail du sexe ?** Ouais. **Parce qu'aujourd'hui tu en parles...** non, aujourd'hui, je me cache pas. Mais quand j'étais jeune je le cachais [...] mais c'est ça, j'ai quand même une évolution. J'ai comme travaillé sur ma personne. Si la personne me juge parce que j'ai fait ça, ben c'est son problème. Moi j'ai pas besoin de toi dans vie. **C'est jamais quelque chose qui t'a posé difficulté ? Tu dis que tu faisais pas ça tous les jours non plus. C'est jamais quelque chose qui t'a pesé ?** Non. Si ça serait à refaire, je le referais. **Ouais, donc t'as pas eu besoin de parler à quelqu'un de tout ça...**non, ben, j'ai fait une fois une thérapie en sexologie, finalement ça a pas abouti. Mais j'y pense. Un jour. **Et il y a une raison particulière ?** Non. (rires) c'est bon de parler à des gens qui sont neutres dans ta vie. Que ce soit pas quelqu'un que tu connais. (Helena)

En outre, elle n'a pas du tout l'impression aujourd'hui d'avoir abandonné son mode de vie de rue. Au contraire, puisqu'il est dans son sang d'après elle. Elle explique dans ce sens qu'elle a toujours des liens concrets et symboliques avec le milieu de la rue :

Je te dis que moi la rue c'est quelque chose. je te parle que la rue il y a personne qui va être capable de me l'enlever d'une façon ou d'une autre. Il y a des personnes qui ont essayer de me sortir de la rue là... **c'est pour ça que tu disais tantôt que sortir de la rue c'est un truc qui ne veut rien dire pour toi.** Non, ça ne veut rien dire. [...] je continue à aller quêter encore. Ben, j'ai encore mon mode de vie de rue. **Ok. Ouais ! J'attends pas une réponse en fait, c'est juste d'essayer de reprendre ce que tu me dis.** C'est ça, mais moi j'ai pas l'impression que je suis dans rue, j'ai pas l'impression que j'ai déjà été dans rue, j'ai tout le temps côtoyé la rue, ça a toujours été un mode de vie pour moi. **Mais alors on peut prendre la question autrement, ça veut dire quoi un mode de vie de la rue. C'est que la rue a une place dans comment tu vis ?** Dans comment je vis. Comme je te disais tantôt, même si j'ai 50 ans, la rue va avoir une place dans ma vie. Ben, j'oublierai de où je viens et j'oublierai jamais mes racines. (Helena)

On peut penser que Helena est passée d'un ancrage dans la rue à la permanence d'un lien d'attachement à la rue. En effet, c'est plutôt une jeune femme qui reste nomade, ou plutôt

comme elle le dit elle-même, une « gitane dans l'âme ». C'est dans ce sens que l'on peut trouver sa logique d'action « indéterminée » parfois. En effet, elle reste empreinte d'une certaine instabilité, même si ce n'est pas toujours visible concrètement, comme elle est locataire d'un logement et qu'elle a réussi à stabiliser sa consommation depuis un an. Cela étant, dans son discours, on sent la permanence de ce besoin d'être en mouvement à travers des voyages, ses liens avec la rue, la consommation de drogues. En outre, elle parle également de la difficulté d'interaction avec la société dans un tel mode de vie :

[...] je parle de ton mode de vie de rue...Mais je l'ai encore ! Mais tantôt tu disais que ça faisait un an que tu étais plus posée... Si tu regardes ça, ça fait un an que j'ai un appartement, ça fait un an que je vas quêter...je continue à aller quêter encore. Ben, j'ai encore mon mode de vie de rue. [...] mais moi j'ai pas l'impression que je suis dans rue, j'ai pas l'impression que j'ai déjà été dans rue, j'ai tout le temps côtoyé la rue, ça a toujours été un mode de vie pour moi. Comme je te disais tantôt, même si j'ai 50 ans, la rue va avoir une place dans ma vie. Ben, j'oublierai de où je viens et j'oublierai jamais mes racines. [...] Mais alors comment tu te définirais aujourd'hui ? [...] je suis une fille qui vit en appartement qui essaie de se placer les pieds un petit peu, qui essaie de peut être me trouver un gars, de peut être aller à l'école... le monde en général, la société en générale. Il y a plein de préjugées, même aujourd'hui. Ils essaient de faire le ménage des rues parce qu'il y a un quêtueux en avant du commerce, on appelle la Police, envoie les tickets les ci les ça. mais ils valent tous quelque chose, c'est tout des humains, ils ont tout des défauts, des qualités, ils ont tout des forces, t'sais ! mais le monde, la société en générale les voit pas comme ça. fait que c'est ça, check, moi tout mes chums qui étaient dans la rue avant sont tout devenu quelque chose des années après. Mais pourquoi les pointer du doigt quand ils commencent à faire des choses [...] la différence fait peur.
(Helena)

En somme, c'est à l'image de son parcours de rue : d'une part, très segmenté par ses nombreuses aventures de voyages à travers le Canada puis à travers le monde, en Europe surtout et d'autre part, par ses « retraits », ses vagues d'abstinence de consommation, ses haltes en campagne, etc. Sa trajectoire fluctue ainsi en permanence entre la rue proprement dite (les squats, la rue, les refuges, les organismes, etc.) et une vie plus « normée » (un logement, l'abstinence, etc.). Mais on retrouve en permanence ce lien abstrait, ses évocations de l'aventure et de la liberté dans son discours, dans ses projets. Finalement, elle connaît une certaine instabilité et sans doute, une certaine vulnérabilité face à notre société aux standards sédentaires. Dans ce sens, son parcours, qui s'étend de l'âge de 12-13 ans à

28 ans, est marqué par un certain nombre de rebondissements, de déplacements encore latents maintenant qu'elle est installée en appartement :

J'ai vraiment envie d'apprendre à vivre toute seule. Pour moi c'est dur de vivre en appart. Parce que je suis une fille qui partirait demain matin n'importe où dans le monde. Mais là je peux pas parce que mon chien a besoin de moi. **Mais c'est quoi, c'est le désir de triper ?** Non, c'est le désir de découvrir. Sérieux, j'espère pas, mais la journée que mon chien va mourir, je partirais, je vais faire 50000 (inaudible) j'vas vivre pauvre toute ma vie au pire, c'est vraiment ça que je veux faire. J'aimerais ça travailler avec les jeunes de la rue en République Tchèque parce que ce pays là, je l'adore, le monde sont pauvre et ils s'entraide pareil, tandis qu'ici, le monde il y a moins d'entraide. Il y a une grosse différence entre l'Europe puis ici. Je dis pas que là bas c'est mieux, mais je dit que la mentalité est différente. Il y a un gros côté d'entraide qu'on a pas ici. Ici tu vas vivre en squat, il va manquer des valeurs de base de respect. Je te dis pas que tous les squats en Europe fonctionnent, mais je le sais j'en ai fait pas de squats. Mais ça peut fonctionner quand même ici, juste question d'évolution. (Helena)

D'ailleurs, à l'évocation d'une « sortie de rue », elle rétorque qu'elle est encore dans un mode de vie de rue. Il semble certes qu'il ait évolué, mais elle cherche sans doute encore une façon de l'intégrer à un mode de vie plus normé. En tout état de cause, ce n'est pas encore le résultat d'un « compromis » entre les deux. C'est dans ce sens que sa trajectoire recouvre des éléments de la figure identitaire de l'« errant ». La grande question aujourd'hui semble être de savoir comment maintenir ce qu'elle est dans ses aspects les plus marginaux, d'errance surtout, au sein d'un mode de vie en société et ce, sans que cela vienne annuler ses aspirations « gitanes », originales.

Ainsi, notre analyse selon des trajectoires présente trois rapports à la marginalité faisant écho à trois rapports à la conformité, de sorte qu'entre marginalité et conformité, des formes de tensions identitaires émergent. Il semble que ces tensions soient gérées grâce au déploiement de différentes stratégies traduites dans ces logiques d'action. Elles correspondent aux aspirations individuelles et aux contraintes sociales entre autres. La présentation des résultats débutera donc par le détails des différentes logiques d'action ayant déterminé une autre lecture selon des figures identitaires.

4.2 De la logique d'action de « compromis » à la figure identitaire des « engagés »

La logique d'action de « compromis » est générée par la volonté de s'engager dans des actions correspondant à l'expérience de rue et de socialisation marginalisée. La clé de ce mode de vie est le compromis avec la conformité construit pour arriver à ses fins soit, plus ou moins selon les cas, à l'expression et au maintien de sa marginalité. Dans cette partie, nous présentons les formes d'engagements des pairs et des ex pairs se rapportant à ce type idéal afin d'expliquer et de comprendre la logique d'action de « compromis » de pairs et d'ex pairs aidants qui mène à la figure identitaire des « engagés ».

Le rapport à la marginalité des jeunes rassemblés dans ce type idéal est défini par un engagement, souvent professionnel, de nature artistique, politique ou, communautaire. Le point de départ provient d'un attachement prononcé à la marginalité. Cette logique d'action peut être liée à une forme de reconnaissance, tant par identification aux éléments marginaux de la rue, qu'en raison de l'aide reçue pendant l'expérience de rue. Elle découle ainsi d'une appropriation personnelle de l'expérience de la marginalité. Aussi est-elle analysée, comprise et réemployée dans une nouvelle direction qui fait suite à la socialisation marginalisée.

Nous avons rencontré dix pairs et ex pairs aidants dans cette situation de « compromis » et nous avons constaté leurs divers liens d'attachement. Dans l'ensemble, c'est un lien tantôt d'appartenance (la liberté, les trips, les amis, le lieu de vie social, la vie culturelle), tantôt politique (le refus des valeurs véhiculées dans la société), tantôt éthique (les valeurs des

jeunes de la rue, l'aide apportée par les organismes sociaux). Les discours tournent par exemple autour des notions de liberté, d'identité punk, de « sous culture skinhead non raciste », de trips et de partys, autant que de valeurs et d'idéologies. Ces éléments d'attachement sont à l'origine de l'engagement pour la rue, ils lui donnent une partie de sa couleur, mais aident aussi à le justifier. Ils deviennent finalement une raison de s'engager ne serait-ce que pour le maintien d'un mode de vie social correspondant (la colocation, les fréquentations, les pratiques, les symboles) comme nous avons essayé de le montrer avec le parcours d'Éric. En réalité, ces jeunes marquent souvent une opposition critique à la conformité. C'est pourquoi, on retrouve des engagements artistiques, politiques et communautaires.

Sur le plan artistique, les exemples sont nombreux, il s'agit du cirque, de la musique, du sport et des arts visuels notamment. Ivan, 30 ans, ex pair aidant, est intervenant social dans un centre communautaire. Il s'est tourné vers des activités professionnelles impliquant ses capacités et ses liens d'attachement éthiques. Il s'est investi bénévolement puis professionnellement dans divers organismes sociaux, destinés aux jeunes de la rue, sur la base de ses compétences musicales ou sportives. En outre, il a prolongé à deux reprises sa participation et sa contribution au collectif des pairs aidants, notamment pour tout ce qui concerne la logistique de certaines activités. Son engagement repose en partie sur sa reconnaissance personnelle envers les organismes qui lui sont venus en aide :

[...] je peux dire que [X] ça a été ma ressource divine qui m'a donné le coup de main [...] mais qui m'a donné aussi la place de m'exprimer et de m'exploiter dans quelque chose de valorisant...ils me connaissaient pas et je pouvais déjà faire du bénévolat là [...] je démontrais les intérêts aussi, comparativement à d'autres jeunes, mais ils m'impliquaient beaucoup (Ivan).

Le parcours d'Ivan est particulier. Il est arrivé dans la rue en raison d'un impayé de loyer dans son premier logement à 18 ans, « une bad-luck » dit-il. Comme il ne savait pas où aller, il s'est dirigé vers le centre ville. De fil en aiguille, il s'est tourné vers des ressources communautaires pour les jeunes de la rue. Immédiatement, il s'est senti en décalage avec ces jeunes avec lesquels il ne partageait pas tous les mêmes éléments culturels (musique, sport, consommation, etc.), mais il a tout de suite eu envie de les aider et d'être du côté des intervenants :

[...] je préférerais plus être le bord qui donne de l'aide que le bord qui se fait aider, je faisais tout en mon possible. - **C'était genre...pas dans ta personnalité ?** - Non, non plus, comme je te dis c'est peut-être ma fierté, mais j'étais trop fière pour ça, t'sais me mettre en ligne avec mon petit plat, j'étais tout non, je voyais pas ça pour mon avenir, je voyais pas ça pour mon présent, je voyais pas ça pour moi, fait que je voulais rien savoir, je peux contribuer en aidant, mais en étant de l'autre côté je trouvais que je contribuais pas assez, fait que ça m'intéressait pas. (Ivan).

Après plusieurs expériences de pair aidant, il se dirige vers un emploi au sein d'une entreprise de vente. Il explique à ce sujet qu'il a toujours eu cette possibilité et cette capacité d'intégration et d'autonomie pour se débrouiller seul dans les réseaux professionnels et sociaux plus traditionnels.

[...] j'étais « réinséré » dans la société [rires] je travaillais dans une chope et puis je payais mes comptes et tout allait bien dans ma vie. J'avais quitté le centre ville parce que je voulais plus rien savoir. (Ivan).

Il ajoute que ces expériences lui ont permis de se trouver, de se découvrir et notamment, de remarquer son goût pour l'intervention sociale, sur la base des éléments artistiques notamment. En somme il se définit comme un jeune qui a eu besoin « d'expérimenter des choses pour se placer » :

[...] peut être quelqu'un qui en avait beaucoup à apprendre et puis qui en appris un peu plus fac ça me rend plus stable dans...je sais plus ce que je veux faire que ce que je veux pas faire, c'est pas mal ça. J'ai grandi à travers le projet [...] moi je dis beaucoup grâce à moi si ça avait été grâce au projet je pense que tout le monde qui sont passés dans le projet seraient rendus t'sais ou est ce qu'il voulait se rendre t'sais. (Ivan)

Après quelques temps, il décide de s'impliquer à nouveau dans le collectif des pairs aidants, à un niveau plus organisationnel cette fois-ci. Au regard de sa trajectoire, on peut dire qu'il a su trouver sa voie professionnelle dans la rue, aux contacts des intervenants qui lui sont venus en aide. Aujourd'hui, il reste impliqué dans le milieu social, il est intervenant communautaire auprès d'adolescents dans une maison de quartier de jeunes.

De même, Katerine, 27 ans, ex paire aidante, est intervenante sociale et entraîneuse de cirque. Elle s'engage dans ces activités pour pouvoir utiliser ses aptitudes artistiques et ses valeurs, en lien avec ce qu'elle a développé et appris au contact de la rue ou d'autres milieux. Dans cet extrait, elle revient sur ses différentes expériences en intervention sociale, que ce soit chez les pairs aidants ou dans son emploi actuel pour exprimer l'origine de son engagement pour des activités professionnelles et sociales dans lesquelles elle est aujourd'hui engagée :

[...] c'est là que ça m'a donné le goût si tu veux que ça l'a commencé quelque chose puis au niveau des formations aussi ça l'a été comme une petite base fac après ça même entre les deux projets [pairs] je te dirais quand je suis allée travailler en Afrique quelques mois tsé ça m'a donné des outils que j'ai réutilisé [...]...les compétences que j'avais utilisé dans le projet ça m'a aidé...puis pour le deuxième projet ça m'a donné une bonne expérience au niveau de l'organisation d'évènements [...] tsé quand même, aller chercher de l'argent aller faire tous les plans d'action etc. fac j'ai beaucoup appris [...] puis je rencontrais des jeunes [...] puis c'était beaucoup l'entrée en contact vu que t'es jeune puis que tu rencontres d'autres jeunes il y a comme une facilité de rentrer en contact, créer des liens pour après ça dès fois les référer aux intervenants qui étaient là, c'était mon rôle...(Katerine)

Cette jeune femme a toujours été à la fois dans la rue et la société. En fait, elle n'a jamais vraiment été « dans » la rue, elle a plutôt habité avec des jeunes de la rue et à combler certains besoins, à l'aide de pratiques marginales comme la quête ou le *squeegie*. Elle a toujours partagé sa vie entre un monde plus conforme et un autre plus marginal, entre son travail, ses fréquentations et quelques-unes de ses pratiques, ainsi son réseau est-il mixte. Elle connaît une socialisation marginalisée en quelque sorte « modérée », aux côtés de

personnes ayant connu la rue, mais avec une stabilité liée aux études et au logement. Elle dit à ce sujet avoir simplement « fréquenté » le milieu :

Je suis déménagée à Montréal mais pour aller au Cégep [...] j'avais des amis punks que je connaissais de X qui étaient à Montréal aussi, je les fréquentais comme ça, j'avais mon appart pis il y a une grosse gang de punks qui son venus rester chez moi mais tsé je les fréquentais donc je fréquentais le centre ville si tu veux les blocs, etc. je fréquentais le milieu des gens de la rue c'est ça, j'avais quand même mon milieu stable à côté. (Katerine)

Aujourd'hui, les choses ont quelque peu évolué puisqu'elle s'engage davantage dans la rue en tant qu'intervenante sociale et entraîneuse de cirque. Elle continue ainsi à partager sa vie entre ces différentes sphères. On ne peut pas réellement parler de « sortie » de rue pour Katerine tant elle n'est même pas « entrée » dans la rue. Mais on peut parler d'une maturité naissante, qui lui a sans doute permis d'avancer dans les directions qui lui plaisent et ainsi, de privilégier l'intervention sociale et le cirque. Elle évoque même une expérience « de power-trip » pour ce qui concerne le projet des pairs. En fait, les choses semblent assez naturelles et ne semblent pas différer d'un passage « normal » à la vie adulte. Elle évoque assez simplement l'évolution de soi et de son environnement pour parler des changements survenus après le projet des pairs aidants :

Je suis partie en voyage pis je suis revenue j'ai travaillé là [organisme communautaire] je faisais du cirque j'ai commencé à travailler dans le cirque social [...] pis les gens avec qui j'ai commencé à faire du cirque j'étais souvent avec eux fac tu sais tout le monde, si je prends la gang du début [ses fréquentations de la rue], tout le monde a évolué un peu c'est sûr qu'on s'est séparé un petit peu t'sais on se voit plus à chaque jour, à part quelques personnes. [...] tous milieux ont évolué [...] vu que j'avais des jobs, j'avais d'autres amis ailleurs aussi [...] je fais encore du cirque puis [le nom d'un organisme communautaire] c'est comme mes deux sphères (Katerine)

Elle a ainsi développé des compétences qu'elle cherche à employer dans d'autres contextes aujourd'hui. Elle a également procédé à une formation en intervention psychosociale après le projet des pairs aidants. On peut dire que sa logique d'action est aussi marquée par le compromis entre la marge et le centre.

En outre, Éric, 21 ans, actuellement pair aidant, dont nous avons déjà présenté la trajectoire complète plus haut, s'est tourné entre autres vers le cinéma pour permettre aux jeunes de la rue d'avoir une « tribune libre » dans la société. On retrouve également des engagements musicaux, dans des groupes punks généralement (Béa, Alain, Félix et Sarah par exemple). La production musicale permet d'exprimer artistiquement ses propres idées sur la société. Bref, ils sont nombreux à développer des qualités artistiques et surtout, à les utiliser à l'endroit des jeunes, comme un moyen d'expression visible.

Pour ce qui concerne véritablement l'engagement politique, les argumentaires sont précis et les lieux d'exercices nombreux, comme pour Éric. Il revendique d'ailleurs formellement son militantisme pour la défense de « l'expression libre » :

[...] une partie de ma job dans le projet des pairs c'est de rester militant. T'sais avec l'implication dans le programme « droits devant », avec la contestation de tickets farfelus [...] un autre projet dans lequel je travaille avec [X], notre mandant c'est de faire des films courts-métrages avec les jeunes de la rue. C'est tellement intéressant comme cadre [...] ben, on donne une voix aux jeunes de la rue, on leur donne accès à tout un média d'expression, par lequel ils n'auraient jamais accès ça prend quand même de l'argent pour les caméras, les systèmes de montage. Mais donner ça au monde qui est insoutenable, c'est important pour moi, la liberté d'expression, pour donner, pas juste la liberté de l'expression, mais la gratuité de l'expression (Éric).

De même, Naomi cultive ses propres valeurs et idéologies. Dans ce sens, elle revient sur ce qu'elle a développé dans la rue pour la liberté des jeunes de la rue et contre l'anarchie et le chaos :

Je suis pas mal la seule qui avait pas cet espèce d'anarchie chaos, que l'anarchie que toutes les jeunes disaient : « Ah fuck les politiques, fuck toutes, vive l'anarchie », puis l'anarchie pour avoir de la liberté, pis se foutre de tout le monde ,,». Moi j'essayais d'expliquer, d'être libre et de faire ce qu'on a envie de faire, tant que ça brime pas la liberté d'autrui [...]Y'a des gens qui se souviennent juste des éléments négatifs, y'a des gens qui se souviennent juste des éléments positifs, pmoi je me souviens des éléments positifs puis je considère pas que c'était une mauvaise partie de ma vie je pense que ça m'a fait apprendre plus de choses puis plus grandir d'une manière différente puis peut être avec plus de tolérance par rapport aux échecs puis aux petites affaires plattes de la vie (Naomi).

Son parcours de rue est marqué par un désir important de s'affranchir en tant que « mineure émancipée » à 17 ans : « j'avais plus de liberté [...] j'étais vraiment plus heureuse dans la rue qu'en centre d'accueil », nous explique Naomi. Mais rapidement, elle est happée par la rue et la consommation. Les deux expériences se confondent pour ne former plus qu'un : l'injection d'héroïne. « J'avais une consommation industrielle », raconte-t-elle à ce sujet. Pour cette même raison, son expérience de rue est également composée de prostitution, de stratégies de survie, de petites « jobbines », telles les ménages ou encore, l'utilisation de ressources communautaires pour jeunes femmes.

Avec du recul, elle pense que sa socialisation marginalisée lui a permis de se trouver et de trouver petit à petit un désir de s'engager dans la rue, au nom de ses propres expériences et valeurs. Elle pense ainsi être restée « la fille que j'étais dans le temps, mais juste un peu plus vieille, un peu plus mature, puis plus intelligente ». Après l'expérience de rue, la trajectoire de Naomi correspond à une nouvelle quête pour son libre équilibre personnel. Elle est fortement marquée par le désir d'arrêter la consommation de drogues, ce qui nécessite même un éloignement temporaire. En outre, le projet des pairs aidants lui a été favorable pour passer à autre chose et construire un pont entre les expériences passées et futures :

On a appris plein de choses puis aussi la valorisation de travailler, la confiance en soi, etc. [...] c'est sûr que c'est le parcours qui m'a aidé, si j'avais fait juste le projet des pairs, je serais peut-être pas ici, mais c'est sûr que ça m'a peut-être donné la soif de vouloir faire ça, de vouloir travailler dans le communautaire, aider les gens [...] c'est moi en premier qui avait dit bon, je veux faire ça [exemple d'intervention témoignage dans les écoles], parler à des jeunes, parler à des plus vieux par rapport à mon expérience, puis finalement, je me le suis fait offrir. (Naomi)

Sa participation au collectif est certes marquée par d'importantes rechutes, mais elle lui permet de découvrir son intérêt pour l'intervention sociale. Son rapport à ses expériences

semble se déterminer ainsi et même, évoluer dans une nouvelle direction plus claire, enfin savoir ce qu'il est important de garder et inversement. Elle dit à ce sujet :

[...] j'étais un peu plus intellectuelle que les autres, j'avais le nez dans les livres [...] c'est sûr que mes idées ont évolué avec le temps [...] C'est sûr que mes idées ont évolué avec le temps puis j'ai évolué aussi [...]. À 16 ans, j'avais les collants tout déchirés, mais à 28, je suis pas sûre que ça soit une bonne idée que j'ai des collants tout déchiré, je travaille facile le look va tranquillement avec, je reste avec un look assez marginal (Naomi)

Elle n'est plus une jeune de la rue aujourd'hui, mais une jeune « engagée » dans la rue, l'intervention sociale et de ce fait, son rapport à cet espace urbain est de plus en plus professionnel. Cependant, elle n'a pas de contacts directs avec la rue ou les jeunes, mais elle travaille plutôt avec un public d'hommes itinérants. Cela étant, elle pense pouvoir y appliquer les mêmes valeurs d'aide.

Suivant une idée politique, Olivier âgé de 28 ans, étudiant a d'abord été attiré par la rue, pour la capacité des jeunes à exprimer leur refus de certaines valeurs conformistes. Il a une connaissance de la philosophie marginale, mais pas une « vie de rue », affirme-t-il. En fait, cet ex pair aidant a plutôt « côtoyé » le milieu des jeunes de la rue en leur donnant un coup de main pour l'organisation d'activités artistiques et intellectuelles. Il a participé au projet des pairs aidants pendant deux ans. Il nous explique qu'il a toujours observé les jeunes de la rue avec beaucoup de recul :

Ils vivaient autrement, pis c'est ça que je trouvais intéressant et puis c'est ça mon intérêt, dès l'origine, pour les jeunes de la rue quand je connaissais pas encore ça, quand j'ai 18 ans, pis encore aujourd'hui, c'est le même intérêt que j'ai, c'est-à-dire, pas tant cette facilité là, mais cette force de dire que je refuse les choses. (Olivier)

Ses expériences professionnelles ou de bénévolat lui ont permis de développer des « créations » intéressantes pour les autres et pour lui-même. Il a ainsi construit un pont entre la marge et le centre, à travers ses interventions. Il a pu exprimer sa proximité intellectuelle ou spirituelle avec les jeunes de la rue à certains égards, notamment à travers

les pairs aidants (être soi-même, même si c'est différent de la « norme », « résister au système »). Il a cherché nous a-t-il dit, à allier plaisir et travail et à réaliser les projets de son choix :

C'est la première opportunité de faire quelque chose qui peut te plaire...comme nous [dans un des ses projets] on l'a envisagé dans cette logique là [...] c'est-à-dire que travailler peut devenir un plaisir [...] c'est pas comme un fardeau [...] l'idée de travailler c'est comme une concession sur la liberté, une concession sur la vie...et puis les pairs aidants pour beaucoup de gens c'est comme cette transition là d'autant plus qu'il y avait beaucoup de tolérance dans le système des pairs aidants, ce qui est bien et qui était comme nécessaire pour que les gens en profite pour qu'ils réalisent ce qu'ils sont avec le temps [...] je pense qu'il y a aussi ce constat là qui peut être le fun, tu es payé pour faire ce que tu aimes quoi, juste jaser avec les gens que tu connais déjà ou que tu connais pas mais avec qui tu as envie de discuter [...]. (Olivier)

Cette proximité avec la rue a duré environ dix ans, pendant lesquels Olivier a pu réfléchir sur lui-même et sur sa place dans le monde :

[...] je pense que ça m'a permis de concrétiser des choses ce projet là...je pense que ça l'a été hyper formateur [...] d'ailleurs je l'ai pas dit durant toute l'entrevue, je pense que ça l'a été quelque chose...un accomplissement pas tant personnel que collectif dans une société comme dans une collectivité [...] pour moi ça l'a concrétiser cette question là [...] ça l'a expérimenté cette espèce de philosophie là que j'avais en tête, qui est fondamental [...] c'est-à-dire que tout le monde est pareil d'une certaine façon, c'est une apparence l'histoire de l'itinérant...c'est sûr [...] il ya des différences individuelles bien précises, on peut pas s'entendre sur tel aspect t'é comme toi tu vas manger chez Mac Do, moi j'y vais pas...mais tsé on peut bien en discuter longtemps [...] mais pour moi c'est un détail, après ça tout le monde est un peu pareil et puis dans le fond, ce qui t'intéresse c'est justement confronter les expériences, de mettre en commun les expériences de chacun, de voir c'est quoi notre point de rencontre, il y a toujours un point de rencontre, [...] puis moi les pairs aidants et [mon autre projet] ça m'a aidé à concrétiser cet aspect là de la vie entre guillemets et puis après ça. (Olivier)

Il est toujours resté originalement inscrit dans la société et il partage l'idée du refus de certaines valeurs sociétales :

[...] le milieu des gens de la rue, c'est une preuve de refus. C'est-à-dire qu'on refuse certaines choses de la société qui sont non adéquates, puis ça je pense que c'est un geste fort en soi d'assumer ce refus là et le mettre de l'avant [...] un de mes premiers apparts, [...], en dessous de chez moi, la porte d'à côté, il y avait un organisme qui existait à l'époque, un organisme communautaire qui était mené par une bonne femme assez tripante j'ai oublié son nom elle aussi et puis, ils donnaient de la bouffe les mardis. Puis ça après, ça l'a été récupéré mais ça venait de là-bas, cette idée de récupérer de la bouffe un peu désuète [...]. D'abord moi j'avais pas d'argent, alors je profitais de ce service là, et puis là j'ai rencontré plein de gens de cette vie marginale là (Olivier).

Aujourd'hui, il a fait le choix de se tourner vers des études dans le domaine des arts visuels. Pour l'heure, il semble encore se poser la question de son engagement politique, en vertu de son attachement éthique à la marginalité :

[...] je suis un artiste, je travaille à mes affaires, mais quand je me retrouve sur le coin de la rue, la personne que je vais rencontrer qu'est-ce que je vais lui dire, je vais-tu être disponible ? (Olivier)

Étudiant, il ne souhaite pas prendre « l'étiquette de jeune de la rue » et ainsi, n'est plus pair parce qu'il se refuse à « mettre des chiffres » pour obtenir les financements nécessaires à ses projets, « c'était complètement l'antithèse de ce qu'on faisait » dit-il à ce sujet. Il fait ici allusion, en quelque sorte, à un désaccord naissant avec le milieu communautaire qui lui a fait penser qu'il était temps pour lui de quitter ce milieu. Ce revirement de situation ne l'empêche pas de rester en accord avec les valeurs qui l'ont mené à côtoyer la rue et les jeunes. Il est aujourd'hui dans « un processus de création » et, même s'il prend du recul à travers ses études, il explique qu'il a « d'autres projets sur le papier » avec certains organismes communautaires, « c'est un peu eux qui seraient encore mon seul lien » ajoute-t-il.

La dernière forme d'engagement communautaire est à comprendre dans le sens de l'intervention sociale. Elle revêt aussi nombre d'aspects politiques et concerne directement le terrain des revendications pour la marginalité, puisqu'elle est destinée à un public très proche de soi. Comme le résume Alain, 25 ans, cet engagement correspond à ce qu'il est, et c'est un travail rémunéré qu'il aime, justement pour les liens qu'il peut maintenir avec ses expériences marginales, développées dans la rue et, réemployées dans le projet des pairs et dans son travail d'intervenant :

Pour moi pair aidant ou être intervenant c'est la même affaire, ça ne change rien. On ne change pas...c'est pareil [...] pour une fois, j'ai d'autres expériences de travail, que j'ai

plus ou moins aimées, mais que je faisais pour l'argent j'ai travaillé dans des usines, j'ai travaillé dans l'imprimerie, mais je faisais ça pour le cash, tandis que là je travaille, j'aime ce que je fais, je ne regarde pas l'heure, les chiffres ne me paraissent pas long (Alain).

Alain a vécu pendant environ 5 ans dans la rue. Son expérience est surtout marquée par des voyages initiatiques à travers l'Amérique. Elle s'apparente à un phénomène de fuite du milieu familial et à un goût prononcé pour la « liberté » qu'il pense trouver dans la rue, avec ses « semblables », les punks, pour « être bien ». Il refuse de « s'engager » dans quoi que ce soit, parce que ce n'est pas être « libre » ni « autonome » d'après lui. Bref, il cherche à s'affranchir de toutes contraintes sociales. Son expérience est marquée par une consommation importante de drogues. Il explique qu'il a « trippé » près de quatre années dans la drogue et que ses voyages ont été initiés parfois par la volonté d'arrêter de consommer, pour se « concentrer sur d'autres choses ». Il lui a ainsi été difficile de quitter ce milieu parce qu'il y a développé des liens importants avec quelques personnes, il raconte qu'il est entre les deux aujourd'hui :

[...] le fait d'avoir un endroit stable, le fait que moi j'ai un appart, je considère que je me suis sorti de la rue, mais en quelque part d'autre, c'est un milieu avec lequel j'ai comme un sentiment d'appartenance [...] j'ai comme...entre les deux; je ne suis pas dans la rue, mais c'es tun milieu avec lequel j'ai toujours vécu pareil.

La fin de sa socialisation marginalisée est marquée par plusieurs éléments. Il s'agit de soigner sa toxicomanie et pour ça « il a fallu quitter le milieu dans lequel [il était] » explique-t-il. Ce processus est graduel, c'est-à-dire, qu'il se rend d'abord dans sa ville natale chez un membre de sa famille, il rencontre là-bas une jeune femme avec qui il entretient une relation amoureuse, aujourd'hui encore. Cet évènement va l'amener progressivement à une nouvelle stabilité de vie à travers le logement, le dispositif des pairs aidants, puis une formation en intervention sociale et enfin, un emploi en tant qu'intervenant social de rue. Ainsi, Alain aime son emploi qui le valorise et qui n'est pas

juste une « job alimentaire », il explique qu'il est devenu pair par son expérience et son vécu à la marge, notamment d'utilisateur de drogues à injection (UDI) :

[...] ce qui m'intéressait dans ce projet là c'était d'arrêter de consommer puis je voulais travailler là dedans. "ça faisait longtemps que je voulais faire du travail de rue [...] ça m'intéressait vu que j'étais un ancien UDI. (Alain)

Dans ce sens, il garde toujours un « sentiment d'appartenance au milieu de la rue » comme il le dit lui-même. Il se manifeste à travers ses fréquentations, son emploi tourné vers ses expériences antérieures et son *look*, toujours punk. Ainsi son mode de vie est balancé entre des éléments relatifs à la conformité (une stabilité dans le logement, sa relation amoureuse, son emploi, l'arrêt de la consommation de drogues) et des éléments relatifs à la marginalité (son look, ses fréquentations, son emploi en lien avec la rue, une certaine liberté dans ses choix e vie).

Dans cet ordre d'idées, Éric et Sarah sont engagés au sein du collectif présentement. De plus, des ex pairs sont parfois intervenants sociaux de rue, comme Alain, Béa, Félix, Katerine, Naomi, Paul et enfin, Ivan. Au final, il est possible de revenir sur le contexte de la modernité avancée, pour ajouter un caractère d'authenticité à ces actions. Effectivement, selon la définition de Taylor (1992), ces individus sont leurs seuls maîtres, sans pour autant être égoïstes, soit centrés sur eux-mêmes. Ils cherchent à créer leurs espaces d'expression à travers des engagements originaux. Ils se sont appropriés des symboles marginaux et veulent maintenant agir dans ce sens et dans le sens contraire de la conformité parfois. Cela se traduit alors par une adaptation de soi, soit, un « compromis » entre la marginalité et la conformité.

La particularité de la logique de « compromis » résulte de cette volonté de s'engager dans la société par et pour la marge. Elle concerne des jeunes qui refusent une place qui les obligerait à refouler leurs aspirations, pour lesquelles ils s'investissent. Afin de s'en donner les moyens, on s'arrange avec la conformité dans son mode de vie, mais pas forcément en tout point. Ainsi, on n'évolue pas nécessairement dans les « rangs » et ce, même si l'on ne s'engage pas dans une lutte acharnée contre tous les courants de pensée conformistes. Ces jeunes font rapidement le constat de l'inadéquation entre leurs motivations, leur identité sans doute, et un certain nombre d'éléments de la conformité (les contraintes, l'organisation économique ou politique, etc.). Sans faire une croix sur l'inscription de leur mode de vie dans la société, ils trouvent un « espace intermédiaire » (Rouilleau-Berger, 1995) de « compromis », entre le tout conforme et le tout marginal. Ils restent libres, tout en s'arrangeant avec certaines contraintes, autrement dit, ils se trouvent une marge de manœuvre efficace, grâce au dispositif des pairs aidants parfois, sans doute pour la première fois. Toutefois, leur principal désir est de s'émanciper de la conformité.

L'objectif est donc de pouvoir « être » et non de se laisser imposer une conduite particulière, non désirée. C'est précisément dans ce sens que l'on retrouve des éléments de la description de l'identité engagée de Bajoit (2000; 2003). La recherche du compromis est un moyen d'assouvir son besoin de liberté pour vivre, circuler, penser et ensuite peut être, s'arranger avec la conformité. Ce n'est pas une acculturation totale à la société, ni un coup d'épée dans son dos, mais peut-être ce que l'on appelle communément un « contre pouvoir », au moins idéologiquement. En effet, c'est défendre un point de vue différent. Le compromis c'est savoir « dealer » avec une place dans la société, malgré le sentiment d'être différent de la norme établie. C'est donc d'abord être conscient de cela, pour construire

ensuite un mode de vie qui laisse entrevoir une certaine logique d'action. Finalement, c'est être authentique dans la conduite de ses actions. Ainsi, des oppositions affirmées ressortent, comme l'indique notamment certains propos soutenus par Éric. Son engagement militant est plus ou moins présent, tout au long de ses voyages initiatiques en Amérique, lors de son « éducation populaire ».

De même, l'engagement d'Olivier repose sur l'expression de son refus de certaines normes et valeurs sociétales. Il a bâti de nombreux projets en tant que pair aidant, il a par exemple été à l'origine de la création d'une bibliothèque mobile. Son parcours correspond à une quête de Soi par la marge. D'ailleurs, lorsqu'on lui demande qui il est maintenant, il répond que toutes ces expériences l'ont mené à un accomplissement personnel et professionnel « [...] Ben je pense que ça m'a permis de concrétiser des choses ce projet là...je pense que ça l'a été hyper formateur ».

Félix, 28 ans, ex pair aidant, illustre également cette acceptation somme toute relative de la conformité. Autant fait-il un choix pour la marginalité, à travers sa « sous culture skinhead non raciste », autant accepte-t-il certaines contraintes sociétales. Il a toujours eu un logement stable et un emploi pendant ses expériences de rue. Il continue par exemple ses études, en parallèle à sa socialisation marginalisée. Félix a toujours évolué à la fois dans la rue et dans la société. C'est-à-dire qu'il retrouvait ses amis dans la rue après l'école. Il avait un logement stable chez ses parents d'abord et puis un appartement seul par la suite. Il cherchait à vivre sa différence culturelle dans la rue, analyse-t-il. Il a ainsi pu évoluer dans « un mode de vie de rue » qu'il compare clairement au processus de socialisation, à la recherche de l'indépendance et de l'autonomie d'action :

[...] c'était plus des lieux sociaux. Des lieux juste de la rue. C'est juste nous autres qui étaient dans rue, on était tout le temps là [...] Tout ce que je peux dire, c'est que avant le premier projet, pendant le premier, la sous-culture punk était liée au mode de vie des jeunes de la rue, parce que ça faisait partie de la sous-culture punk en même temps et vice versa. C'est tout ce que je peux dire. - **Pour l'exprimer ça se passe dans la rue ?** - C'est les lieux de socialisation souvent entre autres, dans la rue. Il y a des spectacles, il y a bien d'autres affaires. C'était sur Sainte Catherine. (Félix)

Dans sa trajectoire, tout à l'air de s'enchaîner naturellement. Dans son discours aussi, avec son recul sur ses expériences, il présente les choses de manière logique et systématique.

[...] j'ai pas un mode de vie de la rue là ! Mais c'est comme j'te dis, ça... Mais en tout cas, à mon âge là. J'vas pas niaiser sur Sainte Catherine. À un moment donné, c'est... l'évolution. T'sais j'ai encore un band, je fais encore des shows, j'organise des shows. Mais t'sais c'est vraiment plus basé sur la sous-culture. La sous-culture a pas une emprise sur la rue, fait que c'est plus la sous-culture qui a changé... (Félix)

Aujourd'hui, il est engagé dans l'intervention sociale de rue parce qu'un emploi de ce type répond à ses représentations du travail :

Il me fallait un emploi, mais tu sais quand tous les jobs que t'as accès c'est de la restauration de merde, ben c'est sur que si y a un emploi qui est dans le social là, on va pas cracher là-dessus, sans compter que on était là pour ça. - **Des convictions ?** Ouais tu sais. Oui, en en effet ça fitait. J'étais pas confronté, ça allait parfaitement. (Félix)

Par ailleurs, il est intéressant de noter que Félix a toujours distingué son lieu de socialisation principal (la rue) de son lieu de vie secondaire, où il dort, où il travaille. Il n'oppose pas ces deux lieux géographiques distincts, il incarne les deux à la fois, avec ce que la marginalité lui apporte culturellement et socialement et avec ce que la conformité lui procure professionnellement et financièrement, entre autres. D'abord au sein du dispositif des pairs aidants et dans son emploi d'intervenant social aujourd'hui.

Quant à Sarah âgée de 27 ans, paire aidante, elle réussit également à construire un « compromis » qui lui convient. Ce sont ses goûts pour l'entraide, les voyages et la vie en communauté qui l'ont séduite dans cette expérience marginalisée. Elle a souhaité vivre sa différence dans la rue, mais elle n'est pas en contradiction avec la conformité pour autant.

Elle a toujours eu une logique d'action de compromis, c'est-à-dire dans son cas, un mode de vie partagé entre des éléments conformes et des éléments marginaux. En fait, de retour d'un voyage, elle prend goût à la vie en communauté, l'autogestion au sein d'un groupe de colocataires, l'entraide, le partage et la collaboration, le *look* punk, etc. Elle n'a pas connu une expérience de rue en tant que « trips de consommation ». À ce sujet elle explique qu'elle est plus préoccupée par sa santé que par le désir de triper.

Dans le cas de Sarah, on ne peut pas parler de « sortie » de rue étant donné que son rapport et son engagement sont toujours restés intacts. Elle se considère toujours ancrée de la même façon dans le milieu des jeunes de la rue, d'autant qu'elle est actuellement paire aidante, « je pourrais déménager dans un appart tranquille, ça resterait mes amis pareil » dit-elle à ce sujet.

Elle nourrit encore des projets artistiques et culinaires pour les jeunes de la rue aujourd'hui. Elle participe également à un projet pour développer ses compétences artistiques dans le cirque notamment. Aujourd'hui, Sarah ne sait pas encore ce qu'elle va faire après les pairs aidants, mais elle évoque des projets dans le domaine du cirque ou de la musique punk. Cette jeune femme explique qu'elle souhaite maintenir des liens avec un état d'esprit communautaire parce que, « [...] ça nous coûte vraiment pas cher, on a un espace, puis, je pense que c'est toute l'histoire aussi, les valeurs [...] ». En outre, elle tient encore à garder un *look* marginal, même si on fait l'amalgame entre elle et les jeunes de la rue, dans les ressources où elle travaille par exemple.

Enfin, Paul, 26 ans, a toujours été inscrit dans une forme de stabilité liée au logement, et aux études au CEGEP, puis à l'université. Pour lui, c'est d'abord parce qu'il se sent différent dans la société qu'il se dirige vers les jeunes de la rue :

[...] j'étais déjà quelqu'un qui était assez marginal, j'me retrouvais pas partout dans les gens que j'voyais au cégep ou encore dans les voisins autour, j'me retrouvais ben plus au centre ville, avec des gens qui me ressemblaient [...] En fait, j'ai toujours eu un logement, j'ai toujours eu une place où rester, que ce soit une chambre, que ce soit un appart, mais n'empêche que je fréquentais le milieu de la rue [...] je fréquentais le milieu de la rue, je voyais des gens qui étaient dans la rue, c'étaient mes copains, mes amis, mes amies. (Paul)

Aussi a-t-il toujours gardé un pied dans la conformité et la marginalité, mais avec cet esprit critique, dont les individus inscrits dans ce type de rapports savent faire preuve. Bref, s'ils acceptent certaines contraintes sociétales, ce n'est pas n'importe comment. Avec cet état d'esprit, Paul a réussi à se tourner vers les systèmes conventionnels pour obtenir de l'argent, à travers une job « 9 à 5 » :

[...] c'est sûr qu'aller travailler [dans une épicerie] pis se raser la crête, c'est pas l'fun, aussi de travailler [...] dans une job qui colle pas à tes valeurs c'est très dur, j'étais pas content de favoriser la surconsommation, en travaillant dans une épicerie, où c'est ça l'idée première, c'est de consommer, acheter, consommer, dépenser, gaspiller, tout le tralala, ça me frustrait, en même temps, j'aimais pas ça porter une cravate, j'aimais pas ça être gentil avec de gens qui étaient totalement imbéciles, parce que je crois pas que le client à toujours raison (Paul).

On comprend ainsi à la fois son détachement idéologique de la conformité et sa capacité à en utiliser tout de même des éléments lorsqu'il rencontre des difficultés personnelles. Cela étant, cette expérience de travail le confronte de plein fouet et lui révèle tout ce qui le différencie et donc, le caractérise.

À l'image de Félix ou d'Olivier, Paul a développé une proximité avec le milieu de la rue, mais il a gardé en même temps un mode de vie stable. Son expérience dans la rue est avant tout marquée par la fréquentation de punks et la consommation occasionnelle de quelques drogues.

Il s'est également engagé aux côtés des jeunes de la rue, d'abord pour la distribution spontanée de seringues et ensuite dans le collectif des pairs aidants, « je venais aussi chercher du matériel d'injection pour mes amis » dit-il à ce sujet. Ce goût pour l'entraide est à l'origine de ses engagements actuels dans la rue en tant qu'intervenant social. Toutefois, il a envie maintenant de « passer à autre chose » explique-t-il, de s'impliquer ailleurs, dans d'autres sphères de sa vie, pour des raisons financières, mais aussi, pour des raisons personnelles, tant ses fréquentations ont changé. Peut-être que ce « compromis » a ses limites ?

En somme, cette logique d'action sert à trouver un juste milieu entre les valeurs rattachées à la conformité et les valeurs de liberté, de solidarité, les « trips » permis dans la rue. Le collectif des pairs aidants favorise justement ce compromis. Cette aventure professionnelle, à la fois conforme et marginale (un emploi stable, dans un lieu atypique), permet apparemment de trouver des outils à l'expression de sa différence. L'analyse des parcours des pairs aidants inscrits dans cette logique d'action montre qu'ils semblent avoir trouvé un arrangement pour leurs interactions dans la société qui puisse tenir compte de leur socialisation marginalisée. D'une certaine manière, cet environnement de travail et de vie conjoint semble apporter une structure à l'attachement à la marginalité, à leur inscription dans la conformité et à leurs différentes formes d'engagements professionnels, artistiques, politiques et communautaires. Avant d'en arriver à ce point de compromis, l'envie première est de s'émanciper de la conformité. Ensuite, certains continuent à être en décalage, à ne pas partager des aspects idéologiques et politiques dominants dans notre société. Mais, ces jeunes semblent avoir construit, au moins professionnellement, ce « compromis » identitaire, entre marginalité et conformité.

Selon notre propre lecture analytique la figure des « engagés » rassemble des jeunes femmes et hommes ayant trouvé des moyens de vivre leur différence relativement à leur marginalité, c'est-à-dire, de l'exprimer et l'affirmer professionnellement, entre autres. Ils ont abouti à leurs fins, avec le sentiment de l'avoir fait eux-mêmes et semblent ainsi en partie reconnus par les autres dans ce choix. En effet, force est de constater l'engagement dans une profession à caractère social de tous les engagés. Cela veut bien dire que la société leur reconnaît, sur un terrain professionnel au moins, des qualités issues de leur socialisation marginalisée. Ils participent au projet des pairs aidants ou sont devenus intervenants sociaux, à l'issue de leur participation au projet.

Ainsi, une dynamique d'engagement pour la marginalité et une logique d'interaction avec la conformité basée sur un « compromis » authentique correspond à ce qui est, dans nos termes, une figure identitaire « d'engagés ». Leur projet de vie est marqué par un fort sentiment d'appartenance à une forme de marginalité ayant, bien entendu, évolué. Ils sont nombreux comme Félix, Katerine ou encore Sarah à employer le mot « évolution » dans leurs entretiens au sujet de leur passage des expériences de rue aux expériences de pairs ou de professionnels de l'intervention sociale.

Cela étant, un travail individuel important est à l'origine de cette « prouesse » sociale. Paul insiste sur ce travail de longue haleine qu'il lui a fallu mener pour en arriver là où il se trouve aujourd'hui, soit dans ce que nous appelons « l'engagement » :

[...] on associe souvent les pairs aidants comme des gens qui se sont réinsérés [...] comme le « success story », c'est comme tellement beau, c'est tellement romantique. C'est aussi un peu fatiguant, finalement on enlève tout le pouvoir aux gens, de dire que c'est ces gens-là, eux-mêmes, qui ont décidé de passer à un autre affaire. Mais non estie parce qu'on dit tout le temps que c'est grâce au groupe des pairs aidants, voilà, une bonne main d'applaudissement [il applaudit], c'est assez frustrant [...] c'est pas grâce aux pairs aidants, puis c'est grâce uniquement à moi-même, c'est pas plus compliqué que ça... (Paul).

En outre, cet extrait nous rappelle que l'engagement ne signifie pas maintenir ou transposer tous les éléments de la socialisation marginalisée. Les pairs et les ex pairs aidants arrivant à une telle logique d'action et finalement, une telle figure identitaire ont fait un tri dans les éléments qui composent leur mode de vie de rue pour choisir les éléments qu'ils peuvent maintenir après l'expérience de rue. Ainsi, il apparaît qu'il leur est souvent important de s'engager professionnellement dans le sens de leurs expériences marginales. C'est pourquoi l'on retrouve essentiellement des pairs et des intervenants sociaux dans ce type idéal.

Les discours des engagés démontrent un certain recul sur l'expérience de rue, notamment lors de leur participation au collectif des pairs aidants. En réalité, c'est la première fois qu'ils intègrent des acquis marginalisés dans des sphères conformes de l'intervention sociale. Ainsi, Alain, Béa, Éric, Félix, Ivan, Katerine, Olivier, Naomi, Paul et Sarah ont intégré professionnellement ces expériences, tout en maintenant un lien social, politique ou éthique avec la marginalité. On entend ainsi l'authenticité de leur engagement qui résonne tout au long de leurs parcours, en raison de leurs volontés accrues de véhiculer leurs cultures, leurs idéaux politiques ou plus simplement, leurs identités marginalisées.

Félix par exemple a connu une évolution « naturelle » vers l'intervention sociale. En outre, il défend la reconnaissance d'une marge de manœuvre dans la société, pour l'expression de sa sous culture skinhead non raciste. Il est d'ailleurs toujours en lien culturellement et professionnellement avec la marginalité (son emploi, ses activités musicale et militantes).

Le passage suivant nous montre le pont professionnel qu'il a finalement réussi à construire :

[...] Le premier projet, j'étais plus content d'avoir quelque chose de plus valorisant qu'une job aliénante. Le deuxième, je voulais un emploi plus stable et je voulais faire du social. Puis j'ai trouvé une job à travers ça. J'ai collé après (Félix).

Dans un autre registre, Paul est déjà venu en aide aux jeunes de la rue, dans le collectif des pairs et continue aujourd'hui, à travers l'intervention sociale. Naomi a également réussi cette intégration des acquis marginalisés d'une autre façon parce qu'elle n'évolue pas dans le milieu des jeunes de la rue. Elle a trouvé un emploi d'intervenante auprès d'un public d'itinérants adultes. Cependant, elle a eu plusieurs expériences auprès des jeunes, bénévoles et salariées :

[...] y a ben des choses que je faisais avec [un organisme communautaire, dit-elle...] j'avais participé à une pièce de théâtre [le nom de la pièce] qui a été repris par le théâtre parmi nous... j'ai toujours été dans le milieu à faire d'autres choses, je faisais du bénévolat pour [un autre organisme communautaire] j'ai fait des témoignages dans les écoles [...] ici je travaille plus avec des hommes plus âgés, c'est alcoolisme, il y a de la coke un peu, mais c'est pas la même chose, je me sens pas être encore dans mon milieu (Naomi).

Les rapports à la marginalité et à la conformité de Béa rejoignent également les éléments relatifs à la figure identitaire des « engagés ». Son parcours est davantage marqué par la consommation de drogues. Elle arrive dans la rue par impulsivité et trouve son expérience difficile, mais elle a tout de même aimé ça. En fait, ça lui a permis de se trouver, « de se développer » explique-t-elle. Cela étant, Béa essaie de couper tous ses liens avec la rue au moment de sa « sortie » de la rue, ou plutôt, de la consommation, en raison d'un diagnostic d'hépatite C. Elle explique qu'elle cherche à se « reprendre en main ». Ainsi, elle a tenté de « s'acclimater » à la société en enlevant toutes les marques symboliques de son mode de vie de rue.

J'ai détesté ça pendant 2 ans, je ne veux rien savoir d'aller là-bas [la ville dans laquelle elle a tenté cette expérience], je suis vraiment contente d'être revenue ici. J'avais un mohawk, je l'ai coupé, j'avais un anneau dans la lèvre, je l'ai enlevé, j'ai teint mes cheveux en noir, rien à faire [elle ne trouvait pas d'emploi]. Pis finalement, il y a un projet qui startait [...] en environnement paysager [...]. (Béa)

Son essai est vécu comme un échec tant les problèmes d'interactions avec la « norme » sont trop importants, malgré tous ses efforts pour s'adapter aux critères sociaux dominants, notamment en ce qui concerne son apparence. Ses amis l'ont beaucoup aidé dans cette

entreprise et elle n'a d'ailleurs jamais coupé les liens avec eux. Cependant, Béa a voulu renverser la tendance, pour construire son identité dans une autre direction. Cette jeune femme évoque ses réflexions sur sa marginalité et son besoin de créer un mode de vie certes différent, mais toujours dans ce même sens marginalisé :

[...] j'étais décidée, je sentais que s'il ne se passait pas de quoi j'allais mourir, ça n'avait pas de bon sens. Je pourrais dire que malgré tout ce que j'ai vécu, tout ce que j'ai passé au travers, si c'était à recommencer je le referai, tout. Parce que c'est vraiment ça qui fait qui je suis aujourd'hui, le caractère que j'ai, la personnalité. Si je n'avais pas vécu toutes ces choses là, je ne serais sûrement pas la même personne, je n'aurais sûrement pas rencontré les gens que j'ai rencontrés non plus, si je n'avais pas fait tout ça (Béa).

Aujourd'hui, elle est satisfaite de pouvoir intégrer positivement ses expériences de rue, c'est-à-dire, de mettre en pratique son vécu et ses expériences de terrain. Elle a des projets qui ne sont pas nécessairement dans la continuité de ses aventures passées. Elle a ainsi réussi à trouver un engagement professionnel qui tienne compte de ce qu'elle est. Elle maintient une stabilité professionnelle et personnelle et conserve toujours une identité marginale, comme en témoignent notamment son *look* et sa passion pour les groupes de musique *punk*. Cette expérience de socialisation lui a permis de se trouver et puis, grâce à une grande capacité de projection dans l'avenir, dans le sens de son attachement à sa marginalité. Béa compte rester dans sa job d'intervenante pour l'instant; elle cherche « à mettre les priorités à la bonne place ».

Les « engagés » sont en fait de véritables acteurs dynamiques, apparemment assez matures pour être en capacité d'intégrer leurs expériences marginalisées dans leurs réalisations professionnelles et sociales. Il est légitime de les trouver authentiques tant ils semblent avoir cette capacité de projection dans l'avenir sur la base de leurs expériences marginales. Leurs ambitions sont fortement ancrées en eux et ils réussissent à les respecter par des choix stratégiques, souvent professionnels. Ils procèdent à ces choix durant leur expérience

de rue parfois, comme le montre le parcours d'Éric, notamment à travers son engagement politique.

Pour autant, Olivier est aujourd'hui plus dans l'authenticité que dans l'engagement direct. Il a apparemment fait son « bonhomme de chemin » et a employé ce que cette socialisation composite, tantôt conforme, tantôt marginalisée, lui a apporté, avant de se consacrer à ses études. Il partage ainsi cette idée selon laquelle le collectif est un tremplin pour la réalisation personnelle et professionnelle ; pour lui les pairs, c'était « [...] de faire des projets qui émergeaient de leurs propres intérêts [...] ». Depuis, Olivier s'est plutôt engagé dans la conformité, même s'il garde en lui des valeurs politiques de défense de l'image et des valeurs des jeunes de la rue :

[...] Pour moi, le milieu des gens de la rue, c'est une preuve de refus. C'est-à-dire, qu'on refuse certaines choses de la société qui sont non adéquates pis ça je pense que c'est un geste fort en soit d'assumer ce refus là et de le mettre de l'avant...de la part des jeunes eux-mêmes, mais donc je trouve qu'il y a quelque chose qui est ouvert là...idéologiquement ou si tu veux émotivement, ça me convient de faire ce geste là, de refuser telle ou telle chose...c'est un refus général, mais il y a plein de petits refus là dedans, c'est-à-dire que unetelle norme, on n'en veut pas [...] (Olivier).

Cet extrait nourrit en fait nos arguments concernant l'idée d'une résistance dans l'action des engagés. En effet, ils s'engagent pour la marginalité, dans le sens de leurs valeurs et *in fine*, de leurs identités. Ils utilisent alors efficacement la conformité et s'ils s'inscrivent dans la société, c'est en refusant certaines contraintes, en discutant certaines limites et en résistant à certains de ses principes.

Ces jeunes engagés construisent en fait une sorte d'identité authentique qui n'est ni le portrait de la marginalité, ni celui de la conformité ou qui est alors l'un et l'autre à la fois. Ils respectent leurs différents idéaux, à travers des activités artistiques, politiques ou sociales. En somme, ils réussissent à évoluer et à trouver un équilibre « stratégique », entre

leurs aspirations personnelles et sociales et les contraintes des règles de vie en société. En fait, ils maintiennent un mode de vie selon leurs valeurs particulières, en incarnant professionnellement, politiquement ou artistiquement la critique du modèle dominant.

En effet, être « engagé » c'est savoir transposer ses expériences marginales dans une voie plus conforme, mais toute aussi originale. Katerine, par exemple, anime des activités de cirque social, mais elle essaie d'être à la fois être intervenante sociale et de vivre d'autres aventures de voyages. Cette jeune femme a toujours su jongler avec ses passions, bref, se donner des limites, respecter des contraintes, sans entraver la liberté qui lui est chère,

[...] pour l'instant j'ai décidé de moins partir à l'étranger pis plus rester ici je travaille [...] dans le nord du Québec... [...] Je m'étais vraiment donnée l'objectif quand je suis revenue la dernière fois [de l'étranger], de rester ici, parce que ça faisait longtemps que je voyageais à chaque année. Pis je revenais...j'avais juste des jobines à cause que j'avais pas le temps de me trouver une vraie job si tu veux, quelque chose que j'aime vraiment faire [...] (Katerine).

Ce n'est pas la seule à s'engager sur la base des arts. Éric participe à un projet d'expression de la rue avec des supports audiovisuels. Alain, Sarah, Béa et Félix se produisent dans des shows *punk* et *skinhead*. Ivan se produit dans des activités musicales, d'avantage hip hop et permet à d'autres jeunes d'y participer, à travers l'écriture de textes de rap, du mixage de musique, etc.

Dans cette figure, les pairs font l'expérience de marier plusieurs aspects dans leur mode de vie et parfois, la marginalité est moins visible. Olivier par exemple fait le choix de se conformer et de mener une lutte invisible et plus silencieuse dans la société pour l'expression de ses différences, en raison du stigmate trop grand qui pèse sur les jeunes de la rue. Ivan partage cette même idée. Ce stigmate empêche parfois de mener à bien des

projets, dans la crédibilité intellectuelle et la reconnaissance sociale. Est-ce qu'à terme, les engagés risquent de craquer sous le poids de ce stigmaté ?

En tout état de cause, on retient que ces acteurs développent sans doute ce que l'on pourrait qualifier de « stratégies de résistance à la conformité ». Ils composent avec la conformité, mais en refusent certains principes. Ils représentent la marginalité dans la société et prennent ainsi le pouvoir sur eux-mêmes, afin de s'engager dans une direction et de prendre une place teintée par la revendication d'une identité marginale, un contre pouvoir social peut-être. Entendons par « contre-pouvoir » cette dimension d'interpellation de la norme dominante à travers leurs différents engagements. Mais cette question reviendrait à se demander comment ces jeunes peuvent s'approprier leurs actes et leur donner une consonance politique, entre autres. En réalité, il semble qu'avant tout, la reconnaissance sociale de leur socialisation marginalisée soit le moteur de ce contre pouvoir pour ces pairs et ex pairs aidants. En effet, tous les jeunes ne sont pas marqués par ce même désir et c'est pour cela que nous avons distingué deux autres logiques d'action et figures identitaires.

4.3 De la logique d'action « d'accommodation » à la figure identitaire des « craintifs »

Quatre pairs et ex pairs aidants présentent une logique d'action « d'accommodation » et une figure identitaire de « craintifs ». Notre échantillon ne présente pas d'hommes s'y rapportant, toutefois, il existe pour d'autres des éléments correspondant parfois à cette logique, notamment lorsqu'il s'agit de régler un problème de dépendance aux drogues. En effet, la caractéristique majeure des parcours de ces quatre jeunes femmes repose sur la gestion de leur problème de toxicomanie survenu dans la rue. Ce dernier marque non seulement leur socialisation marginalisée, mais aussi le mode de vie qui fait suite aux expériences de rue. Aussi sont-elles encore inquiétées par une éventuelle rechute aujourd'hui, alors que cela fait plusieurs années (5 ans en moyenne) qu'elles sont abstinentes. En fonction de la dynamique des trajectoires de chaque individu de ce type idéal, nous allons présenter les tendances de cette logique d'action « d'accommodation » qui donne lieu à la figure identitaire des « craintifs ».

Avant de développer une logique d'action « d'accommodation », la socialisation de ces quatre jeunes femmes est marquée par la consommation de drogues, à tel point que l'évolution de leurs trajectoires tourne essentiellement autour de cet élément de dépendance. Au départ, il s'agit d'une émancipation sociale, dont la marginalité semble être logiquement l'étendard. Il se trouve que ce symbole est rapidement remplacé par les drogues, dont il faut ensuite s'affranchir. Comme une obsession, il faut se détacher des univers conjoints de la drogue et de la marginalité et partant, s'accommoder à la conformité. Nous trouvons deux formes d'éloignement et d'accommodation, partielle et

totale, mais dans les deux cas, la consommation est maintenue à distance. Pour se défaire de la dépendance aux drogues, on « joue le jeu » de la conformité. Notons cependant qu'il ne s'agit pas forcément d'effacer tous les signes apparents (la teinture de cheveux, l'habillement), même si l'on veille à atténuer son *look* marginal. S'accommoder à la conformité revient donc à essayer de se protéger de cet univers ou au moins, de la peur qui s'y rapporte. En outre, cela ne signifie pas non plus que c'est un choix facile et nécessairement plaisant, comme nous pourrions le voir dans certains extraits d'entrevue.

Dans ce type idéal, on s'attache à la marginalité pour être indépendant et libre. Toutefois, la consommation est rapidement un gouffre pour ces quatre femmes, mais à la différence d'autres personnes, cette expérience est particulièrement intense et surtout, la difficulté d'arrêter est très grande. On choisit alors depuis de se distancer de la rue, de la marginalité, c'est-à-dire pour ces quatre femmes, de tout ce qui se rapporte à ce passé en particulier.

Gaëlle, âgée de 26 ans, par exemple a connu une dynamique de consommation intense, puisque son objectif était de vivre toutes sortes d'expériences sensationnelles :

[...] quand j'avais 11-12 ans, je lisais des livres comme Christiane L, je sais pas si tu connais, [...]. J'avais le goût de vivre ça. Y'en a qui voulait être médecin, moi je voulais être dans la rue. [...] - **Mais qu'est-ce qui t'attirait ?** - Je pense que c'est le goût de la liberté, de voyager. Je me suis faite plein d'amis dans la rue, parce qu'on est toute dans la même situation, on n'a pas rien puis on parle entre nous, on tripe ensemble, on sort ... je pense ça fait des liens [...] ben moi j'avais envie au début je m'injectais pas rien. Puis j'avais dit aux gens « oh oui je l'ai déjà faite » juste pour qu'ils me le fassent [le hit d'héroïne]. Moi ça m'attirais, mais c'est comme je l'ai dit, j'avais lu le livre (Gaëlle).

Sa socialisation marginalisée découle donc de la lecture d'un livre marquant et son discours révèle une très forte attirance par la rue. Elle explique que l'envie de vivre dans cet environnement l'a toujours animée, en tout cas, dès l'âge de 11 ans environ, tel un véritable rêve d'enfant. Il est intéressant de noter que ce goût pour les voyages ne ressort pas dans

son expérience de rue, elle n'a pas voyagé. De façon générale, on peut retenir son désir profond de reproduire les aventures d'une autre, découvertes dans un livre, ce qui a participé voire, crée de toute pièce son attachement à la rue.

Le parcours de Joëlle, dont nous avons présenté la trajectoire plus complète dans l'introduction de nos résultats, tourne autour de la consommation d'héroïne, à la suite d'une peine d'amour, dans un élan presque suicidaire :

J'avais déjà fait de la free base, de la coke plus jeune...l'héroïne ça a été vraiment ma plus grosse peine d'amour, j'ai perdu mon [X]. Ça faisait 2 ans qu'on était ensemble [...] ça a été très difficile, puis à ce moment là, je me suis dit j'ai plus rien à perdre (Joëlle).

Rappelons que sa trajectoire de rue est essentiellement marquée par la consommation de drogues et détermine ainsi ses pratiques quotidiennes : quête, prostitution et trafics de drogues, entre autres.

Enfin, Léa, 24 ans, a cherché à « triper » dans la rue par toutes sortes de moyens, y compris la drogue et l'errance. Sa « quête de la marginalité », selon ses termes, la mènera entre autre dans l'ouest canadien :

Moi c'était pas je veux être vétérinaire, non moi c'était je veux ma liberté, je veux être comme ça, je veux vivre ça, je veux tripper, je veux voyager, je veux me promener, je veux être libre...je peux pas dire d'où est ce que ça vient mais [...] c'était l'attrance de l'expérimentation...besoin de liberté...de reconnaissance aussi, d'appartenance. (Léa).

Léa se dirige dans la rue par choix. Elle s'échappe « graduellement » de son milieu familial, sans qu'il lui soit hostile pour autant. C'est qu'elle a un goût prononcé pour la « liberté » et souhaite expérimenter la « marginalité » :

Je faisais des fugues de chez nous parce que j'habitais en campagne, je voulais rejoindre mes amis. J'ai tous le temps fait l'aller-retour entre mon père pis mes fugues [...] j'ai fait partie des gangs au centre ville de Montréal, Québec longtemps, fac j'ai connu beaucoup de monde dans ce réseau là. Je me suis toujours tenue dans ce milieu là. [...] déjà jeune je me suis identifiée à ce monde là. Je me suis fait des amis qui rentraient dans ces normes là [...] j'ai toujours été attiré vers les trucs marginaux, j'ai toujours été attiré vers les

cheveux de couleurs, j'ai toujours eu envie de ça, j'ai toujours voulu faire partie de ça [...] j'avais les cheveux verts forêt, des piercings partout. (Léa)

Sa trajectoire se compose de nombreuses expérimentations ordaliques. Mais son expérience de rue est essentiellement marquée par les drogues dures. Dès l'âge de 13 ans, sa consommation est déjà présente et va tendre à s'accroître par l'intensité de son mode de vie de rue. À 14 ans, elle abandonne l'école et son rapport à la rue devient d'autant plus intense et fréquent. Elle se fait littéralement happée par sa consommation (PCP, cocaïne) :

Je consommait déjà avant, mais ça m'a ouvert les portes à essayer d'autres choses, des trucs plus forts ou à essayer des nouvelles affaires. – **Comme quoi ?** – mescaline, cocaïne. (Léa).

Pour Camille âgée de 25 ans, les problèmes liés à la toxicomanie se sont enchaînés assez vite. Son parcours de quatre ans dans la rue débute en raison d'un goût pour « l'aventure ». Elle n'est pas en rupture avec sa famille, au contraire, elle s'est souvent repliée là-bas lorsque la consommation était trop dure à gérer toute seule. Camille s'est toujours bien sentie dans sa famille, mais elle a eu le goût de vivre d'autres choses et de sortir de son milieu natal :

[...] chez mes parents j'étais super bien, ils sont supers fins, supers ouverts et tout. Ils ne m'ont jamais dit de ne pas faire ce que je voulais faire. Si je l'ai fait [aller dans la rue], c'est vraiment parce que j'avais le goût de voir autre chose. C'était plus moi. (Camille)

Au départ, elle se rend dans différentes provinces canadiennes où elle rencontre d'autres jeunes qui l'initient rapidement à l'héroïne et la cocaïne. Elle se rend jusqu'en Europe avec une amie, pendant à peu près un an. Elle vit en nomade et développe toutes sortes de stratégies pour manger et dormir (le vol, la quête, les squats, etc.). À ce moment là, elle consomme plus de Subutex et de méthadone. Ce n'est qu'à son retour à Montréal qu'elle devient dépendante à l'héroïne, durant deux ans environ. Camille décrit les problèmes financiers causés par les drogues, notamment ceux pour payer ses loyers. :

Là, je suis tombée dans la dope pas mal [...] Je n'étais plus capable de rester nulle part, à chaque fois que j'étais à quelque part, je ne payais pas mon loyer, je n'étais pas capable (Camille).

Elle s'est ainsi laissée emportée par son expérience de rue. Sa socialisation marginalisée a été difficile à la longue, à cause de sa consommation de drogues :

À la fin, j'étais tannée, j'étais plus capable. C'est à cause de la dope. Tu ramasse sur la poudre à 5 H du matin, t'es rendue parano, tu pleures, c'est clair que tu paranoïes t'sais [...] quand tu tombes là-dedans [...] c'est vraiment pas le fun. Tu files vraiment pas bien, c'est vraiment la pire dope [...] La vie n'est pas pareil dans la rue pour un coké [elle explique que chaque expérience dépend aussi des drogues que l'on prend et des effets que ça procure] (Camille).

Dans ces quatre récits de vie, la socialisation marginalisée tourne essentiellement autour de la consommation et par la suite, les trajectoires de ces jeunes femmes sont marquées par un choc émotionnel assez fort qu'il leur indique la nécessité de s'émanciper de ces expériences. En réalité, l'interaction avec la rue devient difficile lorsqu'on veut sortir de la toxicomanie. La drogue reste présente dans leurs vies respectives, sous la forme d'un « spectre » qui apparaît symboliquement, surtout au contact d'autres jeunes de la rue.

La trajectoire de Joëlle présente des éléments intéressants pour comprendre la logique d'action « d'accommodation » qui prend place à la suite d'une socialisation marginalisée marquée par une trajectoire de toxicomanie intense. Dans les propos de Joëlle, on retrouve l'idée d'une perte de repère et, d'une mise en danger. Elle a commencé à s'injecter dès 16 ans et a connu une véritable « descente dans l'héroïne », jusqu'à 20 ans environ. On peut dire qu'elle s'est faite happer par cette expérience, au point de risquer de se perdre. En réalité, de retour chez ses parents, elle est appelée par un ancien dealer qui réclame son dû. Au final, elle se retrouve coincée dans un véritable traquenard sexuel et prend conscience du danger relié à cet univers, elle décide donc de s'en éloigner définitivement :

[...] je me suis faite prendre en otage par des bikers parce que je devais de l'argent [...] [mon copain] a réussi à s'en sauver moi [...] j'ai passé la fin de semaine dans une piquerie à faire de la poudre... je me demandais ce que je faisais là, puis je m'en suis retournée avec quelqu'un [dans un organisme communautaire] au bout de la fin de semaine. [...] j'ai appelé ma mère, j'ai dit que j'avais pas consommé, [...] et à partir de ce moment là, j'ai commencé à calculer mes jours d'abstinence. (Joëlle)

Elle quitte la rue et choisit un autre environnement de vie personnel. Cette peur de replonger est toujours présente, malgré son installation de longue date dans la conformité en matière de logement, d'emploi et des relations sociales :

Encore aujourd'hui ça fait 10 ans y'a pas longtemps que j'ai arrêté de consommer. Honnêtement je dis tout le temps à ma boss, tu peux sortir la fille de la rue, mais la rue elle sortira jamais d'elle (Joëlle).

Il semble ainsi que l'on puisse parfois éloigner ce spectre et faire un autre choix de vie, comme en témoigne Gaëlle :

Y'en a qui sont capables de sortir de la rue, mais rester dedans quand même. J'en connais plein, eux ils ont arrêté de consommer mais ils vont toutes les semaines dans des shows, ils voient les mêmes amis consommer devant eux et ça les dérange pas, mais moi non. Il fallait vraiment que je coupe, puis même, y'en a que j'ai revu [dans des festivals] cet été, ils m'ont redonné leur numéro puis je les appelle pas, parce que je le sais qu'ils consomment encore dès fois. Je suis vraiment sélective [...] (Gaëlle).

Cette jeune femme commence par changer ses fréquentations, son apparence et enfin, son mode d'interaction avec la marginalité. Elle raconte ainsi que cette logique découle d'un « trip » qui a mal tourné et de l'annonce d'une grossesse. Gaëlle a évalué ses expériences pour faire le choix de se protéger de la consommation et ainsi de la rue. Elle s'est inscrite dans un mode de vie plus conforme, plus stable et surtout, loin des tentations de consommation. Toutefois, il lui est important de maintenir certains aspects qui lui tiennent à cœur, comme son travail de paire aidante actuellement :

[...] j'ai même changé...ç'a l'air con, mais j'ai changé de look un peu aussi. Ça fait juste six mois que je me suis remis les cheveux noirs, cet été j'avais les cheveux mauve et rose. Et j'attirais encore les mêmes gens, je suis vraiment tannée [...] faut vraiment changer de réseau, d'amis, mais moi j'ai pas vraiment d'amis, à cause de mes enfants, fait que de ce côté là c'est dur. [...] Mais là je suis correct puis je me dis que j'ai ma vie à moi. Mais c'est ça que j'aime dans mon travail, j'ai pas de routine. T'sais je suis pas de 9 à 5 dans mon bureau. T'sais comme là je viens prendre un café avec toi. T'sais j'ai toujours

d'autres choses. L'après midi je fais du cirque, dès fois j'emmène des jeunes au [organisme communautaire]. C'est toujours différent. Fait que ça, ça m'aide, je me verrais pas travailler dans un bureau, j'pense que je craquerais puis je repartirais puis je repartirais tout de suite. (Gaëlle)

Ainsi, Gaëlle reste attachée à son *look* marginal (la couleur de ses cheveux, ses tenues noires, etc.), même si elle explique qu'elle l'atténue, en raison d'autres *punks* qui viennent trop facilement vers elle dans la rue. On perçoit bien le décalage entre ses envies et ses peurs, réfrénées grâce à l'accommodation.

Pour Gaëlle et Joëlle, la distance avec le danger que la marge représente pour elles n'est que partielle, puisqu'elles sont en contact professionnel avec l'univers de la rue, respectivement depuis 1 an et presque 10 ans. Elles interagissent avec les jeunes, mais se distancient tout de même de cet espace qu'elles fréquentent uniquement dans un cadre professionnel précis. En effet, elles habitent toutes deux en banlieue par choix, pour vivre dans un autre environnement qu'elles considèrent sans doute plus sain ou plus stable.

Par contre, Camille et Léa rejettent tout ce qui est associé à la drogue et donc, à la rue vu que les deux expériences se sont mélangées en cours de route. Les rapports de distanciation avec la marginalité peuvent être ainsi parfois très extrêmes. Avant d'en arriver là, Léa a pris conscience de la dangerosité de son mode de consommation, suite à la mort d'une amie en raison d'une surdose. De plus, elle ressent un manque de maturité et de recul face à sa propre expérience avec les drogues dans le collectif des pairs aidants, ce qui l'amène à rechuter. De ce fait, le constat de sa difficulté à maintenir de tels liens, sans risquer de replonger, s'impose. Elle estime alors que la seule solution est de tout quitter définitivement, « j'avais vraiment besoin de sécurité », dit-elle à ce sujet.

Léa entreprend actuellement des études dans le domaine socio-sanitaire et elle s'est éloignée du lieu de sa socialisation marginalisée, pour préférer un logement dans un quartier résidentiel. Son retrait est d'abord temporaire, mais devient petit à petit définitif :

La fille qui m'avait référé [dans le collectif] est morte d'une overdose pis je suis tombée ...pas en dépression, mais je filais vraiment pas...c'était une de mes meilleures amies fac là quand l'été est arrivé, j'ai dit « moi, je m'en vais d'ici, je reste pas au centre-ville, ça a pas d'allure ». Je suis retournée pour l'été chez mes parents en campagne, je me suis comme éloignée de ça [...] j'ai vraiment lâché le milieu, je voulais plus rien savoir, je me suis remplacée, j'ai commencé à travailler dans les restaurants. (Léa)

Aucun engagement pour la rue n'est envisagé dans ses projets futurs, parce qu'elle a rompu ses liens sociaux avec tout ce qui se rapporte à cet espace marginalisé :

[...] je te dirais que mes projets futurs c'est de sortir de Montréal....finir mes études, bien graduer...que tout aille bien de ce côté-là...que ça continue de bien aller, autant dans ma vie professionnelle, qu'amicale, qu'amoureuse... (Léa).

Dans le même sens, Camille vit aujourd'hui auprès de sa famille. Tout au long de son parcours, le lien familial a toujours constitué un refuge, une pause, une échappatoire et finalement une soupape de sécurité. Dans cet extrait, elle évoque ces moments où elle quitte la rue pour retrouver ses parents, entre autres :

[...] Ça m'arrive souvent. Chaque fois que je suis tannée je pars. [...] On dirait que quand ça va mal dans ma vie, je pars [...]. Je recommence, je ne sais pas pourquoi, on dirait que c'est plus facile. J'essaie longtemps un peu de m'arranger avant et quand je vois que ça ne marche pas, je m'en vais. (Camille).

Elle travaille actuellement dans la restauration rapide et vit avec son « chum » dont elle est enceinte. C'est « un bon gars » explique-t-elle, comme pour justifier cette vie, qui lui convient, en tout cas pour le moment. Effectivement, elle nous a fait part de ses projets de voyages, mais pour l'instant, elle s'éloigne de la drogue et ne se sent pas prête à occuper un emploi comme celui de paire aidante aujourd'hui, ajoute-t-elle :

[...] je suis revenue parce que j'avais trop de misère avec la dope puis toutes ces affaires là [...] Je ne resterai peut-être pas ici toute ma vie non plus, là ça la donne que je suis ici. [...] Je voulais en finir, c'est pour ça que je suis partie à [X] je ne me remettrai pas dans la dope, je ne peux pas vraiment [...] je suis bien là dedans, je n'ai pas trop de difficultés. [...]

projets, dans la crédibilité intellectuelle et la reconnaissance sociale. Est-ce qu'à terme, les engagés risquent de craquer sous le poids de ce stigmaté ?

En tout état de cause, on retient que ces acteurs développent sans doute ce que l'on pourrait qualifier de « stratégies de résistance à la conformité ». Ils composent avec la conformité, mais en refusent certains principes. Ils représentent la marginalité dans la société et prennent ainsi le pouvoir sur eux-mêmes, afin de s'engager dans une direction et de prendre une place teintée par la revendication d'une identité marginale, un contre pouvoir social peut-être. Entendons par « contre-pouvoir » cette dimension d'interpellation de la norme dominante à travers leurs différents engagements. Mais cette question reviendrait à se demander comment ces jeunes peuvent s'approprier leurs actes et leur donner une consonance politique, entre autres. En réalité, il semble qu'avant tout, la reconnaissance sociale de leur socialisation marginalisée soit le moteur de ce contre pouvoir pour ces pairs et ex pairs aidants. En effet, tous les jeunes ne sont pas marqués par ce même désir et c'est pour cela que nous avons distingué deux autres logiques d'action et figures identitaires.

4.3 De la logique d'action « d'accommodation » à la figure identitaire des « craintifs »

Quatre pairs et ex pairs aidants présentent une logique d'action « d'accommodation » et une figure identitaire de « craintifs ». Notre échantillon ne présente pas d'hommes s'y rapportant, toutefois, il existe pour d'autres des éléments correspondant parfois à cette logique, notamment lorsqu'il s'agit de régler un problème de dépendance aux drogues. En effet, la caractéristique majeure des parcours de ces quatre jeunes femmes repose sur la gestion de leur problème de toxicomanie survenu dans la rue. Ce dernier marque non seulement leur socialisation marginalisée, mais aussi le mode de vie qui fait suite aux expériences de rue. Aussi sont-elles encore inquiétées par une éventuelle rechute aujourd'hui, alors que cela fait plusieurs années (5 ans en moyenne) qu'elles sont abstinentes. En fonction de la dynamique des trajectoires de chaque individu de ce type idéal, nous allons présenter les tendances de cette logique d'action « d'accommodation » qui donne lieu à la figure identitaire des « craintifs ».

Avant de développer une logique d'action « d'accommodation », la socialisation de ces quatre jeunes femmes est marquée par la consommation de drogues, à tel point que l'évolution de leurs trajectoires tourne essentiellement autour de cet élément de dépendance. Au départ, il s'agit d'une émancipation sociale, dont la marginalité semble être logiquement l'étendard. Il se trouve que ce symbole est rapidement remplacé par les drogues, dont il faut ensuite s'affranchir. Comme une obsession, il faut se détacher des univers conjoints de la drogue et de la marginalité et partant, s'accommoder à la conformité. Nous trouvons deux formes d'éloignement et d'accommodation, partielle et

totale, mais dans les deux cas, la consommation est maintenue à distance. Pour se défaire de la dépendance aux drogues, on « joue le jeu » de la conformité. Notons cependant qu'il ne s'agit pas forcément d'effacer tous les signes apparents (la teinture de cheveux, l'habillement), même si l'on veille à atténuer son *look* marginal. S'accommoder à la conformité revient donc à essayer de se protéger de cet univers ou au moins, de la peur qui s'y rapporte. En outre, cela ne signifie pas non plus que c'est un choix facile et nécessairement plaisant, comme nous pourrions le voir dans certains extraits d'entrevue.

Dans ce type idéal, on s'attache à la marginalité pour être indépendant et libre. Toutefois, la consommation est rapidement un gouffre pour ces quatre femmes, mais à la différence d'autres personnes, cette expérience est particulièrement intense et surtout, la difficulté d'arrêter est très grande. On choisit alors depuis de se distancer de la rue, de la marginalité, c'est-à-dire pour ces quatre femmes, de tout ce qui se rapporte à ce passé en particulier.

Gaëlle, âgée de 26 ans, par exemple a connu une dynamique de consommation intense, puisque son objectif était de vivre toutes sortes d'expériences sensationnelles :

[...] quand j'avais 11-12 ans, je lisais des livres comme Christiane L, je sais pas si tu connais, [...]. J'avais le goût de vivre ça. Y'en a qui voulait être médecin, moi je voulais être dans la rue. [...] - **Mais qu'est-ce qui t'attirait ?** - Je pense que c'est le goût de la liberté, de voyager. Je me suis faite plein d'amis dans la rue, parce qu'on est toute dans la même situation, on n'a pas rien puis on parle entre nous, on tripe ensemble, on sort ... je pense ça fait des liens [...] ben moi j'avais envie au début je m'injectais pas rien. Puis j'avais dit aux gens « oh oui je l'ai déjà faite » juste pour qu'ils me le fassent [le hit d'héroïne]. Moi ça m'attirais, mais c'est comme je l'ai dit, j'avais lu le livre (Gaëlle).

Sa socialisation marginalisée découle donc de la lecture d'un livre marquant et son discours révèle une très forte attirance par la rue. Elle explique que l'envie de vivre dans cet environnement l'a toujours animée, en tout cas, dès l'âge de 11 ans environ, tel un véritable rêve d'enfant. Il est intéressant de noter que ce goût pour les voyages ne ressort pas dans

son expérience de rue, elle n'a pas voyagé. De façon générale, on peut retenir son désir profond de reproduire les aventures d'une autre, découvertes dans un livre, ce qui a participé voire, crée de toute pièce son attachement à la rue.

Le parcours de Joëlle, dont nous avons présenté la trajectoire plus complète dans l'introduction de nos résultats, tourne autour de la consommation d'héroïne, à la suite d'une peine d'amour, dans un élan presque suicidaire :

J'avais déjà fait de la free base, de la coke plus jeune...l'héroïne ça a été vraiment ma plus grosse peine d'amour, j'ai perdu mon [X]. Ça faisait 2 ans qu'on était ensemble [...] ça a été très difficile, puis à ce moment là, je me suis dit j'ai plus rien à perdre (Joëlle).

Rappelons que sa trajectoire de rue est essentiellement marquée par la consommation de drogues et détermine ainsi ses pratiques quotidiennes : quête, prostitution et trafics de drogues, entre autres.

Enfin, Léa, 24 ans, a cherché à « triper » dans la rue par toutes sortes de moyens, y compris la drogue et l'errance. Sa « quête de la marginalité », selon ses termes, la mènera entre autre dans l'ouest canadien :

Moi c'était pas je veux être vétérinaire, non moi c'était je veux ma liberté, je veux être comme ça, je veux vivre ça, je veux tripper, je veux voyager, je veux me promener, je veux être libre...je peux pas dire d'où est ce que ça vient mais [...] c'était l'attrance de l'expérimentation...besoin de liberté...de reconnaissance aussi, d'appartenance. (Léa).

Léa se dirige dans la rue par choix. Elle s'échappe « graduellement » de son milieu familial, sans qu'il lui soit hostile pour autant. C'est qu'elle a un goût prononcé pour la « liberté » et souhaite expérimenter la « marginalité » :

Je faisais des fugues de chez nous parce que j'habitais en campagne, je voulais rejoindre mes amis. J'ai tous le temps fait l'aller-retour entre mon père pis mes fugues [...] j'ai fait partie des gangs au centre ville de Montréal, Québec longtemps, fac j'ai connu beaucoup de monde dans ce réseau là. Je me suis toujours tenue dans ce milieu là. [...] déjà jeune je me suis identifiée à ce monde là. Je me suis fait des amis qui rentraient dans ces normes là [...] j'ai toujours été attiré vers les trucs marginaux, j'ai toujours été attiré vers les

cheveux de couleurs, j'ai toujours eu envie de ça, j'ai toujours voulu faire partie de ça [...] j'avais les cheveux verts forêt, des piercings partout. (Léa)

Sa trajectoire se compose de nombreuses expérimentations ordaliques. Mais son expérience de rue est essentiellement marquée par les drogues dures. Dès l'âge de 13 ans, sa consommation est déjà présente et va tendre à s'accroître par l'intensité de son mode de vie de rue. À 14 ans, elle abandonne l'école et son rapport à la rue devient d'autant plus intense et fréquent. Elle se fait littéralement happée par sa consommation (PCP, cocaïne) :

Je consommait déjà avant, mais ça m'a ouvert les portes à essayer d'autres choses, des trucs plus forts ou à essayer des nouvelles affaires. – **Comme quoi ?** – mescaline, cocaïne. (Léa).

Pour Camille âgée de 25 ans, les problèmes liés à la toxicomanie se sont enchaînés assez vite. Son parcours de quatre ans dans la rue débute en raison d'un goût pour « l'aventure ». Elle n'est pas en rupture avec sa famille, au contraire, elle s'est souvent repliée là-bas lorsque la consommation était trop dure à gérer toute seule. Camille s'est toujours bien sentie dans sa famille, mais elle a eu le goût de vivre d'autres choses et de sortir de son milieu natal :

[...] chez mes parents j'étais super bien, ils sont supers fins, supers ouverts et tout. Ils ne m'ont jamais dit de ne pas faire ce que je voulais faire. Si je l'ai fait [aller dans la rue], c'est vraiment parce que j'avais le goût de voir autre chose. C'était plus moi. (Camille)

Au départ, elle se rend dans différentes provinces canadiennes où elle rencontre d'autres jeunes qui l'initient rapidement à l'héroïne et la cocaïne. Elle se rend jusqu'en Europe avec une amie, pendant à peu près un an. Elle vit en nomade et développe toutes sortes de stratégies pour manger et dormir (le vol, la quête, les squats, etc.). À ce moment là, elle consomme plus de Subutex et de méthadone. Ce n'est qu'à son retour à Montréal qu'elle devient dépendante à l'héroïne, durant deux ans environ. Camille décrit les problèmes financiers causés par les drogues, notamment ceux pour payer ses loyers. :

Là, je suis tombée dans la dope pas mal [...] Je n'étais plus capable de rester nulle part, à chaque fois que j'étais à quelque part, je ne payais pas mon loyer, je n'étais pas capable (Camille).

Elle s'est ainsi laissée emportée par son expérience de rue. Sa socialisation marginalisée a été difficile à la longue, à cause de sa consommation de drogues :

À la fin, j'étais tannée, j'étais plus capable. C'est à cause de la dope. Tu te ramasse sur la poudre à 5 H du matin, t'es rendue parano, tu pleures, c'est clair que tu paranoïes t'sais [...] quand tu tombes là-dedans [...] c'est vraiment pas le fun. Tu files vraiment pas bien, c'est vraiment la pire dope [...] La vie n'est pas pareil dans la rue pour un coké [elle explique que chaque expérience dépend aussi des drogues que l'on prend et des effets que ça procure] (Camille).

Dans ces quatre récits de vie, la socialisation marginalisée tourne essentiellement autour de la consommation et par la suite, les trajectoires de ces jeunes femmes sont marquées par un choc émotionnel assez fort qu'il leur indique la nécessité de s'émanciper de ces expériences. En réalité, l'interaction avec la rue devient difficile lorsqu'on veut sortir de la toxicomanie. La drogue reste présente dans leurs vies respectives, sous la forme d'un « spectre » qui apparaît symboliquement, surtout au contact d'autres jeunes de la rue.

La trajectoire de Joëlle présente des éléments intéressants pour comprendre la logique d'action « d'accommodation » qui prend place à la suite d'une socialisation marginalisée marquée par une trajectoire de toxicomanie intense. Dans les propos de Joëlle, on retrouve l'idée d'une perte de repère et, d'une mise en danger. Elle a commencé à s'injecter dès 16 ans et a connu une véritable « descente dans l'héroïne », jusqu'à 20 ans environ. On peut dire qu'elle s'est faite happer par cette expérience, au point de risquer de se perdre. En réalité, de retour chez ses parents, elle est appelée par un ancien dealer qui réclame son dû. Au final, elle se retrouve coincée dans un véritable traquenard sexuel et prend conscience du danger relié à cet univers, elle décide donc de s'en éloigner définitivement :

[...] je me suis faite prendre en otage par des bikers parce que je devais de l'argent [...] [mon copain] a réussi à s'en sauver moi [...] j'ai passé la fin de semaine dans une piquerie à faire de la poudre... je me demandais ce que je faisais là, puis je m'en suis retournée avec quelqu'un [dans un organisme communautaire] au bout de la fin de semaine. [...] j'ai appelé ma mère, j'ai dit que j'avais pas consommé, [...] et à partir de ce moment là, j'ai commencé à calculer mes jours d'abstinence. (Joëlle)

Elle quitte la rue et choisit un autre environnement de vie personnel. Cette peur de replonger est toujours présente, malgré son installation de longue date dans la conformité en matière de logement, d'emploi et des relations sociales :

Encore aujourd'hui ça fait 10 ans y'a pas longtemps que j'ai arrêté de consommer. Honnêtement je dis tout le temps à ma boss, tu peux sortir la fille de la rue, mais la rue elle sortira jamais d'elle (Joëlle).

Il semble ainsi que l'on puisse parfois éloigner ce spectre et faire un autre choix de vie, comme en témoigne Gaëlle :

Y'en a qui sont capables de sortir de la rue, mais rester dedans quand même. J'en connais plein, eux ils ont arrêté de consommer mais ils vont toutes les semaines dans des shows, ils voient les mêmes amis consommer devant eux et ça les dérange pas, mais moi non. Il fallait vraiment que je coupe, puis même, y'en a que j'ai revu [dans des festivals] cet été, ils m'ont redonné leur numéro puis je les appelle pas, parce que je le sais qu'ils consomment encore dès fois. Je suis vraiment sélective [...] (Gaëlle).

Cette jeune femme commence par changer ses fréquentations, son apparence et enfin, son mode d'interaction avec la marginalité. Elle raconte ainsi que cette logique découle d'un « trip » qui a mal tourné et de l'annonce d'une grossesse. Gaëlle a évalué ses expériences pour faire le choix de se protéger de la consommation et ainsi de la rue. Elle s'est inscrite dans un mode de vie plus conforme, plus stable et surtout, loin des tentations de consommation. Toutefois, il lui est important de maintenir certains aspects qui lui tiennent à cœur, comme son travail de paire aidante actuellement :

[...] j'ai même changé...ç'a l'air con, mais j'ai changé de look un peu aussi. Ça fait juste six mois que je me suis remis les cheveux noirs, cet été j'avais les cheveux mauve et rose. Et j'attirais encore les mêmes gens, je suis vraiment tannée [...] faut vraiment changer de réseau, d'amis, mais moi j'ai pas vraiment d'amis, à cause de mes enfants, fait que de ce côté là c'est dur. [...] Mais là je suis correct puis je me dis que j'ai ma vie à moi. Mais c'est ça que j'aime dans mon travail, j'ai pas de routine. T'sais je suis pas de 9 à 5 dans mon bureau. T'sais comme là je viens prendre un café avec toi. T'sais j'ai toujours

d'autres choses. L'après midi je fais du cirque, dès fois j'emmène des jeunes au [organisme communautaire]. C'est toujours différent. Fait que ça, ça m'aide, je me verrais pas travailler dans un bureau, j'pense que je craquerais puis je repartirais puis je repartirais tout de suite. (Gaëlle)

Ainsi, Gaëlle reste attachée à son *look* marginal (la couleur de ses cheveux, ses tenues noires, etc.), même si elle explique qu'elle l'atténue, en raison d'autres *punks* qui viennent trop facilement vers elle dans la rue. On perçoit bien le décalage entre ses envies et ses peurs, réfrénées grâce à l'accommodation.

Pour Gaëlle et Joëlle, la distance avec le danger que la marge représente pour elles n'est que partielle, puisqu'elles sont en contact professionnel avec l'univers de la rue, respectivement depuis 1 an et presque 10 ans. Elles interagissent avec les jeunes, mais se distancient tout de même de cet espace qu'elles fréquentent uniquement dans un cadre professionnel précis. En effet, elles habitent toutes deux en banlieue par choix, pour vivre dans un autre environnement qu'elles considèrent sans doute plus sain ou plus stable.

Par contre, Camille et Léa rejettent tout ce qui est associé à la drogue et donc, à la rue vu que les deux expériences se sont mélangées en cours de route. Les rapports de distanciation avec la marginalité peuvent être ainsi parfois très extrêmes. Avant d'en arriver là, Léa a pris conscience de la dangerosité de son mode de consommation, suite à la mort d'une amie en raison d'une surdose. De plus, elle ressent un manque de maturité et de recul face à sa propre expérience avec les drogues dans le collectif des pairs aidants, ce qui l'amène à rechuter. De ce fait, le constat de sa difficulté à maintenir de tels liens, sans risquer de replonger, s'impose. Elle estime alors que la seule solution est de tout quitter définitivement, « j'avais vraiment besoin de sécurité », dit-elle à ce sujet.

Léa entreprend actuellement des études dans le domaine socio-sanitaire et elle s'est éloignée du lieu de sa socialisation marginalisée, pour préférer un logement dans un quartier résidentiel. Son retrait est d'abord temporaire, mais devient petit à petit définitif :

La fille qui m'avait référé [dans le collectif] est morte d'une overdose pis je suis tombée ...pas en dépression, mais je filais vraiment pas...c'était une de mes meilleures amies fac là quand l'été est arrivé, j'ai dit « moi, je m'en vais d'ici, je reste pas au centre-ville, ça a pas d'allure ». Je suis retournée pour l'été chez mes parents en campagne, je me suis comme éloignée de ça [...] j'ai vraiment lâché le milieu, je voulais plus rien savoir, je me suis replacée, j'ai commencé à travailler dans les restaurants. (Léa)

Aucun engagement pour la rue n'est envisagé dans ses projets futurs, parce qu'elle a rompu ses liens sociaux avec tout ce qui se rapporte à cet espace marginalisé :

[...] je te dirais que mes projets futurs c'est de sortir de Montréal....finir mes études, bien graduer...que tout aille bien de ce côté-là...que ça continue de bien aller, autant dans ma vie professionnelle, qu'amicale, qu'amoureuse... (Léa).

Dans le même sens, Camille vit aujourd'hui auprès de sa famille. Tout au long de son parcours, le lien familial a toujours constitué un refuge, une pause, une échappatoire et finalement une soupape de sécurité. Dans cet extrait, elle évoque ces moments où elle quitte la rue pour retrouver ses parents, entre autres :

[...] Ça m'arrive souvent. Chaque fois que je suis tannée je pars. [...] On dirait que quand ça va mal dans ma vie, je pars [...]. Je recommence, je ne sais pas pourquoi, on dirait que c'est plus facile. J'essaie longtemps un peu de m'arranger avant et quand je vois que ça ne marche pas, je m'en vais. (Camille).

Elle travaille actuellement dans la restauration rapide et vit avec son « chum » dont elle est enceinte. C'est « un bon gars » explique-t-elle, comme pour justifier cette vie, qui lui convient, en tout cas pour le moment. Effectivement, elle nous a fait part de ses projets de voyages, mais pour l'instant, elle s'éloigne de la drogue et ne se sent pas prête à occuper un emploi comme celui de paire aidante aujourd'hui, ajoute-t-elle :

[...] je suis revenue parce que j'avais trop de misère avec la dope puis toutes ces affaires là [...] Je ne resterai peut-être pas ici toute ma vie non plus, là ça la donne que je suis ici. [...] Je voulais en finir, c'est pour ça que je suis partie à [X] je ne me remettrai pas dans la dope, je ne peux pas vraiment [...] je suis bien là dedans, je n'ai pas trop de difficultés. [...]

j'aimerais peut-être ça, j'aimais les pairs, je vais attendre un peu parce qu'avec les pairs j'étais proche de la rue encore pareil [...] là j'ai fini ma méthadone mais c'est sûr que c'est pas à Montréal, c'est en région man. J'aurais peut-être pris un plus grand recul avant de commencer avoir su [le projet des pairs], pour ne pas m'en mettre trop sur le dos, mais je le sais avec un petit bout de recul ça. (Camille).

Dans l'ensemble, ces périodes de gestion de la consommation ont été douloureuses, au point de générer une peur ou une lassitude et finalement, une coupure avec la source de la drogue, soit la rue et la marginalité. Et comme elles ne se sentent pas capables de fréquenter ce milieu de consommateurs de la même façon, certaines choisissent de se distancer complètement de la marginalité. En effet, ce n'est pas faire un raccourci trop grand que d'associer ici la marginalité à la rue et la consommation, tant ces jeunes femmes expliquent qu'arborer un *look* marginal donne l'impression que l'on est toujours consommateur et favorise donc les appels à l'achat de drogues dans la rue. Gaëlle, Joëlle et Léa ne sont pas parties en région, mais elles n'habitent plus dans le centre ville. La peur de replonger devient assez forte pour se sentir en danger dans la rue. Cette logique d'action consiste à s'adapter à des principes de vie plus conformes en ce qui concerne notamment le logement, le travail, le rythme de vie, les fréquentations personnelles.

Effectivement, on découvre une accommodation à un mode de vie stable en ce qui concerne l'ensemble de ces éléments. Leur situation de mère justifie souvent ce choix. Bref, cela peut ressembler aux discours sur les principes de l'insertion sociale et notamment ceux sur la « démarginalisation » des jeunes affiliés à la rue (Caputo et al, 1997). Pour ce qui nous concerne, on observe des jeunes femmes qui semblent accepter certaines règles, sans forcément y adhérer avec force et conviction. D'après notre propre lecture analytique de leurs logiques d'action « d'accommodation » on voit émerger la figure identitaire des « craintifs ». Leurs parcours montrent qu'elles se sentent en sécurité dans un mode de vie

plus conforme, relativement au danger qu'elles éprouvent dans la rue. En général, la solution d'accommodation est envisagée à la suite de nombreuses expériences, souvent traumatisantes et parfois après l'échec de l'expérimentation des rapports de compromis, notamment en tant que paires aidantes.

La trajectoire de Joëlle illustre ces propos sur les difficultés d'accommodation. Lorsqu'elle parle de ce moment où elle a décidé de s'inscrire dans un rapport d'accommodation, elle livre un témoignage pertinent pour saisir la confrontation avec la conformité de certains jeunes. C'est une véritable « tension existentielle » et l'on comprend bien que ce n'est pas nécessairement un désir, mais plutôt une « assignation » :

[...] quand le monde me dise ah ben t'es bien, t'as arrêté de consommer, t'es une bonne maman, t'as ton logement, t'as une bonne job, c'est supposé de rendre heureux tout ça, bravo, je m'en fous, oui asteur j'ai un beau logement, j'ai réussi à m'acheter des meubles à mon goût, j'ai un bon travail pis les conditions se sont, toujours allé bien [...] - **ça doit te satisfaire aussi quelque part ?** - ça oui, oui, pour le confort de mes enfants que je puisse lui apporter, qu'elle puisse vivre dans un environnement qui est beaucoup plus adéquat ou plein sain ou plus agréable [...] mais moi personnellement je m'en fous, ben honnêtement, c'est supposé rendre heureux ? [...] je me dis « merde, qu'est-ce que c'est que ça cet estie de monde capoté plate », je fit pas dans leur monde, j'arrive pas à m'adapter, pourtant j'ai une job, ça fait mettons 90 jours que je suis abstinent[e] [à l'époque], mes bobos sont guéris sur mes bras, j'ai commencé à régler mes problèmes de santé, j'ai commencé à passer en Cour, je suis honnête avec tout le monde, je leur dit qui je suis, d'où je viens [...] t'sais veut-veut pas, je sais pas, je trouve que, t'sais oui bitcher la rue, la rue a ses côtés négatifs, mais en même temps y'a des côtés, c'est peut-être pour ça que ça reste autant je pense ancré en moi, t'sais y'a des côtés de s'en sortir que je trouve pas ça palpitant, je trouve pas ça palpitant faire du 9à5, j'adore ce que je fais, pis j'arrêterai pas demain matin, mais c'est pas ce que je trouve de palpitant de pas avoir une vie, oui j'ai choisi mes enfants, pis mes enfants, faut que je sois honnête, fait partie de ma réussite, c'est un peu grâce à mes enfants, ils m'ont aidé à traverser, même si ça été difficile, pis je suis sûre que, eux aussi si j'aurais pu leur éviter, mais on a traversé quand même, pis c'est quand même des enfants épanouis, très, sauf que ça reste que j'ai pas plus de vie (Joëlle).

En somme, elle s'astreint à cette logique d'action qui l'aide pour sa santé et le bien être de ses enfants, parce que la confiance lui manque encore. Ses enfants, son logement et son emploi représentent les seuls éléments de stabilité et son retour dans la rue semble donc dépendre de leur solidité. Elle ne se sent pas en adéquation avec la conformité, alors elle se croit obligée de maintenir cette sécurité, surtout pour ses

enfants. Ces éléments sont vraisemblablement intéressants parce qu'ils montrent la difficulté de construire des rapports de « compromis ». En effet, Joëlle est tiraillée entre ses goûts marginaux et son besoin de conformité. D'ailleurs, en tant que paire, elle a expérimenté le « compromis » avant « l'accommodation », mais là encore, en raison de la consommation, l'interaction avec la marginalité était délicate. Elle apprend certes à avoir confiance en elle lorsqu'elle intègre le collectif, mais elle a besoin de temps pour véritablement passer à autre chose. Sa participation à ce projet, comme à d'autres activités communautaires, est un moyen de constater qu'elle a des talents et des capacités. Toutefois, ce n'est pas le seul support pour sortir de sa consommation ; d'ailleurs, elle consomme toujours à l'époque de sa participation au collectif². Elle évoque à ce sujet des moments paradoxaux où elle apprend à manipuler les seringues, alors qu'elle pratique l'injection en dehors de ses heures de travail :

[...] les formations sur la manipulation des seringues, se shooter comme il faut, moi je les trouvais dures, parce que je me shootais tous les jours. Puis quand j'allais à la formation fallait que j'arrive à jeun. [...] dans notre contrat il était demandé « pendant vos heures de travail vous ne consommez pas ». Cette journée là, [X] m'a accompagné, c'était notre journée de paye en plus, donc formation par [X] de manipulation des seringues, comment se shooter de façon sécuritaire et saine, ouais puis là t'es en manque et t'a ta paye après puis [X] est venue, puis elle m'a jasé un bon bout puis j'ai dit « écoute, j'ai respecté mon contrat et tu peux pas m'empêcher », elle me dit « je le sais [Joëlle], mais je trouve ça dur de te voir... je sais qu'est-ce que tu t'en vas faire là ». (Joëlle).

En réalité, l'expérience de pair est un moment de proximité avec la marginalité qui peut révéler certaines difficultés d'interactions. Dans ce sens, le passage dans le collectif a été déterminant pour Léa. Elle a effectivement procédé à un bilan de son parcours et constaté sa vulnérabilité face à la rue. Ça a été un fort moment de tension existentielle :

En général, j'ai vraiment aimé l'expérience, j'ai trouvé ça vraiment intéressant, je me sentais utile, sauf que ça faisait pas assez longtemps que j'avais décroché de la rue, du

² Joëlle a participé au collectif en 1993. À l'époque, le recrutement était plus souple en matière de consommation. Aujourd'hui un certain recul est exigé pour être pair aidant.

centre ville, de la dope, ça l'a été bien difficile de ce côté-là, j'étais tout le temps comme borderline d'y retourner puis j'ai replongé ... (Léa).

D'ailleurs, plus tard elle refusera, pour ces mêmes raisons, une nouvelle expérience dans un projet communautaire identique :

[Un intervenant] m'avait proposé d'aller travaillé là [un organisme pour toxicomanes gais] parce qu'il m'aimait bien puis il savait que ce serait plus facile pour moi d'aller travailler [là-bas] parce que c'est un autre milieu, pis j'avais refusé [...] parce que pour moi, c'était encore trop proche du centre-ville, parce que même si je travaillais là-bas, moi j'habitais encore à Montréal, puis j'étais encore à risque parce que mes amis étaient encore là, tout le milieu était, j'ai refusé, je voulais vraiment me pousser de Montréal (Léa).

Camille aussi a « aimé » son expérience de paire, même si elle est marquée par une rechute. On n'en sait guère plus, hormis son interaction délicate avec les jeunes, d'ailleurs à l'origine de son retour en région. En effet, le contact avec des consommateurs devient gênant et la difficulté à en finir avec l'héroïne l'amène à développer une sorte de crainte qu'elle gère pour vivre sereinement. Au fur et à mesure, Camille se rend compte qu'elle n'est pas prête à être paire, en raison de sa difficulté à poser des limites dans son travail entre autres:

C'est ce que j'ai eu le plus de misère à mettre je pense ça : mes limites [...] avoir des limites dans mon horaire, quand est-ce qu'il arrête, quand est-ce qu'il commence. Puis quand c'est le temps de dire là c'est trop, ça j'étais pas capable [...] [et elle nous raconte l'histoire d'une jeune à qui elle a donné son numéro de cellulaire et qui l'appeler sans cesse]. (Camille)

En outre, Gaëlle aborde différemment sa place dans le collectif, peut être parce qu'elle est actuellement paire aidante. En tout état de cause, cela représente à ses yeux, un moyen sécuritaire de maintenir un lien avec la marginalité et elle encadre ainsi professionnellement ses rapports avec les jeunes de la rue. Lorsqu'on lui demande si elle a peur de la rue aujourd'hui, elle répond :

[...] j'aime être marginale quand même. Mais je veux pas trop être dedans, parce que j'veux pas retomber [rires] cette angoisse est encore là. Je sais pas si c'est le manque de confiance ou c'est encore le goût... je pense que c'est à cause de mes enfants que ça fait ça. Parce que quand je suis chez moi, je suis comme encabanée dans un mur et quand je sors j'ai comme

le goût de faire la fête là. J'me dis oh là là [rires]...je me protège, je veux pas repartir sur la dope (Gaëlle).

On peut se demander pourquoi elle se protège de la marginalité alors qu'elle se sent encore attiré par cet univers. En réalité, elle a cherché à s'en éloigner pour ses enfants et pour sa santé psychologique, étant donné la période douloureuse qui a précédé son abstinence :

[...] j'ai coupé toutes les contacts puis là j'ai recommencé à voir des gens, fait que là j'ai recommencé à consommer puis toute. Puis j'avais un chum puis quand j'ai déménagé, j'ai trouvé une seringue. Donc là je lui en ai parlé. Il a dit oh oui, j'ai déjà essayé mais j'ai pas aimé ça. Fait que moi je l'ai comme entraîné là dedans. Je lui disais ah moi aussi je faisais ça puis toute. Fait qu'on s'est mis à en faire une fois par mois, une fois par semaine. Puis là je suis repartie, oh ça a pas d'allure, j'vas retomber, puis là je suis retournée en thérapie puis là à 20 ans, juste avant que j'ai mon enfant, là aussi j'ai recommencé à voir du monde encore du centre ville, c'est pour ça quand j'étais enceinte j'ai tout de suite déménagé à X. Je disais ah faut que je coupe avec tout le monde. Moi j'aimerais ça rester à Montréal, mais je me sens pas encore prête. Je me disais ah, je vais être dans le bite de Montréal. Fait que je reste en banlieue, je travaille à Montréal, je viens souvent, mais... (silence). (Gaëlle)

Finalement, le collectif des pairs aidants est abordé parfois comme un trait d'union sécuritaire (Gaëlle) et en même temps, il arrive qu'il soit à l'origine de rechutes (Joëlle, Camille et Léa). Tout le monde ne réussit pas à évoluer longtemps dans ces conditions de rapport. Quelquefois, cette expérience confirme la nécessité d'une accommodation totale à la conformité, comme cela est le cas pour Camille et Léa.

L'analyse de la logique « d'accommodation » à la conformité permet de distinguer d'autres fonctionnements particuliers de jeunes ayant connu une socialisation marginalisée. Le passage dans le dispositif est un moment supplémentaire de réflexion sur soi-même et sur la place souhaitée dans une société qui fait peur ou qui ne fait pas toujours envie. Effectivement, ces jeunes femmes ont été envahies par la consommation, au point de perdre certains repères et finalement, elles se rassurent avec ces changements dans leurs modes de vie. Ainsi, est-ce avant tout une manière de lutter contre l'angoisse de rechuter. Cette crainte se focalise spécialement sur l'espace et les éléments reliés à ces expériences, soit la

rue et finalement, la marginalité; « l'accommodation » revient à prendre ses distances et privilégier un mode de vie stable. En somme, chaque logique d'action émane de la gestion individuelle du rapport à la marginalité qui nous a semblé dans ce cas, représenter une figure identitaire de « craintifs ».

Dans cette figure identitaire, des stratégies sont déployées pour lutter contre cette peur de la consommation et partant, de la marginalité. Force est de constater que c'est un handicap, tant cela détermine les logiques d'action dans le seul but de sécuriser le mode de vie. C'est semble-t-il une véritable « stratégie de résistance à la marginalité » que ces jeunes femmes se sentent obliger de déployer, par manque de confiance en soi peut-être. Pour autant, elles aménagent très efficacement leur quotidien afin de gérer ces peurs. Ce n'est apparemment pas le cas de tous, comme les « errants » qui semblent avoir de la difficulté à s'engager ou s'accommoder.

4.4 De la logique d'action « indéterminée » à la figure identitaire des « errants »

Selon les éléments émergeant de quatre récits de vie, nous avons dégagé un dernier type idéal de logique d'action « indéterminée ». Il provient du mariage entre la persistance d'une forte attraction à la marginalité et l'apparition d'une dynamique de passivité face à la conformité. Force est de constater, la difficulté de certains à se positionner face à leurs expériences, marginales ou conformes d'ailleurs. Le plus souvent, les projets évoqués n'aboutissent pas encore, ils ne semblent pas se concrétiser pour le moment. Finalement, cela procède à ce que nous qualifions de figure identitaire des « errants ». Dans ces trajectoires, les individus semblent parfois hésiter entre la logique d'action de « compromis » ou « d'accommodation », soit l'engagement pour la rue ou le retrait de cet espace. Dans cette partie, nous allons ainsi présenter la logique d'action « indéterminée » et la figure identitaire des « errants », selon notre propre lecture analytique de la gestion individuelle des rapports à la marginalité de la rue.

Dans cette logique d'action, l'attachement, le lien « symbolique » à la marginalité, ne semblent pas vraiment varier du début à la fin de l'expérience de socialisation. À ce propos, il semble difficile d'établir pour ces trajectoires de véritables limites pour identifier un début et une fin des expériences marginales. On remarque de prime abord des dynamiques liées à la quête de soi et à la recherche d'émancipation sociale. Toutefois, les sujets que nous avons regroupés ici gardent des éléments de leur marginalité (le *look*, les fréquentations et parfois, l'errance, etc.) aujourd'hui encore. La marge peut ainsi sembler leur coller à la peau, parce qu'ils le désirent, mais aussi peut-être parce qu'il leur est

apparemment difficile d'envisager les choses autrement. Damien représente cet ancrage dans la marginalité dont on n'envisage pas de se défaire. Son expérience passée est apparemment idéalisée et rien ne semble encore pouvoir la remplacer pour le moment :

[...] c'est une partie de moi, j'y tiens, c'est toute ma jeunesse, c'est ça qui m'a rendu heureux. Criss, c'est mes valeurs, ça fit avec moi [...] Moi je suis de même, je suis un marginal, je l'ai toujours été (Damien).

La trajectoire de Damien est un exemple intéressant pour expliquer et comprendre la logique d'action « indéterminée ». En effet, ce jeune homme de 25 ans est arrivé dans la rue à 13 ans environ. Il a déjà des contacts avec cet espace lorsqu'il est plus jeune et ainsi, il s'identifie rapidement et intensément aux valeurs *punks* et au refus idéologique de la « manipulation sociale » dont il se sent victime. En outre, c'est aussi pour fuir son milieu familial et scolaire difficile qu'il s'ancre davantage dans la rue à 15 ans :

La fin de semaine, je commençais à voir des punks, j'allais sur Saint Catherine pis ce monde là ils m'ont aidé, ils m'ont appris à me défendre puis toute [il explique ensuite que grâce à ça il est revenu frappé les gens qui l'embêtaient au secondaire]. – **pis pourquoi être punk, c'était justement pour t'affranchir ?** – [...] Punk, c'est parce que moi j'ai tout de suite aimé les punks parce que je suis un gars un peu anarchiste, rebelle, j'avais une conscience sociale des affaires de même pis ce monde là il était pareil que moi. Moi je me tenais avec la société et je ne l'aimais pas, je me tenais avec des jeunes puis j'aimais ça [...] puis en plus les punks c'était le fun, tout le monde se respectait, ça remplaçait la famille. [...] les premiers punks que j'ai connu, j'avais 8 ans, je venais ici avec mon cousin, je leur donnais mon argent de poche. [...] À 15 ans mes parents m'ont crissé dehors. Mon père a mis ma valise dans la rue et il a dit : « décâlisse, je ne veux plus jamais te revoir ». [...] il m'a crissé dehors à cause d'un tatou dans le dos. C'était la goute ça. (Damien)

Son expérience est liée essentiellement à la consommation de drogues. Cela étant, il a aussi fait un certain nombre de voyages initiatiques à travers l'Amérique :

Je consommais des drogues dures [il parle du moment où il était encore chez parents]. Mess, héro, morphine. Après [1 mois] j'ai arrêté. J'ai recommencé par mal après. Après, j'ai arrêté d'un coup, mais je ne savais pas que j'étais en manque, je ne connaissais pas ça tsé. J'ai été deux semaines au lit, malade fièvre puis toute [...], j'ai recommencé plus tard. [...] Je te dirais que j'ai quasiment 12 ans de consommation. Pot, mess, acide, toutes les drogues inimaginables, j'ai fait du Ice, du mescal au Mexique...j'ai tout fait, un drogué, un vrai [...] Je me gelais tout le temps. (Damien)

Ainsi, la fin de ces expériences correspond au règlement de ses problèmes de toxicomanie. Ce processus est assez douloureux dans son cas et a notamment nécessité son éloignement du milieu de la rue, alors qu'il était pair aidant et en couple avec une jeune femme toxicomane elle aussi. En outre, il justifie également ce choix en expliquant qu'il a pris conscience de son accommodation au jeu joué par l'État :

[...] pour mes valeurs, j'ai arrêté de me geler. Parce que tu joues le jeu, c'est ça que eux autres il veulent. C'est facile après de discréditer un gars comme moi, c'est un junkie, un rebelle...si je deviens un gars straight, éduqué, là je vais être quelqu'un de crédible. [...] parce que quand je suis gelé, je suis trop facile à discréditer, c'est trop facile me criminaliser, pis me mettre en prison. (Damien)

Damien présente une logique d'action ambiguë et finalement, indéterminée. Par idéologie, il refuse aujourd'hui d'adhérer à la conformité. Il partage à la fois des aspirations d'engagement et des craintes liées à la consommation qui le poussent à vouloir s'accommoder à la conformité. En somme, cette ambivalence est source de questionnements et finalement, d'une certaine passivité anémique. D'un côté, Damien veut prendre une place particulière dans la société, pour vivre pleinement selon ses valeurs et d'un autre, il vit des difficultés d'interaction avec la rue depuis qu'il a arrêté de consommer :

J'ai été punk pendant 13 ans, je le suis encore, tu penses-tu que j'ai craché sur tout le monde ? – Non, mais tu te tiens encore au centre-ville ? – pas dans la rue franchement là, c'est des jeunes de 16 ans, 17 ans. Je longe la rue Sainte Catherine, je donne de l'argent au monde [...] (Damien)

En fait, il a besoin d'une certaine forme de conformité pour ne pas replonger dans la consommation, mais il veut continuer d'exprimer son identité marginale :

[...] Je veux faire avancer la société, je crois en des causes, c'est pas comme ça que j'vais les faire avancer en étant gelé [...]. C'est ça que mes amis comprennent pas. Quand tu te gèles, t'es un junkie, t'es dans le piège. Ça je l'ai toujours dit. La drogue c'est que pièges que l'État met pour contrôler [...] Moi je veux sortir de ce piège là [...]. Là depuis que je j'ai arrêté de me droguer, je suis souvent tout seul. J'ai l'impression que si je voulais rencontrer du monde correct, il faudrait que je sacrifie ma marginalité, chose que je ne veux pas faire, que je ne ferais jamais [...] je suis tanné d'être tout seul, de ne pas avoir d'amis, de pas fréquenter. Criss c'est sur pour un gars...imagines toi pendant des années t'es un

gars super cool, tout le monde t'aime [...] puis du jour au lendemain t'es plus rien [...] que je sois punk ou pas c'est pas grave, c'est que à chaque fois que je vais mettre les pieds dans ce milieu là, je me mets à risque. Il faut que je me tienne loin (Damien).

Damien explique par ailleurs qu'il connaît les stigmates et les préjugés dont les punks et les marginaux sont l'objet, mais il arbore fièrement ses attributs pourtant critiqués négativement par l'ensemble social :

[...] je suis un punk, je suis un déchet urbain. Je le sais, ça ne me dérange pas, ça ne me blesse pas, je l'assume parfaitement, je suis fier d'être un déchet urbain. Moi je sais comment la société me perçoit (Damien).

Bref, le dilemme est parfois trop grand. Ses projets s'inscrivent à la fois dans son expérience de rue et dans une vie plus conforme, mais ils sont avant tout marqués par le sceau de l'incertitude. En fait, il vit une tension existentielle, parce qu'il ne souhaite pas abandonner une partie de ce qu'il est, une partie de sa différence. En même temps, ce sentiment est validé lorsqu'il fait les efforts nécessaires à son intégration et qu'il se retrouve plongé dans la solitude. Ainsi, parce qu'il n'a pas toujours le choix, et surtout, parce qu'il ne procède à aucun choix, Damien reste inscrit dans une logique de passivité indéterminée.

Aujourd'hui, il est sous méthadone et encore proche du milieu de la rue, mais il connaît nettement moins de jeunes. En fait, il est très déprimé par cette solitude survenue à la suite de son retrait de la rue pour sa désintoxication. Damien ne trouve pas de jeunes « conformes » à ses goûts et il ne préfère pas être trop proche des jeunes de la rue pour les questions de consommation qui entourent sa situation. Ainsi, il est dans une logique d'action « indéterminée » et en quelque sorte, pesante :

J'en rencontre du monde dans mon coin, des filles marginales, mais c'est des filles marginales de styles. C'est la petite mode d'être *fucké*, fac que ces filles l'se mettent un anneau...je commence ;a leurs parlé « hey moi je suis un *fucké*, je suis un punk », elles capotent. Elles me trouvent ben fun, elles me parlent, mais elles veulent pas en savoir plus avec moi. J'aimerais ça moi des fois, sortir avec eux autres, qu'elles m'mènent avec des copains dans les bars...Avoir une copine sérieuse [...] honnêtement, parce que je me sens

seul, je connais plein de monde, mais c'est tout du monde qu'il faut que je me tienne loin un peu que je fréquente [...] j'ai peur de rechuter à cause de ça (Damien).

En fait, lorsqu'on entretient ces rapports à la marginalité c'est que l'on s'est fait happer par les expériences de socialisation marginalisée, en l'occurrence de drogues pour Damien, au point de ne pas savoir s'en émanciper. Cela ne veut bien entendu pas dire qu'aucun projet n'est envisagé, bien au contraire. Toutefois, à la différence d'un engagement pour la marginalité ou d'une accommodation à la conformité, les projets ne semblent pas stables, ni effectifs d'ailleurs. Ils restent peut être au stade de désirs encore difficiles à mettre en place.

Par ailleurs, Helena a mis un terme à ses expériences de rue, sans avoir mis un terme à ses liens avec la marginalité. En effet, elle a cherché à sortir de la toxicomanie dans laquelle elle se trouvait et, comme à chaque fois qu'elle a essayé d'arrêter de consommer, elle a stabilisé son mode de vie, notamment en matière de logement. En fait, elle était en voyage en Europe à ce moment là, et elle a été obligée de revenir à Montréal pour s'occuper de son chien malade. C'est ainsi que sa « retraite » a débuté :

[...] mettons que ça fait un an que je reste en appart. Toute seule. Mettons que ça l'a arrêté là mon expérience [...] Pour moi c'est ça. Un mode de vie de rue, c'est un mode que tu bouges [...] c'était pas quelque chose de souffrant. T'sais c'était quelque chose qui m'a aidé énormément. C'est sur que j'ai traversé des bouts plus *roff*. La consommation c'est pas évident t'embarque dans une roue. Mais là ça fait un an que je ne consomme plus. [Elle raconte qu'elle est rentrée de voyage en Europe il y a un an à cause de son chien] ouais il était malade. Parce qu'il est âgé. Aujourd'hui il a 14 ans. Puis c'est pour ça que je prends ma retraite. Je vis dans un appart toute seule avec une grande cour, mon petit jardin... (Helena)

Dans la logique indéterminée, on a atténué les expériences de rue mais on connaît encore un fort attachement à cet espace sans savoir comment le gérer. Comme pour Helena, qui a fait plusieurs pauses dans la conformité entre ses différents « trips » et qui semble encore chercher à se situer dans la société. Aujourd'hui, elle s'inscrit dans un mode de vie conforme, si l'on considère sa stabilité en termes de logement. Mais pour ce qui concerne

ses aspirations personnelles, Héléna reste confuse. Ses projets sont plus de l'ordre du désir, car aucun n'est effectif pour l'instant. Par exemple, elle parle d'un travail d'introspection avec une sexologue. En réalité, lorsqu'on l'amène à développer, on constate que le projet existe certainement, mais elle n'a pas encore de rendez-vous (elle a envoyé un courriel il y a quelques mois). Par ailleurs, elle a d'autres projets en lien avec son expérience de rue (pour les chiens dans la rue et pour du bénévolat auprès des itinérants adultes l'hiver). Malgré tout, elle n'a pas encore véritablement construit ses rapports à la conformité, peut-être justement en raison de son attraction pour la marginalité :

Comme je te disais tantôt, même si j'ai 50 ans, la rue va avoir une place dans ma vie. [...] j'oublierai jamais mes racines [...] je suis une fille qui vit en appartement, qui essaie de se placer les pieds un petit peu, qui essaie de peut être me trouver un gars, de peut-être aller à l'école [...]. Je travaille gros sur moi. [...] Pour moi, c'est dur de vivre en appart. Parce que je suis une fille qui partirait demain matin n'importe où dans le monde (Helena).

En outre, si la marginalité n'est pas directement ancrée, l'expérience lui laisse les stigmates d'un rapport d'attraction dont elle ne souhaite pas (ou ne peut pas) nécessairement se défaire. Héléna a déjà été bénévole dans des refuges pour itinérants adultes l'hiver, mais il ne semble pas que cette expérience soit fréquente ou durable. Par contre, l'envie d'engagement pour la marginalité est distinctement exprimée :

[...] je consacre ma vie à la rue. Je me suis sortie de ce milieu là, mais y'a pas personne qui va pouvoir m'enlever la rue. Je vais tout le temps rester avec le monde de la rue. Je veux consacrer ma vie à eux autres (Helena).

Dans ce sens, Rita a certes toujours été tiraillée entre une vie conforme et une vie plus empreinte de marginalité, mais maintenant qu'elle est sortie d'une dynamique de consommation, elle garde un lien important avec la rue et les expériences qui s'y rapportent :

[...] c'est en faisant un lien dans tout ça j'pense que ça va correspondre à ce que je veux faire, pis à ce que je crois aussi, [...] y'a ben des gens qu'on dirait que j'me suis comme rapprochée dernièrement, plus encore du milieu, j'suis comme revenue, en plus j'ai revu du monde que ça faisait tellement longtemps, ça m'a juste confirmé qu'il fallait que je fasse

cet espèce de retour là, en même temps je cherche en ce moment un emploi, y'a un projet qui va commencer, [le nom d'un projet de recherche sur la consommation], j'ai laissé mon C.V., j'aimerais ça, si c'est pas eux autres, ça sera une autre place, mais j'aimerais ça retourner, en finissant mes études, en étant dans le milieu, j'aimerais ça y retourner [...] (Rita).

Si l'on analyse la trajectoire de Rita, son attachement à la rue débute lorsqu'elle revient d'un voyage d'un an en Europe alors qu'elle est âgée de 18 ans :

Quand je suis revenue, ben ça me tentait pas de rester à [sa ville natale] pentoute, fait que je suis déménagée à Québec, j'avais plein d'amis qui déménageaient à Québec, fait que on avait un appart, on était 7-8, c'était le party. [...] j'écoutais pas du News kid on the Block avec mes amis, je jouais pas à la Barbie, t'sais j'écoutais d'autres beats, c'est peut être le beat dans le fond qui m'a attiré. – La musique ? ouais, ça se peut oui que ce soit ça, je sais pas, toutes qu'est-ce qui est against the law j'pense on dirait. On va faire des feux à quelque part, je le sais pas de où ça vient, pis quoi, pis comment, c'est une évolution, tu fais pas bag, bang, bang ben j'pense pas en tout cas [...] Je le sais pas comment tu deviens marginal [...] t'sais au début c'est plus grano, le monde parlait de grano, d'altern [...] fait que je sais pas c'est comme une évolution de ça, tu commence à écouter du métal, après ça, je sais pas. (Rita)

Rita s'est attachée progressivement à la rue, mais, jamais totalement, tant elle semble tourmentée par les choix qu'elle doit faire. Elle a toujours gardé un lien passif avec la conformité, dans laquelle elle se sent un peu à l'écart,

[...] comme une intruse, [...] mais je me suis toujours fait senti que j'faisais partie de ce monde là [...] mais que, en même temps, j'en faisais pas partie, à cause d'autres choses... (Rita).

Son mode de vie est intense, mais elle n'est pas ancrée dans la rue comme Damien par exemple. En fait, elle a toujours gardé un logement et a toujours suivi une scolarité plutôt régulière. Cependant, elle a consommé des drogues, « j'en ai refait beaucoup [de la coke] en revenant d'Europe [...] et à 18 ans, beaucoup d'acides, buvards, tout ça, mush, etc. » dit-elle à ce sujet. Aujourd'hui, elle consomme encore, mais elle explique que c'est moins important qu'avant :

[...] je consomme de l'alcool, ça va m'arriver de consommer un peu de coke, mais c'est vraiment rare, puis y'a de plus en plus de monde qui consomme de la coke autour de moi [...] (Rita)

Il est difficile de parler de « sortie » de rue, de consommation ou de marginalité dans le cas de Rita. Elle a toujours le même mode de vie actuellement et lorsqu'il s'agit de penser à arrêter de « bouger », elle ne se sent pas encore prête.

En arrêtant sa consommation de drogues, Rita a cherché à s'accommoder à la conformité. Elle vit certainement dans la tourmente de pouvoir un jour résoudre l'énigme de sa place dans la société. Aujourd'hui encore, elle se cherche et ne semble pas réussir à déterminer sa logique d'action. C'est comme si elle était « un peu, dans un entre deux » nous dit-elle. Elle nous explique cela à travers un exemple qui illustre son retour aux études :

[...] je suis arrivée à l'université puis je sentais que je faisais pas partie de ce monde là non plus, fait que on dirait que c'est l'histoire de ma vie [rires] (Rita).

Pour ce qui concerne ses projets après les pairs, elle ne donne guère de détails, mais c'est parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle va faire :

[...] ces temps-ci, je suis tellement là-dedans en plus dans ma tête, je suis vraiment en train de penser à ça [au projet des pairs], ben dans le fond, j'y pense pas tant que ça [à l'avenir] depuis que j'ai su que j'suis en train de faire un livre de recettes [...] fait que là je suis vraiment là-dedans fait que je pense vraiment pas à autre chose, mais avant ça, j'étais en train de penser à qu'est-ce que je fais et je savais pas pantoute parce que je pense pas rester dans ce milieu [...] dès fois ça m'apporte, dès fois c'est le fun, c'est peut-être à cause du milieu que je vis, puis je lâcherai pas mon milieu pour décider...pas là en tout cas. (Rita)

En somme, chaque évolution replace l'attraction à la marginalité au centre des projets d'avenir, mais aucun choix ne semble vraiment être fait, peut-être en raison du sacrifice de la marginalité qu'il semble sous-entendre pour jeunes. C'est pour cela que cette logique diffère d'un engagement dans sa propre marginalité. Les préoccupations idéologiques sont présentes, mais n'aboutissent pas à des choses concrètes. Dans ce type idéal, l'aspiration à des formes d'accommodation provoque des tensions avec l'attraction à la marginalité. Nous faisons donc la proposition suivante : la passivité à la conformité indique une volonté vaine

de compromis. Peut-être est-ce une étape, mais peut-être est-ce également une logique indéterminée plus durable.

Poursuivons notre illustration à l'aide de la trajectoire d'Helena, happée par la rue, sans être enfermée dans cet espace pour autant. Si toutes ses ambitions marginales sont ancrées, elle n'oublie pas pour autant les difficultés liées aux stigmates qui pèsent sur elle. Toutefois, la marginalité reste selon elle une grande richesse :

Il y a plein de préjugés, même aujourd'hui. Ils essaient de faire le ménage des rues, parce qu'il y a un « quêteux » en avant du commerce, on appelle la police, envoie les tickets. Mais ils valent tous quelque chose, c'est tous des humains, ils ont tous des défauts, des qualités, ils ont tous des forces ! Mais le monde, la société en générale, les voit pas comme ça. Check, moi tous mes chums qui étaient dans la rue avant sont tous devenus quelque chose des années après. Mais pourquoi les pointer du doigt quand ils commencent à faire des choses ? (Helena).

D'une autre manière, Manon a choisi la rue pour « triper », faire le party et même vivre sa différence. Elle refuse ainsi les cadres de la conformité, s'ils ne ressemblent pas à ceux de ses « trips ». C'est une attirance pour la marginalité et non une rébellion ou un combat politique :

[...] je venais triper quand ça l'a donnait [explique-t-elle]. Voir des shows, voir du monde... j'ai commencé à connaître plein de monde, parce que la scène punk c'est pas si gros que ça, tu viens tu connais du monde [...] tu voyages, tu te promènes...tu vas voir tout le monde, c'est l'fun... (Manon).

Le point de départ de sa trajectoire est difficile à établir avec précision. Elle nous a expliqué être *punk* depuis son adolescence. En outre, son expérience de rue est caractérisée par de nombreux voyages à travers le Québec entre autres, mais elle a gardé une certaine vie stable à côté. À 17 ans, elle vit déjà de façon autonome en appartement :

J'aimais ça me promener tsé c'était cool parce que je suis allée à l'école quand même tout le temps, j'ai toujours eu quand même un domicile fixe, il fallait que je revienne, que je paie mes affaires [...] Je venais triper quand ça l'adonnait. Voir des shows, du monde....puis là j'ai commencé à connaître plein de monde parce que la scène punk c'est pas si gros que ça fac tu viens que tu connais du monde [...] tu te fais des amis partout, tu voyages, tu te promènes, tu as voir le monde, c'est l'fun [...] j'ai couché dans rue quand

j'avais un appart, quand j'arrivais dans une autre ville puis ça l'adonnait que j'avais pas de place où coucher, mais sinon j'ai été trois mois dans rue parce que j'ai perdu mon appart, j'ai déménagé de Montréal trop tôt, j'ai pas été capable de me retrouver un logement pour trois mois avec mes animaux fac que j'ai storer mes affaires chez du monde et je me promenais. (Manon)

Entre 17 et 19 ans, son expérience s'intensifie, elle se déscolarise. Dans l'extrait précédent, on comprend que Manon a connu des épisodes de vie moins stables que d'autres. À 19 ans, elle s'implique dans le communautaire tout en allant au cégep. Ces engagements améliorent sa connaissance du milieu du point de vue de l'intervention. Mais elle connaît d'importantes périodes d'instabilité financière et va chercher de l'aide alimentaire et financière auprès des organismes communautaires pour jeunes de la rue. En fait, la consommation et les « partys » sont présents dans son quotidien de façon peut-être excessive, mais Manon ne juge pas ces éléments problématiques, notamment pour la consommation :

- **As-tu une trajectoire de consommation de drogues ?** - J'ai fait le party en masse dans ma vie, ça c'est sûr, je pense pas que j'ai l'air d'une petite fille sage. – **C'était plus pour triper ?** – Non c'était plus pour triper je pense, pour faire le party, mais tsé quand qu'on vire le party, on le vire en sale [...] j'ai déjà consommé de la coke puis j'ai jamais eu de problème d'addiction avec ça [...] j'ai pas mal touché à tout sauf à l'héro. (Manon)

À la fin de ses études, elle devient danseuse nue pendant près de deux ans,

La dernière fois que j'ai dansé c'est en décembre l'année passée [raconte-t-elle], j'ai les genoux finis ben raide, puis j'étais tannée de quêter le monde, j'aime pas ça, d'être obligée de quêter le monde pour pouvoir avoir de l'argent, mais j'aimais ça au bout. (Manon)

Ce dernier élément semble nous indiquer un schème de continuité d'une certaine forme de marginalité dans le mode de vie de Manon : « Moi je suis une fille de party, une fille de club, fac que je trippe fort [...] je vais toujours me trouver un moyen de me faire du fun [...] » ajoute-t-elle. Aujourd'hui, elle est paire aidante et n'a donc jamais connu de période de retrait du milieu des jeunes de la rue. Sa trajectoire semble assez constante à ce niveau d'attachement à travers ses trips et ses divers engagements communautaires. La différence avec une logique d'action de compromis réside dans le fait que son rapport à la rue demeure intense, elle dit faire toujours partie des jeunes marginaux, que ce soit par son

look, son adhérence constante au mouvement *punk* et à la musique *punk*. Elle dit à ce sujet, « j'ai tout le temps été dans le milieu des jeunes marginaux ». Se qualifiant de marginale, elle fait constamment référence à ses trips et ses voyages. Manon s'identifie uniquement à la rue, elle y reconnaît à la fois ses valeurs, sa personnalité et son milieu social et professionnel. D'ailleurs, lorsqu'on lui demande de nous donner une définition des jeunes de la rue, elle s'intègre à la définition : « Les trois quart on va à l'école, on travaille ou on fait de quoi » (nous soulignons).

Manon est de ce fait plutôt inscrite dans une logique d'action « indéterminée » et évoque en plus une « incertitude » concernant son avenir professionnel. Elle pense changer de domaine, mais elle n'a pas encore déterminé son projet à l'heure actuelle. Des propositions lui ont été faites pour travailler dans un tout autre secteur d'activité et elle a aussi la possibilité de travailler dans un organisme communautaire pour femmes. Elle réfléchit, mais semble encore centrée sur la rue. En effet, elle « capote » dans sa job de paire aidante nous confie-t-elle. « Je suis pas tannée, ça va faire un an que je travaille là et j'ai l'impression que ça fait trois mois » ajoute-t-elle. Au sujet de la job dans un autre secteur, elle fait part de ses doutes :

[...] je fais des embaumements, j'en fait encore mais sur appel, la fin de semaine, quand ils ont besoin [...] je suis contente de même sur appel, j'ai tout le temps le pied dedans, mais pas assez pour m'écoeurer, j'ai le goût de voir du monde dans vie, voir la température de dehors. [Elle se plaint du rythme de travail qui empêche de voir le jour] Je me tannerais probablement de la routine [...] mais là, je suis pas encore rendue là [...] les filles [d'un organisme communautaire] me parle d'appliquer [...] je verrais [...] je me fais tirer d'un bord puis de l'autre, mais c'est le fun, de se sentir appréciée ! (Manon)

Par ailleurs, ces quatre entretiens ne possèdent que peu d'éléments sur l'apport du passage dans le collectif des pairs aidants. Ils révèlent tantôt les côtés positifs de valorisation des

compétences de la rue, tantôt, les côtés plus négatifs des rechutes de consommation de drogues. Dans un sens positif, Rita dira :

Ça m'a apporté énormément et puis je souhaite que ça continue pour des années, puis quand j'ai fait mon documentaire l'été passé sur les jeunes de la rue, les paris aidants ont été retiré souvent [...]. Pour moi c'est par et pour les jeunes de la rue [...]. C'est un organisme que j'adore. C'est un projet qui devrait jamais se terminer. Parce que peu importe le moment où tu le vis, les paris aidants vont t'apporter énormément. C'est concret, c'est vraiment quelque chose... (Rita).

Damien, Héléna et Manon ont gardé de bons souvenirs aussi. Damien parle de son expérience avec beaucoup de fierté, mais ça s'arrête visiblement là. Héléna a aimé son expérience, mais elle y a mis fin avant terme et ne donne pas d'explication à ce sujet. On remarque ainsi que les choses n'ont pas été déterminantes de la même façon pour tous les sujets. Ce passage dans le collectif n'est pas un point d'orgue dans la trajectoire de ces quatre sujets. Manon par exemple, actuellement paire aidante, « est dans l'incertitude totale côté futur ». Son passage dans le collectif l'aidera peut être à déterminer un rapport plus précis avec la conformité, comme la marginalité d'ailleurs.

Les sujets de ce type idéal vivent un dilemme lorsqu'il s'agit de s'émanciper de la marginalité, que ce soit par rapport à la consommation ou à l'engagement pour la marginalité. Une passivité émerge alors, elle provient de la difficulté à construire et à déterminer des rapports efficaces, pour répondre à ses aspirations. Il est peut être utile d'aller au cœur de ces logiques à travers les enjeux identitaires qui en découlent.

La dernière figure des « errants » est composée d'individus inscrits dans un « entre deux » : entre des désirs d'engagement pour la marginalité, un sentiment de lien éternel et une position d'accommodation à la conformité. Cette figure provient donc du mariage entre une dynamique d'attraction à la marginalité et des rapports de passivité à la conformité, elle

présente en fait une logique d'action « indéterminée ». La pression sociale les appelle à l'abandon des signes de leurs expériences de rue, mais leur volonté de s'engager leur indique la direction opposée. Aussi, passent-ils apparemment à côté de l'un comme de l'autre et errent-ils un peu malgré eux, dans une forme de marginalité et de conformité, sans trop savoir quelle direction privilégier.

Plusieurs éléments peuvent expliquer ce phénomène, à commencer par l'isolement qui caractérise les situations de transition après l'arrêt de la consommation de drogues : l'arrêt des fréquentations de jeunes de la rue et la recherche de nouveaux éléments pour remplacer ces activités maintenant bannies. D'ailleurs, certains se plaignent de solitude, ne trouvant pas de place nulle part. Damien par exemple est sorti de la toxicomanie, mais ne trouve pas les moyens de vivre pleinement sa différence dans la société dont il ne partage pas tous les principes de conformité parce qu'ils l'appellent à sacrifier ce qu'il est, pense-t-il. Il a encore un sentiment d'appartenance très fort à la marginalité et sa culture punk, comme nous avons pu le constater à travers sa logique d'action « indéterminée ». En outre, ses raisonnements ont évolué et il comprend maintenant certains enjeux de société, notamment ceux liés aux drogues. De ce fait, Damien a changé intellectuellement son rapport à la marginalité :

Pourquoi je voudrais renier ce que je suis ? Jamais je vais faire ça, je suis un marginal. Je veux faire avancer la société, je suis un rebelle dans l'âme. Sauf, j'ai compris que quand je me drogue, je joue le jeu de l'État (Damien).

Il semble pourtant avoir des difficultés à se trouver et par exemple, à se positionner dans le sens de ses propos. Damien se cherche encore et se questionne sur sa place dans la conformité et la marginalité, il s'interroge sur ses ambitions personnelles et

professionnelles. Il vit en fait dans la solitude et recherche une blonde, une place et un rôle, bref une identité :

Depuis que j'ai arrêté de me droguer, je suis souvent tout seul. J'ai l'impression que si je voulais rencontrer du monde correct, il faudrait que je sacrifie ma marginalité, chose que je ne veux pas faire, que je ne ferais jamais. J'aimerais ça rencontrer du monde sorteux, du monde cool, mais pas nécessairement des estie de drogués. Je ne suis pas prêt à sacrifier ma marginalité [...] par deux semaines, je retourne voir mes chums, je trippe avec eux autres. Je me mets en danger, je ne me gèle pas, je bois, ils me respectent (Damien).

Si l'on peut avoir l'impression que son mode de vie est stable parce qu'Hélène a un logement et ne consomme plus depuis longtemps, elle se pose encore le même type de questions sur son identité. Hélène n'a pas d'emploi fixe, mais elle se débrouille (squeegie et quête) et vadrouille encore entre plusieurs projets en lien avec la marginalité. Elle hésite entre ses envies de s'établir dans un appartement stable et ses désirs d'aventures et de voyages. En somme, pour être plus précis et paraphraser Bajoit (2000, 2003), Damien et Hélène n'ont qu'une idée vague de la définition de l'identité qu'ils souhaitent affirmer et n'ont surtout pas encore d'idées sur les moyens qui les aideraient à s'y engager.

Rita aussi incarne à sa façon les errants. Elle s'est éloignée de la rue, mais elle est tiraillée entre plusieurs envies contradictoires. Cependant, elle souhaiterait lier ses compétences de pairs à son projet professionnel.

J'ai toujours continué à me tenir là-dedans jusqu'à dernièrement [...] beaucoup moins actif, parce que [...] j'aime ça encore là c'est un milieu qu'on dirait que j'en fais, c'est mon milieu, j'ai grandi là dedans on dirait, puis ça me représente, puis y'a pas juste du négatif... (Rita)

On peut avoir l'impression qu'elle justifie son envie de vouloir appartenir à ce milieu qui pourtant l'a construit. En fait, Rita nous a expliqué s'être toujours sentie comme un intrus partout, encore aujourd'hui, malgré l'arrêt de la consommation de drogues et son retrait du milieu de la rue, qu'elle regrette d'ailleurs.

Ces individus sont encore en train d'essayer de s'éloigner de la rue, mais ils n'ont pas encore d'autre place. Leur conformité est de ce fait passive parce qu'ils pensent souvent être des intrus, parce qu'ils sont encore investis symboliquement par la marginalité. Entre les deux, ils ne semblent pas savoir choisir de position dans la société, ni même organiser un compromis pour que plusieurs postures puissent coexister. Ainsi restent-ils plutôt passivement dans un entre deux vertigineux, une sorte de négociation éternelle.

Notons qu'il s'agit parfois de pairs actuels, comme Manon, encore en train de prendre du recul sur les plans professionnel et personnel. Cette jeune femme explique qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut faire après cette expérience, même si elle a envie de travailler dans le domaine de la thanatologie.

Je suis dans l'incertitude totale côté futur. Ouais mais j'ai tout le temps parlé de la santé, du moral des gens je voulais me spécialiser en sinistre [premier secours en cas de tremblements de terre] (Manon).

Peut-être ces « errants » vont-ils démêler les questionnements liés à leurs quêtes d'émancipation de soi et d'engagement pour la rue. Peut être vont-ils opérer un jour à un choix, ou être contraints à un moment d'occuper une place distincte, mais pour l'instant, ils cherchent et ne trouvent apparemment pas. Vraisemblablement le sentiment de n'être nulle part à sa place les anime. Cette ambivalence semble réellement difficile à dépasser pour le moment.

Les « errants » vivent dans une sorte de tension au changement qui semble les paralyser ou les « anomier ». Ils ne semblent pas en mesure de résister à la pression sociale, ni d'accepter pour autant une adaptation de leurs aspirations à certaines contraintes. Il leur

faut peut être plus de temps que les autres pour trouver un équilibre. Ils résistent à la fois à un engagement pour la marginalité et à une forme d'accommodation assumée, bref, à deux pôles importants de leurs identités. Nous pensons pouvoir parler finalement de stratégie de « résistance à soi-même » pour cette figure identitaire d'« errants ». En effet, les « errants » semblent ne pas assumer pour l'instant certains paramètres de leur identité désirée si l'on en croit leurs propos enjoués (ou idéalisés) pour ce qui concerne la rue et la marginalité.

5 CONCLUSION GÉNÉRALE

Dans ce travail nous nous sommes demandés quels sont les enjeux identitaires d'une socialisation marginalisée pour les jeunes de la rue. Plus précisément, comment construisent-ils leur identité entre marginalité et conformité à la suite d'une expérience de vie dans la rue ? À partir de dix-huit récits de vie de pairs et d'ex pairs aidants nous avons adopté une démarche d'analyse selon des types idéels de logiques d'action, de compromis, d'accommodation et d'anomie. Chacun d'entre eux émane, entre autres, d'une gestion individuelle des rapports identitaires à la marginalité et à la conformité, à la suite d'une « socialisation marginalisée ». Dans ce sens, trois figures identitaires ont émergé : les engagés, les craintifs et les errants.

À l'issue de cette étude, on peut dire que les engagés sont à la fois dans la marginalité et la conformité, car ils composent individuellement une partition qui permet à des instruments différents, marginaux ou conformes, de jouer ensemble dans un même orchestre. Les craintifs, sont les chefs d'un orchestre bien particulier. Il est totalement conforme et joue une partition « classique », avec parfois des notes originales pour certains. Enfin, les errants ne sont pas encore chefs d'un orchestre. Ils sont en train d'hésiter entre certains instruments conformes et marginaux pour la composition de leur orchestre. Et si certains l'ont déjà trouvé, ils ne savent pas choisir entre une partition marginale ou conforme. Cette métaphore musicale permet de montrer que les jeunes rencontrés sont de fabuleux artistes qui s'engagent dans un travail méticuleux de très longue haleine. Tout le monde ne réussit pas avec le même génie, mais tout le monde déploie ses talents.

Néanmoins, nous sommes par exemple interpellés par la pression sociale dont ces identités font l'objet (telles que la judiciarisation). Dans ce sens, il nous semble intéressant de pouvoir nous pencher sur les représentations sociales de ces identités et modes de vie marginalisés. Notre étude permet de constater qu'il existe des ponts entre cette forme de socialisation marginalisée et la conformité tout au long du processus, bien qu'une certaine tendance se cristallise à la fin des expériences ordaliques.

En définitive, cette étude se démarque des points de vue moralisateurs prônant la « démarginalisation » des individus. Nous montrons que la rue marque les parcours d'une façon parfois originale et assez pertinente pour qu'on en garde des éléments marginalisés, comme c'est le cas pour les « engagés ». Certains risquent d'affirmer que les « craintifs » comme les « errants » viennent contredire notre idée, mais d'après nous la gestion identitaire des rapports à sa propre marginalité est simplement différente et débouche ainsi sur d'autres logiques d'action, et partant, sur d'autres figures identitaires.

Ainsi parmi d'autres, nos résultats de recherche conduisent à penser que cette fameuse dialectique entre marginalité et conformité continue inlassablement à se présenter dans les trajectoires de ces individus, entraînant ainsi l'émergence d'une figure identitaire. Dans ce sens, la gestion relationnelle de soi à laquelle ils opèrent révèle la tension identitaire entre la marginalité et la conformité dans laquelle se situent leurs identités. Ce concept permet véritablement de tenir compte de ce fil conducteur de marginalité qui se profile dans les identités construites par ces jeunes. S'il nous paraît inapproprié de proposer une intervention sociale basée sur une « démarginalisation », il semble encore difficile de reconnaître les jeunes de la rue et l'identité qu'ils cherchent à construire dans la rue. Un des

enjeux pour l'intervention sociale est sans doute de savoir comment les aider à trouver les moyens d'exister dans un espace identitaire tolérable.

Dans un autre ordre d'idées, il est important de noter que ces résultats s'appliquent à un public particulier, soit aux pairs aidants. Leur passage dans le dispositif d'intervention par les pairs leur permet de prendre du recul sur leurs parcours, leur permettant ainsi de trouver un cadre conforme à leurs aspirations marginales. Tous les jeunes ne bénéficient pas de ce support non négligeable. On peut se demander ce qu'il en est pour une population plus représentative de l'ensemble des jeunes de la rue. En effet, retrouve-t-on cette aisance de compromis chez d'autres jeunes ? En d'autres termes, ces idéaux types ne sont sans doute pas généralisables à l'ensemble de la population des jeunes de la rue et il serait intéressant de voir en quoi ils pourraient justement être remis en question selon des données plus larges, suivant d'autres trajectoires représentatives.

Par ailleurs, compte tenu de notre affiliation à la recherche de Céline Bellot d'autres limites à ce travail apparaissent également. Outre les limites abordées dans la partie sur la méthodologie de cette recherche, d'autres éléments nous ont posé question. Par exemple, la densité des résultats a rendu difficile l'exploitation de toutes les données. Il a ainsi été nécessaire de faire des choix et c'est en ce sens que la démarche typologique nous a vraisemblablement aidé. Il n'en reste pas moins que d'autres éléments sont pertinents pour d'autres lectures.

En effet, il nous semble possible d'aborder l'identité construite par ces jeunes de la rue selon des stratégies identitaires marquées par des logiques de résistance. Nous opérons au regroupement des termes stratégie et résistance en pensant que,

« [...] la notion de stratégie [...] permet de lire dans les comportements, individuels ou collectifs [...]. La diversité relative des comportements, en réponse à des situations sociales similaires, met en évidence le caractère interactionnel, dynamique et complexe du processus. » (De Gaulejac, V. et Taboada-Leonetti, I., 1994 : 184).

Des stratégies de résistance sont perceptibles dans l'ensemble des trois figures identitaires. Il semble qu'elles se dissimulent sous différentes aspirations à un mode de vie tantôt marginal, tantôt conforme et puis, ni l'un ni l'autre ou parfois tout l'un et tout l'autre. Nous constatons que la marginalité intervient sur le long terme et de manière significative dans les différentes logiques d'action. D'une part, c'est une force pour se libérer d'une conformité insatisfaisante, mais aussi, pour s'opposer et donc pour résister afin de trouver sa propre voie identitaire. D'autre part, c'est un piège associé à la consommation de drogues auxquelles il faut résister. Enfin, cela pose un dilemme auquel on ne sait pas forcément répondre. C'est pourquoi, la marginalité constitue finalement l'élément central d'une gestion relationnelle de soi qui dissimule ainsi une logique identitaire de résistance. Tour à tour, il s'agit de résistance à la conformité, à la marginalité et à soi-même.

La première stratégie visible chez les engagés consiste à s'adapter à la conformité tout en refusant de s'acculturer à certains de ses principes. C'est en fait vivre ouvertement sa différence et trouver des stratégies (le compromis) pour ne pas renoncer à ses désirs de marginalité. La seconde stratégie de résistance à la marginalité des accommodés revient à se protéger tactiquement de la consommation de drogues (l'accommodation), et donc de l'espace et des symboles associés à cette dimension. Enfin, la dernière stratégie de

résistance des errants est plus complexe. Leurs logiques d'actions sont difficiles à déterminer tant ils errent encore entre plusieurs éléments, sans en accepter toutes les contraintes, sans faire de choix. C'est une volonté vaine d'affirmer sa marginalité dans la conformité. Ils n'arrivent pas à accepter que les deux co-existent et finalement, c'est une résistance à soi-même qui en découle.

De plus, Parazelli (2003) nous invite à concevoir la marge occupée par les jeunes de la rue selon un espace transitionnel de socialisation et d'émancipation. Ces jeunes s'ancrent dans le Social par ses marges et ainsi, dans une relation de pouvoir, de résistance, mais non de rupture. Ce qui voudrait dire qu'ils ne sont pas soumis ou assujettis, mais acteurs de cette relation de pouvoir. Nous constatons d'abord l'idée d'une influence sociale exercée par les jeunes de la rue lorsqu'ils créent, par exemple, leur propre socialisation marginalisée. C'est dans ce sens que l'on se demande si une dimension de contre-pouvoir se dégage de cette situation. Entendons par « contre-pouvoir » cette dimension d'interpellation du centre.

Ainsi, les jeunes de la rue semblent porteurs d'une forme de contre-pouvoir lorsqu'ils produisent un changement dans la conceptualisation traditionnelle de la socialisation. Si cela leur donne un contre-pouvoir social, on n'en est pas encore à penser qu'ils possèdent un contre-pouvoir de nature politique. En fait, la reconnaissance sociale de leur identité est sans doute le moteur de ce contre-pouvoir. Il semble que ce soit l'enjeu essentiel pour ces jeunes, tant l'identité doit être sans cesse socialement reconquise comme nous l'ont exprimé certains jeunes. C'est pourquoi nous pensons que les questions épistémologiques qui découlent du travail de compréhension sont primordiales.

Cette idée nous amène d'abord à penser qu'une recherche longitudinale qui nous permettrait de mieux saisir les différentes étapes et enjeux du processus identitaire est sans doute plus pertinente pour décrypter l'ensemble des enjeux de cette tension entre marginalité et conformité. Cela dit, pour commencer peut-être faut-il changer notre regard et donc, le vocabulaire employé pour qualifier ces jeunes et leur situation de marginalité.

Dans ce sens, le terme de « jeunes de la rue » apparaît quelque peu stigmatisant. En effet, il est marqué par l'extériorité du regard et ne comprend pas toute la complexité et la dynamique des logiques d'action et des figures identitaires. Avec l'emploi de cette expression, il semble en effet que l'on oublie que ces jeunes vivent d'abord dans leur famille ou dans des institutions et qu'au cours de leur socialisation, ils sont influencés par d'autres facteurs comme les pairs, l'école pour certains, les travailleurs sociaux pour d'autres, etc.

Dans ce sens, parler de jeunes « affiliés à la rue » montre sans doute mieux que la rue est une des différentes sphères de leur vie, certes importante, mais qui partage son influence dans le processus de socialisation avec d'autres sphères parfois plus conformes et parfois encore plus atypiques. C'est l'ensemble de ces éléments qui contribue à leur construction identitaire. En d'autres termes, il est nécessaire de faire un choix sémantique qui puisse contribuer à une démarche plus holistique et peut-être plus complète de leur situation.

Bibliographie

- Assogba, Y., Fréchette, L. et Desmarais, D. (2000). Le mouvement migratoire des jeunes au Québec. La reconfiguration du réseau social, un repère pour étudier le processus d'intégration. Nouvelles pratiques sociales, vol. 13, n.2, 65-78.
- Bajoit, G. (2003). Le changement social : approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines. Paris : Armand Colin.
- Bajoit, G. (2000). Qu'est-ce que la socialisation ? Jeunesse et société. Dans Bajoit, G. (Édit.), Jeunesses et société : la socialisation des jeunes dans un monde en mutation (pp.19-41). Bruxelles : De Boeck Université.
- Bellot, C. (1995). Les représentations et les pratiques des agents de sécurité privée à l'égard des itinérants. Mémoire de maîtrise. École de criminologie. Montréal : Université de Montréal.
- Bellot, C. (2000). Les enjeux de l'intervention à l'endroit des jeunes de la rue. Dans Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (Édit.), Que signifient les droits et libertés pour les jeunes de la rue ? (pp. 17-28). Québec : CDPDJ.
- Bellot, C. (2001). Une ethnographie de la rue: Trajectoires de rue des jeunes et pratiques d'intervention au centre ville de Montréal. Thèse de doctorat. École de criminologie. Montréal : Université de Montréal.
- Bellot, C. et Morselli, C. (2002). Racines et enjeux de la tolérance zéro. Les politiques sociales, vol. 1.2, 4-11.
- Bertaux, D. (1997). Les récits de vie. Paris : Nathan.
- Caiata-Zufferey, M. (2004). Sortir de la toxicodépendance à l'époque de la réduction des risques : ombres et lumières d'un phénomène en mutation. Psychotropes, vol. 11, n.1, 55-72.
- Caputo, T.; Weiler, R. et Anderson, J. (1997). Étude sur le style de vie de la rue. Ottawa : Santé Canada. Bureau de l'alcool, des drogues et des questions de dépendance.
- Castel, R. (1996). Les marginaux dans l'histoire. Dans Paugam, S. (Édit.), L'exclusion, l'état des savoirs. (pp. 23-32). Paris : La découverte.
- Chantraine, G. (2004). Par-delà les murs. Expériences et trajectoires en maison d'arrêt. Paris : Les Presses Universitaires de France.
- Chobeaux, F. (1996). Jeunes en errance: leur tendre la main. Panoramiques, n.26, 192-204.

- Chobeaux, F. (1998a). Les jeunes galériens en France. Dans Tessier, S. (Édit.), À la recherche des enfants des rues. (pp.227-237). Paris : Éditions Karthala.
- Chobeaux, F. (1998b). Usage de l'espace urbain : y'a-t-il une culture de la zone ? Dans Tessier, S. (Édit.), À la recherche des enfants des rues, (pp.419-425). Paris : Éditions Karthala.
- Colombo, A. (2001). Analyse du processus de changement de mode de vie chez les jeunes de la rue à Montréal. Mémoire de Licence. Travail social et politiques sociales. Fribourg : Université de Fribourg.
- Corin, E. (1986). Centralité des marges et dynamiques des centres. Anthropologie et Sociétés, vol. 10, n.2 : 1-21.
- Côté, M-M. (1988). Les jeunes de la rue à Montréal. Une étude d'ethnologie urbaine. Thèse de doctorat. Département d'anthropologie. Montréal : Université de Montréal.
- Damon, J. (2002). La question SDF : critique d'une action publique. Paris : Presses universitaires de France.
- De Gaulejac, V., et Taboada-Léonetti, I. (1994). La lutte des places. Paris : Desclée de Brouwer.
- Declerck, P. (2001). Les naufragés : avec les clochards de Paris. Paris : Plon.
- Deslauriers, J-P et Kérisit, M. (1997). Le devis de recherche qualitative. Dans Poupart et collaborateurs (Édit.), La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques (pp.85-111). Montréal : Gaétan Morin éditeur.
- Desmeules, K. (2004). La vie dans la rue dans l'ouest. Recherche sur les jeunes francophones de Vancouver. Vancouver : La Boussole.
- Doctor L. et Rockin' Squat. L'odyssée suit son cours. (1995). Dans Assassin (Édit.), L'homicide volontaire. Delabel (support audio)
- Dubar, C. (2000). La crise des identités. L'Interprétation d'une mutation. Paris : Presses universitaires de France.
- Dumont, F. (1986). Une société des jeunes ? Sainte-Foy : Les Éditions de l'IQRC.
- Dupaquier, M. (2002). Réflexivité, identité et histoire de vie. Revue Histoires de vie, n.3.
- Evans, K., et Furlong, A. (2000). Niches, transitions, trajectoires...De quelques théories et représentations des passages de la jeunesse. Lien social et politiques. n.43, 41-48.
- Finkielkraut, A. (1987). La défaite de la pensée. Paris : Gallimard.
- Gauthier, B., (dir.) (1998). Recherche sociale - De la problématique à la collecte des

données. Québec : Presses de l'Université du Québec, 3e édition.

- Gauthier, M. (1999). La jeunesse : un mot, mais combien de définition. Dans Gauthier, M. et Guillaume, J-F. (Édit.), Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde. (pp. 9-27). Sainte-Foy : Les Éditions de l'IQRC.
- Gauthier, M. (2000). L'insertion professionnelle des jeunes au coeur d'une nouvelle définition du centre et de la marge. Dans Fournier, G. et Bourassa, B. (Édit.), Les 18 à 30 ans et le marché du travail (pp. 59-82). Saint-Nicolas : Les Presses de L'Université Laval.
- Grell, P. (2004). Mouvement et sentiment de l'existence chez les jeunes précaires. Cahiers internationaux de sociologie, vol. CXVIII, 239-259.
- Karabanow, J. (2004). Sortir de la rue : Explorer les stratégies utilisées par les jeunes Canadiens pour abandonner la vie dans la rue. Initiative nationale pour les sans abris (INSA). Ottawa : Gouvernement du Canada.
- Klein, A. (2002). Le récit de vie comme détour fictionnel nécessaire à la construction identitaire. Revue Histoires de vie. Dossier de vie et constructions identitaires.
- Lapérière, A. (1997). La théorisation ancrée (grounded theory) : démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées. Dans Poupart et collaborateurs (Édit.), La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques (pp. 309-332). Montréal : Gaétan Morin éditeur.
- Lazure, J. (1986). Les modes de vie des jeunes. Dans Dumont, F. (Édit.), Une société des jeunes ? (pp45-59). Sainte-Foy : Les Éditions de l'IQRC.
- Le Breton, D. (1991). Passions du risque. Paris : Seuil.
- Le Breton, D. (2004). L'interactionnisme symbolique. Paris : Presses universitaires de France, Quadrige.
- Lucchini, R. (1993). Enfant de la rue - Identité, sociabilité, drogue. Genève : Librairie Droz.
- Lucchini, R. (1998). L'enfant de la rue: réalité complexe et discours réducteurs. Déviance et Société, vol. 22, n.4, 347-366.
- Lucchini, R. (1999). L'enfant de la rue: carrière, identité et sortie de rue. Fribourg : Faculté de sciences économiques et sociales.
- Malewska-Peyre, H. et Tap, P. (1991). La socialisation de l'enfance à l'adolescence. Paris : Presses universitaires de France.
- Maunaye, É. et Molgat, M. (2003). Les jeunes adultes et les parents. Autonomies, liens, familles et modes de vie. Sainte-Foy : Presses universitaires de Laval.

- Miles, M. B., & Huberman, A. M. (1994). An Expanded Sourcebook - Qualitative Data Analysis, Second Edition – London : Sage ed.
- Molgat, M. (1999). De l'intégration à l'insertion...Quelle direction pour la sociologie de la jeunesse au Québec? Dans Gauthier, M et Guillaume, J-F. (Édit.), Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde (pp. 77-94). Sainte-Foy : Les Éditions de l'IQRC.
- Orfalli, B. (2003). Des skinheads dans la ville. Cahiers internationaux de sociologies, vol. CXV, 269-291.
- Parazelli, M. (1998). Aller voir ailleurs si j'y suis...Les trajectoires géosociales des jeunes de la rue québécois. Agora, n. 13, 71-86.
- Parazelli, M. (2002). La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue. Québec : Les Presses de l'Université du Québec.
- Parazelli, M. (2003). La marginalité serait-elle normale ? Dans Rousseau, V. (Édit.), Indiscipline et marginalité. Actes du colloque. (pp.67-87). Montréal : Société des arts indisciplinés.
- Pattegay, P. (2003). L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance. Analyse critique d'une catégorie d'action publique. Déviance et société, vol. 25, n.3, 257-277.
- Paugam, S. (1991). La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté. Paris : Les Presses Universitaires de France.
- Poupart et collaborateurs (1997), La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques. Montréal : Gaétan Morin éditeur.
- Rouleau-Berger, L. (1995). Expériences et compétences des jeunes dans les espaces intermédiaires. Lien social et politique - RIAC, n.34, 109-117.
- Schehr, S. (2000). Processus de singularisation et formes de socialisation de la jeunesse. Lien social et politiques, n° 43, 49-58.
- Schehr, S. (2002). Vers un nouvel individualisme juvénile ? L'individualisation réflexive et l'expérience juvénile. Agora, n.27, 46-55
- Shériff, T., & Collaborateurs. (1999). Le trip de la rue. Parcours initiatiques des jeunes de la rue. Tome I. Beauport : Centre jeunesse de Québec.
- Soulet, M-H. (2003). Faire face et s'en sortir, vers une théorie de l'agir faible. Dans Châtel, V. et Soulet, M-H. (Édit), Agir en situation de vulnérabilité (pp.167-213) Québec : Les presses universitaires de Laval.

Taylor, C. (1992). Grandeur et misère du monde. Québec : Bellarmin.

Tessier, S. (1995). L'enfant des rues et son univers. Ville, socialisation et marginalité. Paris : Syros.

Tessier, S. (1998). À la recherche des enfants des rues. Paris : Éditions Karthala.

Zeneidi-Henry, D. (2002). Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre. Paris : Bréal.

Annexe I : Schéma d'entrevue : SORTIE DE RUE (pair)

Bilan de ta vie à partir d'un moment clé : celui de la rue

- ① Expérience de la rue
- ② Expérience de la sortie de rue
- ③ Expérience de pair
- ④ Vision de la rue
- ⑤ Expériences postérieures au pair
- ⑥ Futur?

1. Expérience de la rue

- Arrivée :** 1.1. Comment et pourquoi es-tu arrivé dans la rue?
- Dans la rue :** 1.2. Comment as-tu vécu dans la rue?
 ➤ Combien de temps?
 ➤ Que faisais-tu?
 ➤ Avec qui te tenais-tu?
- Ressources :** 1.3. Quelles étaient les ressources que tu utilisais?
 ➤ Pourquoi?
 ➤ Relations avec les intervenants?
- Difficultés :** 1.4. Quelles étaient les difficultés que tu rencontrais?
 1.5. Quels étaient tes besoins?
- Apprentissages :** 1.6. Qu'as-tu appris dans la rue?
- Problèmes :** 1.7. 1As-tu eu des problèmes avec la justice?
 ➤ Pourquoi?
 ➤ Quand?
 ➤ Que s'est-il passé?
 1.7.2 As-tu eu des problèmes avec la sécurité du revenu
 17.3 Avec les hôpitaux?
 17.4 Avec les centres de thérapies
 17.5 Avec d'autres organisations?
- Aide :** 1.8. Qui t'a aidé dans la rue?
 ➤ Comment?
- Intervention :** 1.9. Avec quels intervenants étais-tu en lien?

2. Expérience de la sortie de rue

- 2.1. Quand as-tu décidé de sortir de la rue?
- 2.2. Quelles sont les premières difficultés que tu as rencontrées?

- 2.3. Qui t'a aidé? Comment?
- 2.4. Qui t'a nuit? Comment?
- 2.5. Que signifiait pour toi « sortir de la rue »?
- 2.6. Où es-tu allé?
- 2.7. À partir de quand et pourquoi as-tu considéré que tu étais sorti de la rue?
- 2.8. Que retiens-tu de cette période de ta vie?

3. Expérience de pair

- 3.1. Pourquoi es-tu devenu pair aidant?
- 3.2. Quand?
- 3.3. Où?
- 3.4. Que faisais-tu en tant que pair aidant?
- 3.5. Que retiens-tu de cette expérience?
- 3.6. En quoi elle t'a servi?
- 3.7. En quoi elle t'a desservi?

4. Vision de la rue

- 4.1. Que signifie pour toi être « jeune de la rue »?
- 4.2. Que signifie pour toi vivre dans la rue?
- 4.3. Que signifie pour toi être pair aidant auprès des jeunes de la rue?

5. Expériences postérieures au pair (ou expériences postérieures à la rue?)

- 5.1. Qu'as-tu fait après la rue et les pairs?
- 5.2. Avec qui?
- 5.3. Pourquoi?
- 5.4. Comment?
- 5.5. Quelles sont les difficultés que tu as rencontrées?
- 5.6. Qui / quoi t'a aidé?
- 5.7. Comment?

- Et aujourd'hui...
- 5.8. Qui es-tu?
 - 5.9. Que fais-tu?
 - 5.10. Que retiens-tu de toutes ces expériences?

6. Futur?

- 6.1. Quels sont tes projets
 - Avec qui?
 - Comment?
 - Pourquoi?

Annexe II : Formulaire de consentement Pairs

Titre de la recherche : Les sorties de rue : sens et expériences des jeunes à Montréal

Équipe de recherche : Céline Bellot, chercheure Université de Montréal, École de service social

Financement de la recherche : FQRSC (2004-2007).

Buts et retombées de la recherche

Cette recherche vise à comprendre ce que sont devenus les pairs-aidants notamment en regard de cette expérience et de l'expérience de la rue qu'ils ont connue. s'agit de voir au travers des expériences qu'ont fait les pairs-aidants quels sont les facteurs qui facilitent, neutralisent ou nuisent à leur processus de sortie.

Votre participation à la recherche

Votre participation à la recherche consiste :

1) à réaliser une entrevue enregistrée avec une personne de l'équipe de recherche portant sur votre processus de sortie de la rue et votre expérience de pair-aidant.

Cette participation est **volontaire**. Que vous acceptiez ou non de participer à cette étude, votre choix n'affectera pas les relations que vous avez avec le projet des pairs. De plus, vous pouvez mettre un terme à votre participation à tout moment si vous le souhaitez sans qu'il y ait de conséquences négatives pour vous.

Confidentialité

Nous vous assurons la confidentialité de vos propos. Aucune information ne sera transmise à qui que ce soit. Toutefois, si nous découvrons des informations que la loi nous oblige à divulguer (par exemple, la maltraitance d'un enfant, une menace imminente à la vie ou à la sécurité d'autrui) nous ne pouvons garantir le respect de la confidentialité.

Pour garantir cette confidentialité, des précautions seront prises pour les bandes enregistrées audio. Lors de la saisie de l'entrevue, votre nom sera remplacé par un pseudonyme. Seule l'équipe de recherche, et la personne qui assure la transcription de l'entrevue aura accès aux bandes audio. Elles seront conservées dans un endroit sécuritaire dans le local de recherche (Armoire à clé). Les bandes seront détruites un an après la fin de la recherche, soit juin 2008.

Inconvénients de votre participation

A notre connaissance, votre participation à cette recherche ne peut vous causer de tort. Si votre participation fait ressurgir des situations ou des difficultés que vous croyez oubliées,

l'équipe de recherche s'engage à vous fournir les coordonnées d'intervenants pouvant vous aider à surmonter cette situation.

Avantages de votre participation

Votre participation à la recherche sera rémunérée pour un montant de 20\$ pour l'entrevue.

Consentement

En signant ci-dessous, vous acceptez de participer à la recherche.

J'ai lu et compris les informations ci-dessus concernant les objectifs poursuivis par la recherche et mon rôle dans la recherche et je consens librement à participer à la recherche sur la base des informations qui m'ont été données.

Pour toute information complémentaire sur la recherche, vous pouvez rejoindre, Céline Bellot, professeure à l'École de service social de l'Université de Montréal, au 343-7223 ou par email au [REDACTED].

Toute interrogation ou plainte relative à votre participation à cette recherche peut être adressée à l'ombudsman de l'Université de Montréal, au numéro de téléphone (514) 343-2100 ou à l'adresse courriel suivante : ombudsman@umontreal.ca

Signature du consentement

Signature du participant et Date

J'ai expliqué l'ensemble des éléments du formulaire de consentement et j'ai répondu à toutes les questions. Je me suis assuré(e) que la personne pouvait donner un consentement libre et éclairé.

Nom de l'intervieweur

Signature de l'intervieweur et Date.

Merci d'avoir accepté de participer.

Annexe III : Les logiques d'actions des pairs et des ex pairs aidant :

Types idéels des logiques d'action des pairs aidant	Rapports à la marginalité	Rapports à la conformité
Le compromis	<ul style="list-style-type: none"> - engagement au nom de sa marginalité de nature artistique, politique, communautaire, éthique, selon les valeurs issues de la socialisation marginalisée. 	<ul style="list-style-type: none"> - construction d'une marge de manœuvre entre l'engagement pour la marginalité et l'accommodation à la conformité.
L'accommodation	<ul style="list-style-type: none"> - parcours de consommation de drogues intenses, - émancipation nécessaire de la marginalité pour se distancer afin de ne pas « replonger ». 	<ul style="list-style-type: none"> - stabilisation du mode de vie dans la conformité (logement, travail, famille) telle une protection pour éviter une « rechute » de consommation de drogues.
L'indétermination	<ul style="list-style-type: none"> - ancrage du sentiment d'appartenance à la marginalité, - manque de moyens de s'émanciper durablement de la marginalité. 	<ul style="list-style-type: none"> - accommodation passive avec volonté vaine de distanciation avec la conformité.

Annexe IV : Les figures identitaires des pairs et des ex pairs aidant :

Les « engagés »

- des rapports à la marginalité basés sur l'engagement au nom de sa marginalité.
- une logique d'action de compromis.
- une figure identitaire d'authenticité, basée sur la mise en place d'un équilibre réaliste entre les deux pôles identitaires, soit les deux types de rapports.

Les « craintifs »

- des rapports à la marginalité basés sur la distanciation.
- une logique d'action d'accommodation à la conformité.
- une figure identitaire marquée par la crainte de la marginalité, en raison d'une perte de repères liée à la consommation de drogues dont il faut se protéger stratégiquement.

Les « errants »

- des rapports à la marginalité basés sur l'attraction.
- une logique d'action anémique.
- une figure identitaire au contenu flou qui oscille entre une accommodation passive et une forte affiliation à la marginalité, dont il est difficile de s'émanciper pour devenir soi.

